Moisson de Souvenirs

Andrée JARRET

Moisson de Souvenirs



Imprimé au *DEVOIR*
43, rue St-Vincent
MONTRÉAL

1919

ENFANCE

I

Les affaires de mon père nous retenaient à Lowell dans les États-Unis, mais voulant à tout prix conserver en nous l'âme canadienne, nos parents nous envoyaient dans les collèges et couvents du pays, dès que nous avions atteint un âge raisonnable. Cette année avait marqué mon tour d'émigrer; mais je m'ennuyais au couvent; je n'aimais pas le couvent. Aussi, quelle joie en apprenant que les vacances des petites seraient avancées d'une semaine, à cause de la maladie de deux de leurs maîtresses.

Averti, grand-père était venu me chercher en *sleigh* et mon bonheur avait été considérable en apercevant Jean. Grand'mère m'avait expliqué que l'enfant se trouvait chez elle, afin de permettre à sa mère souffrante, de se rétablir. Le fait ne pouvait me surprendre : tante Hermine n'était-elle pas toujours à demi-malade ?

On était à la veille de Noël. Tante Louise, la fille de nos grands-parents, avait fermé son école de bonne heure, et maintenant, elle s'occupait de mon cousin. A cause de sa santé précaire, on n'avait encore pu se décider de l'envoyer en classe et son père, sa mère ou tante Louise pourvoyaient à tour de rôle à son instruction. Il me semble le

voir encore, élancé, mince, avec ses bottines chocolat, sa culotte grise, bouffante et le tricot de laine bleue qui moulait étroitement son corps gracile pour se terminer par un gros bourrelet autour du cou. Tante lui faisait dire du catéchisme et il récitait à pleine voix, en se promenant à grandes enjambées autour de la pièce, la tête basse et les bras ballants, comme s'il se fût moqué du monde entier.

Mais je n'ignorais pas pour qui étaient toutes ces prouesses : en effet, s'il approchait de la chaise où dormait le chat, d'un geste prompt, infiniment adroit, il posait l'extrémité de son pied sous le nez du matou ébahi; s'il passait devant le porte-chapeaux, d'un bond, il attrapait le bonnet de loutre, à grandes oreilles pendantes de grand-père, s'en coiffait drôlement, tout en continuant de réciter à tort et à travers; si la malheureuse chaise abandonnée par le chat se retrouvait sur son passage, il sautait par-dessus, s'embarrassait les pieds dans les barreaux, tombait, se relevait, faisait un tapage effroyable. Tante le reprenait, il n'écoutait pas. Elle se tenait à quatre pour ne pas tout laisser là et parfois, à bout de patience et de moyens, elle appelait à l'aide

— C'est bon ! disait, du fond de la cuisine, grand-père occupé à corder proprement le bois de chauffage autour du poêle. C'est bon !

Et il venait pencher sa bonne figure dans l'encadrement de la porte.

— S'il continue, tu me le diras, Louise, et on ne l'emmènera pas à la Messe de Minuit.

— Bien ! faisait à son tour grand'mère, droite et digne, en serrant un peu les lèvres. Nous n'aurons pas besoin de lui pour faire les besognes.

Elle ne le regardait même pas, montée sur un tabouret et occupée à poser des rideaux nets aux fenêtres. Et moi qui suivais grand'mère, en portant sur mes bras étendus, les beaux grands rideaux blancs, frais, aux plis encore raides d'empois, moi, j'aurais ri aux larmes. Je ne comprenais pas comment les autres pouvaient garder leur sérieux; je me mordais les lèvres, je levais mon fardeau à la hauteur du visage, ou je baissais la tête, en essayant de l'enfouir entre mes épaules, afin de cacher ma détresse; je me tordais comme un ver et toujours, le rire impitoyable revenait, il me montait subitement à la gorge et j'avais une peur terrible d'éclater. Jean le voyait bien et cela suffisait à détruire l'effet des sages menaces.

Grand pour son âge, en dépit d'une certaine force nerveuse, Jean était demeuré frêle et délicat. Seul, son visage blanc comme du lait, ne trahissait pas son extrême maigreur. Il avait de beaux cheveux, ni blonds ni châtains, les traits réguliers et menus : petite bouche rose, petit nez rond, fins sourcils au-dessus des jolis yeux gris; jolis de couleur, car malheureusement, lorsque l'un regardait droit, l'autre se trouvait levé vers le front. Il avait une voix d'ange, incomparable : si hardie, si pure et si vivante, qu'elle jetait dans l'étonnement et l'admiration. Il fallait l'entendre chanter : « Minuit chrétiens ! » Mais on ne lui permettait plus de le faire, depuis que le docteur avait dit, courroucé : « Ménagez donc ses poumons ! »

Malgré ses airs fantoches, c'était au fond, un petit cœur tendre et craintif et je crois qu'en cela surtout résidait son grand charme. Il possédait à un haut degré, le sens de l'honneur. Mes grands-parents en raffolaient. Tante Louise, parfois exaspérée par ses espiègleries, ne savait pas résister à son repentir. Enfin, je dois dire encore, car c'est la vérité, qu'il était orgueilleux à un degré rare.

Lorsque, au couvent, me prenait l'ennui de chez nous, ou que je subissais quelque gronderie, quelque déception, gros chagrins qui pèsent lourd sur le petit cœur des enfants, je pensais aux miens, c'est vrai, mais aussi, à Jean. Je me disais : « S'il arrivait donc une lettre de Lowell ! » Mais j'ajoutais : « Au moins, Jean viendra-t-il au parloir, dimanche ? » Et maintenant que nous étions réunis, j'hésitais à entamer mes confidences, par crainte, j'en suis sûre, de le voir se faire grave. Jean sérieux devenait méconnaissable. Peut-être cela provenait-il du défaut de ses yeux, ou de la mièvrerie de sa bouche. ? Mais alors, toute son enfantine figure revêtait une expression de mélancolie infinie; il devenait trop bon, trop doux. Ainsi était-il, lorsqu'il chantait et cela me brisait le cœur et je ne pouvais le supporter. En vérité, j'aurais préféré, je crois, qu'il fît toujours le bouffon.

Cet après-midi, je pus donc me satisfaire, car nous entreprîmes une dissipation monstre. Nous jouâmes à tous les jeux connus et à connaître. Et c'étaient des rires sans fin, des appels bruyants, des courses à travers la maison fraîchement embellie par un grand nettoyage; les meubles étaient

dérangés, les petits tapis ronds que grand'mère confectionnait elle-même avec des languettes de drap, se roulaient sous nos pas et semblaient nous poursuivre. Quelquefois, à bout de souffle, je me laissais choir sur le premier siège venu; mais ce n'était pas seulement l'animation du plaisir qui faisait monter cette chaleur à mes joues, un peu la honte aussi, et tandis que je m'efforçais de reprendre haleine, je songeais : « Si maman me voyait ! »

Quand fut venue l'heure des beignes, Jean alla trouver grand'mère dans la cuisine et prenant un coin de son tablier qu'il tordait et détordait entre ses doigts nerveux, l'air bien humble, avec son petit œil levé et de sa voix extraordinaire :

— Grand'mère, murmura-t-il, tu veux pas que je fasse les beignes ?

Grand'mère l'enleva de terre, sans un mot, puis elle le baisa, d'abord sur ses beaux cheveux doux, en le serrant si fort sur sa poitrine, que je craignais de le voir disparaître. Quel transport dans ses yeux ! Quelle ivresse sur toute sa figure ! Elle ne se croyait pas observée, Jean non plus qui m'avait défendu de le suivre, sans quoi, elle ne se fût jamais permis cette caresse passionnée.

Nous avions promis de nous coucher aussitôt après la cérémonie des beignes; il fallut bien tenir parole. Je l'ai dit: Jean était homme d'honneur et moi, je suivais toujours Jean. Tante me cédait son lit et Jean couchait de l'autre côté d'un énorme paravent de cretonne verte, fixé au plancher. Le sommeil ne se pressant pas de venir, nous songeâmes à la Fête qui commencerait cette nuit même, qui était toute proche de nous, et naïvement, nous nous entre-

tînmes des splendeurs de la messe de minuit. Toutefois, nos voix ne réussissant pas toujours à traverser le paravent, il arriva que je compris et répétai tout de travers, un mot de Jean. Il rit, si irrésistiblement, que la contagion me gagna aussitôt. Heureux de son succès, Jean recommença à faire le comique comme dans l'après-midi. Il s'excitait peu à peu, et dans une crise de gaieté, le rire lui coupant la parole, il imagina de lancer son oreiller par-dessus le paravent. Ayant manqué mon coup, en voulant riposter, je sautai à terre et je ramassais mon bien, quand quelqu'un que je n'avais pas entendu venir, me saisit par le bras. Plusieurs fois, déjà, grand-père avait frappé au plafond en disant : « Écoutez donc, là, vous autres ! » mais sans obtenir autre chose, qu'un calme passager.

Je rougis dans la *noirceur*, tandis que grand'mère me reconduisait au lit, sans un mot. Après avoir rendu son oreiller à Jean, dans un petit discours très sévère, elle nous assura que le premier qui romprait le silence, descendrait en chemise de nuit, en bas, où il y avait des étrangers. Le remords m'écrasait et étouffant mes sanglots, je pleurai si bien, que je finis par m'endormir.

Lorsque je m'éveillai, il faisait toujours sombre, mais une clarté livide emplissait la fenêtre : reflet de la neige ? lueur des astres ? Les étoiles me parurent d'un éclat et d'une grosseur extraordinaires. Du côté de l'escalier, aussi, les lampes d'en bas, dessinaient un carré rouge, lumineux. Bientôt, je distinguai grand'mère près de moi; je m'étais à moitié rendormie et elle me secouait, répétant, amusée : « Réveille-toi ! Mais, réveille-toi donc,

petite fille! » Je me rendormis, je crois et puis, je sentis qu'on essayait de me faire tenir debout; mais mes jambes étaient de laine et je n'avais pas plus de consistance que ma robe elle-même. « Hop ! Hop ! » disait grand'mère, mais je m'affaissais toujours ainsi qu'une fleur alanguie. Alors, riant tout bas, indulgente, touchée, elle me prit sur elle et m'habilla comme si j'eusse été un tout jeune bébé. Et elle disait : « C'est Noël. Nous allons tous partir pour la messe et la maison sera fermée à clé. Tu ne voudrais pas rester seule dans la maison ? »

La Messe de minuit ? La *Fête* enfin arrivée ? Oh ! j'aurais renoncé à tout de grand cœur pour me sentir de nouveau étendue entre mes draps tièdes et la tête sur l'oreiller moelleux, retourner au doux et chaud sommeil. Grand'mère murmurait toujours : « Nous ne reviendrons pas ici avant demain, car nous allons réveillonner à Maricourt, chez oncle Ambroise. Il ne faudrait pas que la petite fille restât seule ici. Qu'est-ce qu'on dirait ?»

Ma toilette terminée, enfin sortie de ma torpeur et la main dans celle de grand'mère, je me dirigeai vers l'escalier. Jean nous y attendait, la figure pâle et toute chiffonnée. Lui non plus n'avait pas envie de parler et en bas, on éclata de rire en nous voyant. Il y avait, en effet, plusieurs personnes en visite et grand'mère expliqua notre parenté. Tante revêtait la pelisse de fourrure que lui présentait son ami galant et un vieux à barbe grise, offrit de me prendre dans son «berlot». Il eut grand soin de moi et se penchait à tout moment pour me demander : « As-tu froid, la petite ? »

A l'église, je me trouvai soudain au côté de Jean. Nous arrivions tard, l'église était remplie de monde et la messe commençait. Des lumières, encore des lumières, de l'encens, des chants graves, un prêtre en habits d'or, pontife mystérieux, à qui répondaient les voix et la musique. A l'autel de droite, des sapins et le Petit-Jésus que nous ne voyions pas. Nos minuscules personnes ne nuisaient pas trop, je l'espère. On nous abandonna le petit banc pour nous asseoir et à l'Élévation, nous inclinâmes la tête sans nous agenouiller. Lorsque c'était trop beau, soit à l'orgue, soit devant mes yeux éblouis, je touchais Jean et l'implorais des yeux. Alors, il me regardait un peu, penchait deux ou trois fois, sa petite figure crispée, comme pour dire : « Oui, oui, c'est bien beau », puis, attentif, il retournait à son immobilité rêveuse.

L'office terminé, on nous amena à la Crèche où l'Enfant-Jésus, couché sur un peu de paille fraîche, tendait ses petits bras potelés. Nous le regardâmes longuement et pas un instant, il ne cessa de sourire.

Dehors, les voitures s'éloignèrent, les unes après les autres, les vitraux s'obscurcirent et l'église se profila, haute masse sombre, sur le firmament palpitant. Frissonnants dans le *sleigh*, nous attendions toujours. Enfin, grand-père s'approcha à pas vifs, monta dans la voiture, s'empara des guides; mais avant de s'asseoir, en un geste singulier qui ne nous échappa nullement, à Jean ni à moi, il palpa avec grand soin, l'une, puis l'autre des poches de son pardessus.

Grand'mère avait Jean sur ses genoux et tante prenait soin de moi. Le village, vite dépassé, nous

prîmes un rang et à distances irrégulières, au bord du chemin blanc, se levaient joyeuses, les maisons illuminées où l'on réveillonnait. Le froid était si vif, qu'en avalant de grosses gorgées d'air, j'avais l'impression de me désaltérer. Le cheval trottait toujours et secouait les grelots cristallins qui se plaignaient. Bientôt, nous dûmes traverser un petit bois sombre, retraite de mystère et grand'-mère murmura sur un ton de satisfaction extrême : « Maintenant, le plus long est fait. »

Dès les premières maisons de Maricourt, le bourg où demeurait Jean, grand-père fit ralentir le pas à sa monture et bientôt, tandis que grand'-mère, attendrie, souriait, les larmes aux yeux, grand-père tira sur les guides en disant : « Arrier ! Arrier ! »

Tante avait disparu et je regardais intensément, je ne sais pourquoi, le groupe que formaient grand'-mère, oncle Ambroise, nerveux, le visage tourmenté et enfin Jean qui ne ressemblait ni [illegible]n ni à l'autre, si ce n'est par sa taille élancée. Ils ne parlaient pas et cependant, comme ils paraissaient se comprendre ! Comme ils étaient bien de la même race ! Le trait le plus vif, je crois, de leur identité morale consistait en cette sensibilité effrénée, sereine et presque sainte chez grand'mère, angoissée chez mon oncle Ambroise, mélancolique chez Jean.

— On vous attend, fit, du haut de l'escalier, tante Louise.

Aussitôt, mon oncle prit Jean par la main.

— Écoute, Jean...

— Oui papa.

— Il faut que tu sois sage, tu entends ?

— Oui papa.

— Pas de bruit !... commença-t-il encore, mais au lieu de continuer, il mordit sa moustache et battit vivement des paupières.

Grand'mère gravissait l'escalier à sa suite et je suivais, silencieuse. Sur le seuil de la chambre, Jean recula de plusieurs pas et se trouva près de moi : nous nous regardâmes, ébahis. Tante Hermine, pâle et fatiguée s'abandonnait sur les nombreux coussins dont sa chaise était garnie, tandis qu'un bel enfant rose dormait dans ses bras. C'était bien Lui! Nous Le reconnaissions! Alors, tandis que je tombais à genoux, Jean, transporté, tendit les mains et avec un accent de ferveur et de désir que je n'oublierai jamais :

— Tu L'as maman? s'écria-t-il. Veux-tu me Le prêter? C'est grand-père qui te L'a apporté, hein? Il L'avait mis dans sa poche? Ah ! je savais bien !

II

Cette année-là, nous ne passâmes pas nos vacances d'hiver en Canada. Oncle Xavier, l'associé de notre père, nous payait ces magnifiques étrennes : notre passage à tous les sept, les trois filles et les quatre garçons, aller et retour pour Lowell. Cependant, je ne profitai qu'à demi de sa munificence, car la veille du départ pour la rentrée, je tombai malade d'une bienheureuse rougeole, laquelle me valut un congé illimité à la maison. Guérie, je tremblais qu'on ne me renvoyât au couvent. Cette crainte, que je n'avouais pas, empoisonnait mes meilleurs

moments; parfois, vive et subite, elle troublait ma digestion et me donnait des « points » qui m'affolaient, mais que je désirais ensuite, car ils devaient prouver, me semblait-il, combien j'étais encore malade. Je ne me rassurai enfin, qu'en voyant revenir les beaux jours.

Mais avec septembre, je compris qu'il n'y avait plus de rémission possible; j'approchais de mes huit ans : l'ère de l'insouciance était finie pour moi. L'avant-veille du départ, il nous arriva une petite sœur nouvelle et maman malade, surchargée d'occupations, parut presque soulagée, quoique ses yeux fussent humides, de nous voir partir. Une fin d'après-midi, avec Thérèse et Amanda, mes sœurs, j'arrivai donc au couvent, qu'avec angoisse, je croyais vaguement reconnaître. Les religieuses nous embrassèrent, nous questionnèrent affectueusement, après avoir fait toutes sortes d'exclamations à mon sujet. A l'unanimité, elles déclarèrent que je n'étais pas changée : non, je n'avais ni maigri, ni grandi. Ce fut charmant de retrouver toutes les petites filles et de jouer avec elles; je n'avais pas pensé à ce plaisir. Mais au dortoir, je dormis drôlement et quand la cloche sonna le réveil, je ne parvenais pas à comprendre où je me trouvais.

Maman m'avait fait étudier à Lowell et je me trouvai presque en avance : j'apprenais sans effort, des leçons déjà sues, les devoirs devenaient limpides et je me trouvais relativement heureuse quand la mère de Jean obtint de m'emmener chez elle, à l'expresse condition de me remettre à la Supérieure, le premier novembre au soir. Il s'agissait de me composer un trousseau d'hiver. N'ayant pu y

voir elle-même, maman avait prié marraine de s'en occuper, sachant bien que ce serait un vrai plaisir pour elle, car elle se consolait mal de n'avoir pas de petite fille à pomponner.

Ces quelques jours de congé me transportèrent dans un monde idéal. Qu'il faisait bon, chez Jean ! On me laissait dormir autant que je le désirais. A table, on me servait à mon goût. Tante m'habillait de ses mains, me tournait et me retournait, m'embrassait, me parlant avec une douceur câline, comme si j'eusse été une poupée très aimée. Nous parcourions ensemble les quelques magasins de Maricourt, coupant nos courses d'arrêts fréquents chez la couturière. Parfois, tante m'achetait certaines boîtes rouges ou vert pâle, que je savais être remplies de chocolat pur, en pastilles, ou encore des *klondykes*, des bâtons enveloppés et elle me disait : « Ceci ce sera pour emporter au couvent. » Un soir, elle me demanda mes friandises et les plaça dans la boîte où mes nouvelles robes étaient déjà couchées.

Le jour de la Toussaint, j'assistai à une messe matinale, avec Jean. On avait décidé de nous faire « garder », afin que nous puissions nous voir un peu, car mon congé touchait à sa fin. Et il me semble nous voir encore, debout près de la porte que mon oncle, impatient, avait ouverte, puis aussitôt fermée, tandis que tante nous détaillait ses dernières recommandations avant de partir pour la grand'messe. Tante était blonde, avec des traits menus et un peu chiffonnés, comme ceux de Jean; et moi, je l'avais trouvée merveilleusement jolie dans sa sobre toilette d'automne de ce jour-là.

Devinait-elle mon admiration naïve ? Il me semble que des lueurs coquettes passaient dans ses yeux et qu'elle posait un peu, même pour nous, petits enfants.

La porte fermée, pour tout de bon, cette fois, Jean tourna sur lui-même et s'enfuit étourdiment. Alors, stupide, j'eus tout à coup l'impression cruelle, profonde, de n'être pas chez moi. L'abandon, l'humiliant oubli, la solitude et la détresse du cœur, toutes les pauvres misères humaines fondirent sur mon petit cœur de huit ans qui n'y entendait rien. Je sentis une chaleur à la figure et les larmes me montaient aux yeux, quand la voix mélodieuse de Jean m'appela :

— Viens jouer Marcelle!

Je le trouvai dans la salle à manger, tiède et intime. Par les fenêtres donnant sur le jardin, une perspective à la Puvis de Chavannes : calme infini, grands arbres, éployant sur l'horizon gris, la fine ramure de leurs branches sans feuilles. Sur le tapis de chenille de la table, Jean avait posé le paquet des « cartes de caoutchouc »; nous les appelions ainsi, mais je crois qu'elles étaient plutôt en celluloïd. Je reconnaissais parfaitement leur enluminure chatoyante, leurs tranches dorées. Raides et luisantes, elles glissaient comme un charme sous les doigts et nous en raffolions. Mais tante ne les prêtait pas tous les jours : en cette fête de la Toussaint, je pense bien que c'était pour me faire honneur.

Assis en face l'un de l'autre, nos genoux rapprochés formant table, nous jouâmes à « rouge ou noir », heureux, tranquilles et intéressés. Si une

souillure apparaissait soudain, entre les piques ou les carreaux, Jean plissait les lèvres, rapprochait les sourcils et mouillant son doigt d'un peu de salive, il lavait vite cette tache malséante, essuyant ensuite avec son mouchoir de poche. Triomphant, il me montrait alors le petit espace redevenu immaculé, les « cartes de caoutchouc » ne prenant pas l'eau comme le vulgaire carton.

Mon paquet allait grossissant, au point de déborder mes mains petites, tandis que celui de Jean maigrissait à vue d'œil. Et cependant, je suis sûre que ce ne fut pas à cause de cela, qu'à un moment donné, il dit : « C'est assez ! » Cette parole me mordit au cœur. Jean était-il donc fatigué de jouer avec moi ? Mais non, mais pas du tout, puisqu'il m'invitait de nouveau à le suivre, au fumoir, en avant. Pour ma part, jamais encore, je n'avais pu me rassasier de quoi que ce fût. Qu'il s'agît de flânerie, de gourmandise ou... d'amour, jamais encore, je n'avais pu dire de bon cœur : « C'est assez ! » Jean, plus fougueux, plus enclin au désir, possédait-il donc cette étrange faculté de pouvoir se ressaisir, qui déjà, me faisait trembler, sans que je comprisse bien ?

Debout, Jean regardait la rue et tout en chantonnant entre haut et bas, il dessinait des zig-zags autour des vitres, avec son doigt. Moi, assise sur le sofa de cuir, je contemplais furtivement le salon dont la portière relevée laissait voir un coin de richesse et d'élégance. Deux choses surtout, attiraient mon attention : une statuette drapée à l'antique, que, dans ma naïveté, je croyais représenter une personne mal vêtue de haillons au sortir

d'une aventure mémorable, et puis la glace qui me reflétait jusqu'à la taille.

Étonnée, je me trouvais ravissante, croyant bonnement que c'était dû à la magie de ce jour; d'autant plus, que j'étrennais : des bottines, une robe d'étoffe écossaise, un peigne rond pour repousser en arrière mes cheveux coupés court, à la Jeanne d'Arc. Si je me détournais un instant, je revenais vite au miroir, comme fascinée par la petite fille mystérieuse qui y baignait. Elle avait la figure pleine, le teint rosé, très délicat, les cheveux sombres, plats et lisses, les sourcils plus pâles, légers, presque droits, de doux petits yeux de pervenche et comme Jean, la bouche très mignonne, aux lèvres fines. Mais à cette petite bouche, se bornait notre ressemblance physique et tandis que lui ne cessait d'allonger, droit et svelte, je restais et devais hélas ! toujours rester petite. Mais en revanche, j'étais fort potelée et l'on ne manquait pas de m'en faire compliment.

De loin,nous entendions Omésie aller et venir à travers sa cuisine. Parfois, elle clenchait la porte de la dépense, remuait les ustensiles et si elle ouvrait le fourneau, il nous arrivait aussitôt, avec un grésillement,une forte odeur de«rosbif»: sans doute en mettrait-on sur la table avec des pommes de terre dorées, du céleri et un bocal de cornichons.

Rien qu'à voir l'aspect morne des maisons, le long de la rue, on devinait qu'il faisait très froid dehors. Dans la maison, non. Le calorifère bouillait et nous jouâmes à qui se tiendrai[illegible]s longtemps les mains dessus. C'était touj[illegible]ean et à l[illegible] fin, elles passèrent du rouge au violacé, toutes

cuites, laides à faire fermer les yeux. Quelquefois, en me rasseyant sur le sofa, ma robe, un peu courte, laissait dépasser quelques dents de mon jupon brodé : cela nuisait à Jean qui saisissait alors à deux mains le bord de ma jupe et le ramenait par-dessus les genoux. Ensuite, il m'entourait de ses bras et me tenait longtemps embrassée en me regardant d'un air tendre et sérieux. Était-il assez bon et gentil ! Il faut remarquer qu'il n'avait pas fait le plus petit bruit depuis le départ de ses parents. C'était bien, vraiment, un noble caractère.

Au *Sanctus,* Omésie vint réciter une dizaine de chapelet avec nous. Elle se mit à genoux sur le sofa, à côté de moi, et traça son signe de croix avec une telle respectueuse ferveur, que toute mon âme s'envola en haut. J'ai rarement mieux prié. Et cependant — comme la chair est faible — vers la fin, je ne résistai pas à l'envie de voir Jean quand il priait. Il m'apparut, agenouillé sur sa chaise, très droit dans son petit habit de serge au grand col marin, les bras croisés, la figure d'un ange et deux yeux de chair rose frangés de soie, extrêmement émouvants. Ma curiosité à peine satisfaite, j'en demeurai toute confuse.

Après dîner, nous montâmes à la chambre aux jouets et le soleil, contre toute attente, écarta les nuages et s'installa avec nous. La chambre en devint toute gaie. Était-ce l'effet d'un bon repas chaud, ou l'inévitable réaction après la haute sagesse de ce matin ? Jean fut pris d'une verve endiablée. Il chantait gravement tout ce qui lui passait par la tête, des choses qui n'avaient ni rime

ni allure; il exécutait des cabrioles; sautait sur ses chevaux à berces qu'il lançait dans des galops imaginaires, les fouettaient de larges claques, avec des exhortations à faire mourir de rire. Aussi bien, j'étouffais de gaieté; encore fallait-il me sauver quand Jean approchait, car il avait la poigne solide et voulait à toute force m'associer à ses rudes jeux de garçon. Toute cette furie finit heureusement par se calmer et nous jouions tranquillement aux blocs quand Omésie vint nous chercher pour nous emmener aux vêpres.

Au retour, nous trouvâmes la porte fermée à clé : mon oncle et ma tante étaient sortis pour une visite et avaient pris avec eux, le bébé, le bon bébé qui ne s'était pas éveillé une seule fois de toute l'avant-midi. Il nous fallut attendre quelques instants, pendant qu'Omésie cherchait sa clé. J'étais transie. Il faisait déjà sombre. Le ciel était bas nuageux. Bien des gens pensaient qu'il allait neiger.

Omésie nous fit nous réchauffer près du poêle, puis elle nous donna à manger : chacun un verre de lait avec une tartelette aux confitures, faite spécialement pour nous. C'était bon, quel dommage que j'eusse eu le cœur si serré. Car mon congé touchait à sa fin. Bientôt, je serais retournée au couvent. Et près de Jean, muet aussi, je ne parvenais pas à avaler. Cette pensée du départ m'oppressant de plus en plus, j'eus envie de déclarer mon malaise à Omésie en lui demandant de me coucher. Je ne sais quelle honte me retint.

Le dénouement fut rapide et tragique. Il était tard, mon oncle ne descendit même pas de voiture.

Ma tante entra en coup de vent, m'habilla à la hâte et après des adieux écourtés, je fus hissée sur le siège de la voiture, où mon oncle me retint d'un bras, afin que je ne fusse pas emportée comme un fétu, tandis que le cheval allait fond de train vers Saint-Claude. Et tous les saints du ciel. dont c'était la fête, durent regarder avec une infinie compassion, leur infortunée petite sœur de la terre, laquelle,ses mitaines devant la figure, achevait par de gros sanglots, son beau jour de joie.

Dès lors, ce fut fini, je ne pus reprendre le fil; les mauvaises notes commencèrent à pleuvoir et mes maîtresses s'irritèrent contre moi. Plusieurs jours durant, je demeurai totalement absente, engluée dans mon rêve. Quel mal — mal dont j'ai la faiblesse de la bénir aujourd'hui — tante m'avait fait sans s'en douter ! Je me revoyais toujours là-bas, dans la maison aimée, sous l'égide de ma jolie marraine blonde et de parrain, si sympathique malgré son visage tourmenté. Je retrouvais Jean, je jouais avec lui ou bien nous nous regardions tous deux. Omésie m'apparaissait à son tour avec le bébé gentil et j'entendais l'horloge de la salle à manger, qui, en musique, sonnait les heures, les quarts et les demies. Le réveil s'opéra peu à peu, cependant, à mesure que les jours coulaient sur mes souvenirs. Le dégoût suivit, avec un accroissement de nonchalance et enfin, je redevins à peu près ce que j'avais été l'année d'avant.

Deux sœurs m'avaient précédée dans l'exode vers le couvent. Elles avaient, Thérèse seize ans et Amanda treize. Roseline, une autre sœur de quatorze ans, n'avait jamais quitté la maison, étant

infirme et de complexion délicate. C'était la favorite de Thérèse, et moi qui l'enviais parce qu'elle était exemptée du couvent, je la jalousais encore à cause de Thérèse. Secrètement, sans raison pour me justifier, j'avais voué un culte à notre aînée. Me trompais-je tellement dans mon admiration ? Quoique la plupart du temps, mauvaise tête, nos maîtresses lui témoignaient la plus grande estime. Énergique, d'une gaieté spirituelle et prompte, elle avait encore cette faim du cœur, ce luxe de générosité qui caractérisaient les Sablé. Quoique naturellement expansive et d'un commerce attrayant, surtout à cause de sa gaieté, on devinait chez elle, une fougue contenue, un peu inquiétante. Le dévouement était pour elle un vrai besoin, tout comme l'activité. Aussi, avec quel mépris ne traitait-elle pas, mes langueurs de páresseuse. Le plus souvent, je passais inaperçue à ses yeux, mais quand elle prenait la peine de se rappeler mon existence, c'était le plus souvent pour me rabrouer jusqu'à ce que je me fusse soulagée par un déluge de larmes. Alors, elle me quittait ou me renvoyait et moi, aussitôt, je m'ennuyais d'elle !

Amanda me ressemblait, disait-on. Mais elle avait les traits plus forts, les yeux bruns, le teint ambré. Comme notre mère, elle témoignait d'une tendance à l'humeur chagrine et son caractère était sans profondeur. D'intelligence ouverte, cependant, très bonne, elle traitait avec Thérèse sur un pied d'égalité, ce qui lui donnait ensuite une écrasante supériorité sur moi.

Thérèse avait de beaux yeux noirs que barraient les sourcils très proches, mais ses traits, nets et

accusés, perdaient légèrement à être vus de face. De côté, elle présentait un profil de médaille et comme la chevelure blond foncé de Roseline, ses cheveux d'un noir mat, ondulaient. Enfin, si Thérèse, disait-on, avait été un peu plus grande, on aurait cru voir grand'mère revenue à sa jeunesse.

III

Nous devions, cette année, passer nos courtes vacances d'hiver à Saint-Claude et il était entendu que grand'mère nous recevait. Pour moi, ce serait le premier Jour de l'an loin de ma famille, loin de papa, de maman et j'étais bien petite. Mais Jean aussi viendrait chez grand'mère, on me l'avait dit et peu à peu, le souvenir de la Toussaint précédente me remplissait de hâte. Noël était passé. Quand donc serait-ce congé? Quand donc les vacances arriveraient-elles? Elles arrivèrent un beau matin, et les petites filles, joyeuses, quittèrent le couvent les unes après les autres. Dans le courant de l'après-midi, ce fut notre tour et en nous entendant appeler, Thérèse vint me prendre par la main et très affectueusement, en un langage enfantin que j'ai conservé dans l'oreille, elle me recommanda plusieurs choses fort sages : de me bien tenir, d'être polie, discrète et surtout, de ne pas faire ma petite gênée et de répondre si on m'adressait la parole.

Le traîneau choisi par grand-père était très commode, car il possédait deux sièges dont les dossiers se touchaient. Je m'assis avec Amanda sur celui d'arrière et grand-père nous enveloppa chaudement, toutes deux, dans la *robe de carriole* et j'éprouvais

un vertige, une sensation de glissement, à voir le chemin blanc sortir de dessous le traîneau et s'allonger et s'enfuir. Une autre chose me travaillait aussi intérieurement, tandis qu'effleuraient mon esprit, les joies confuses qui m'attendaient; une chose bien simple: j'avais hâte. La hâte, tourment bienheureux des petits enfants et qui se fausse bien vite

Grand'mère et tante Louise nous reçurent à bras ouverts. Ah ! elles étaient bien contentes de nous voir. Débarrassées de nos vêtements de sortie, nous nous assîmes toutes; grand-père repartait immédiatement pour aller chercher mes frères à Maricourt, le bourg où habitait Jean. Le collège de Maricourt et notre couvent de Saint-Claude se trouvaient à égale distance de la maison de nos grands-parents, quoique celle-ci fût comprise dans la paroisse de Saint-Claude.

Ces premiers moments d'une visite représentaient ma grande épreuve. Thérèse, riant, babillant, répondant pour nous, s'en tirait fort bien. Amanda paraissait à la fois contente et déjà blasée. Quant à moi, je me tenais de mon mieux sur ma chaise, demandant avec violence au bon Dieu, qu'on ne fît pas attention à ma personne; depuis que je connaissais le bon Dieu, j'avais pris ainsi l'habitude de lui parler très fréquemment, surtout, il faut bien l'avouer, quand je désirais quelque grâce. Hélas ! il ne m'exauçait pas toujours dans les termes que j'aurais voulus... Charmé de ma sagesse, on m'adressa aimablement la parole et mon esprit où se jouaient tantôt de séduisantes images se trouva soudain, aussi vide que le désert; je me sentis comme

faible et mes lèvres s'alourdirent, tandis qu'une chaleur importune m'envahissait les joues. En même temps, la recommandation de Thérèse me revenait à la mémoire : « Tâche de répondre si on te parle ! » Je répondis, mais si piteusement, qu'on décida bien vite de me laisser tranquille. Cependant, quelqu'un dit : « Est-ce curieux, comme elle est *gênée*... » Et à la joie d'être délivrée se mêla la honte de ce nouveau défaut.

Laissant Thérèse reprendre ses gais propos, tante Louise m'emmena avec elle; de l'une des malles apportées du couvent, elle tira un tablier à manches, long comme le bras, mais qui m'allait puisque c'était le mien et après m'en avoir revêtue, elle me chargea de garnir les assiettes de beignes et de vol-au-vent; car, bien entendu, mes frères arriveraient avec des appétits de bûcherons.

Ce fut parfaitement cela : ils dévorèrent, à tel point que j'étais confuse pour eux et en dépit de ma propre avidité, je refusai de me servir une seconde fois, pour ménager. On eût dit qu'ils ne s'étaient rien mis sous la dent, depuis au moins un mois. Et bientôt, de les voir circuler dans la maison, de reconnaître leurs voix familières. de les entendre parler de chez nous, je me sentis prise d'un sourd ennui; la joie de tous me figeait et j'éprouvais le besoin d'exhaler de gros soupirs. Mais ces dépressions, que je connaissais bien, ne duraient pas.

Amanda et moi,nous nous couchâmes tôt; elle, parce qu'elle était dormeuse, moi, parce que j'étais petite. Comme ce serait demain le Jour de l'an, nous eûmes soin de suspendre nos bas aux poteaux de la couchette. Ma sœur me prêta l'une de ses

jarretières rondes pour maintenir le mien et je me couchai si contente, que je ne pouvais pas rester tranquille sous mes couvertures. Au réveil, j'eus l'impression saisissante que c'était bien le Jour de l'an ! Il devait être de bonne heure; le plus grand calme régnait dans la maison. Mon premier souci, naturellement, fut pour le bas. J'hésitais... Si j'allais le trouver vide... Le poteau me le cachait. Mais, ayant rampé jusqu'à lui, je le vis tout bossué et supportant une boîte de carton gris posée à terre. Je me rejetai en arrière, pour respirer, puis je ris et me tordis de joie dans le lit en murmurant : « Y en a ! »

En premier lieu, j'attirai la boîte à moi et enlevant le couvercle, je demeurai saisie, puis gênée devant l'élégante poupée blonde qui me souriait. Je la retirai, cependant, de sa prison et de sentir sous mon étreinte son gros petit corps bourré de bran de scie, mon cœur fondit d'émoi et timidement, je baisai sa joue froide. Puis je touchai ses jambes, ses petits souliers à semelles jaunes et je la baisai encore. Elle portait une robe rose recouverte de chiffon blanc et relevant sa soyeuse chevelure bouclée, je la baisai doucement sur la nuque. Je voulus la faire tenir debout devant moi, et lui prenant les bras, je la forçai de me caresser les joues et alors, saisie d'un transport soudain, je la pressai à l'écraser sur ma poitrine, puis je la couchai sur mon b[illegible]t subitement, elle s'endormit. Surprise, je [illegible]ai mon ge[illegible] : invinciblement, dès qu'on la couchait, ses paupières s'abaissaient. C'était trop touchant. Avec d'infinies précau-

tions, je m'empressai de l'étendre dans le creux de mon oreiller.

Après avoir souri à son sommeil et tandis qu'elle le poursuivait, je visitai mon bas : il contenait des fruits, des noix, un sac de blé d'Inde et toutes sortes de bonbons enveloppés. Pour en déloger les derniers trésors, je le secouai : une orange roula jusqu'à terre, en même temps qu'une grosse pomme s'en allait toucher Amanda à la joue. Ma sœur tressaillit, bougea et finalement ouvrit les yeux qu'elle fixa longuement sur moi :

— Approche, fit-elle.

Je me troublai, je rougis et n'osant désobéir tout à fait, j'approchai un peu. Amanda me saisit par la manche, m'emmena de force et quand je fus assez proche, elle m'embrassa en disant :

— Bonne année !

J'avais oublié.

En bas, nous ne trouvâmes que grand'mère, les autres étant à l'église. A leur retour, ce fut la tournée des baisers et des souhaits et tout le monde se trouvant réuni après la bénédiction de grand-père, on se mit à table. Auparavant, avait eu lieu la seconde distribution des étrennes, de celles qui nous étaient offertes par nos grands-parents, ou à moi, par parrain et marraine, les parents de Jean; et c'était un berceau pour ma poupée neuve. Vraiment, cela ne pouvait mieux tomber puisqu'elle avait si souvent sommeil.

J'allais courir me mettre à table avec les autres, quand Thérèse s'exclama :

— Mais va t'habiller !

Je m'aperçus tout à coup, que j'étais encore en chemise de nuit et que je marchais sur mes bas.

— Laisse donc, fit tante Louise qui, comme grand-père, était l'indulgence même. Je vais lui mettre son tablier à manches par-dessus.

Elle fit comme elle disait, après m'avoir rafraîchie d'un peu d'eau froide, ce qui me permit d'aller rejoindre les autres. Pendant le déjeuner, les plus jeunes se disaient sans vergogne :

— Il ne faut pas trop manger, à cause du dîner.

Car le dîner est le vrai repas du Jour de l'an, celui qui réunit toute la parenté autour de la table rallongée d'un ou deux *panneaux*, face à la dinde rôtie et bourrée de pommes de terre à la sarriette. A la dinde succèdent les pâtisseries, les fruits et les bonbons, et la prudence des enfants qui se gardent une place, n'est peut-être pas tellement inutile.

Parmi les robes que j'avais rapportées à la Toussaint s'en trouvait une que Thérèse m'avait défendu de porter : elle était de cachemire saumon, à taille longue et garnie d'une dentelle toute légère, alourdie de nœuds français. J'ai conservé la dentelle. Ma sœur, qui aimait fort à pomponner les enfants, se chargea de ma toilette. Ce ne fut pas long : Thérèse était vive comme les oiseaux; et bientôt je me vis, tenant une forte mèche de mes cheveux — qu'elle avait séparés sur le côté, ainsi que le demandait la mode depuis peu — laquelle mèche, elle noua d'un ruban saumon, un peu plus foncé que ma robe. Puis, elle me revêtit de la fameuse robe elle-même. Que j'étais fière ! J'avais beau vouloir prendre sur moi, je ne pouvais m'empêcher de sourire. Je me rappelle vaguement notre

rencontre sur le perron de l'église de Maricourt, avec la famille de Jean; davantage, le retour à la maison. Un brouhaha joyeux, les vêtements de sortie qui s'enlèvent et comme par enchantement, vont s'étendre sur les chaises de la chambre et même sur le lit. Je me retrouve en robe saumon; Jean m'apparaît, gracieux, vêtu de velours noir avec un col blanc garni de guipure. Le bébé crie. Tante Louise s'éloigne de quelques pas et ne se croyant pas observée, essuie une larme.

Pendant que chacun s'empresse et se raconte ainsi, le temps a fuit. Voici qu'il est grandement l'heure de se mettre à table. Grand'mère en fait la remarque et dit que « si nous voulons approcher... » Elle désigne elle-même la place de chacun, mais crânement, Jean échange la sienne avec mon frère Albert et nous voici réunis. Tante Louise, qui n'oubliait jamais mon tablier à manches, me l'apporte encore une fois et du même coup, elle attache une grande serviette au cou de Jean. Nous attendions avec impatience d'être servis; puis, nous nous montrions l'un à l'autre, les morceaux qui nous avaient échu, risquant parfois un échange, avec un long *hum !* étonné, quand une goutte de sauce venait à choir sur la nappe; en dégustant, nous nous communiquions aussi nos impressions. Si quelque chose me faisait envie de loin,Jean qui avait une assurance d'enfant gâté, et dont la voix portait bien, le demandait pour moi.

Cependant, il y avait un certain gâteau de plusieurs étages, garni à chaque palier, de dés de chocolat — nous disions des capuchons — dont nous eûmes une envie folle, pendant je ne sais combien

de temps, sans pouvoir nous décider d'en demander Ce devait être la loi naturelle écrite dans nos cœurs, qui nous retenait. Pour les grandes personnes, la bienséance suffisait : car il eut été vraiment dommage d'entamer, par pure gourmandise, cette pièce superbe, l'ornement de la table.

Gavés comme de jeunes gourmands que nous étions, notre bien-être commença de se manifester à la manière ordinaire des enfants, par un peu de tapage, beaucoup de dissipation; d'ailleurs, Amanda et ses plus proches voisins en faisaient autant. Pour les intriguer, nous nous contions des drôleries, entre haut et bas, et s'ils nous demandaient :

— Qu'est-ce que vous dites, donc, vous autres ?

Pour toute réponse, nous pouffions de rire. Mais il faut croire que notre plaisir prenait des proportions inquiétantes, car tout à coup marraine appela Jean, du doigt. Il obéit en rougissant, mais tante lui dit seulement, en lui posant sa jolie main sur l'épaule :

— Va montrer tes étrennes à Marcelle, dans le salon. Mais ne dérangez rien.

Quelle joie ! Je savais déjà que Jean avait reçu trois objets en cadeaux : un fusil à balle de caoutchouc, une boîte de blocs sculptés et une *affaire* qu'on tournait et qui montrait de belles choses en couleurs. Le fusil me laissait indifférente; les blocs m'attiraient; mais l'*affaire* surtout, piquait ma curiosité.

Avant de me rendre au salon, je courus chercher ma poupée qui dormait toujours dans son berceau; il était plus que temps de l'éveiller : je l'assis sur mes genoux et ce fut fait. En premier lieu, Jean

me fit voir ses blocs, avec les dessins-modèles qu'il s'agissait de reproduire, puis l'*affaire*, un cylindre bariolé qu'il me promit de tourner bientôt. En attendant, il arma son fusil, et de la tête, désignant ma poupée :

— Veux-tu, fit-il, gouailleur, je vais tirer su' elle ?

J'eus une protestation effrayée :

— Fais pas ça, Jean !..

— Ça lui fera pas mal, reprit-il. Tiens, touche : C'est mou, la balle est en caoutchouc.

Et baissant mystérieusement la voix, avec une mimique empressée.

— C'est seulement pour lui faire peur, continua-t-il. Je tirerai à côté.

Jé gémis encore : « Non, non ! » les larmes aux yeux. Mais Jean était féroce dans ses désirs. Tendant le jarret, il s'appréta à faire partir le coup. Alors, désespérée, je tentai de fuir avec la chère petite, qui, par bonheur, ne se doutait de rien. Jean me rattrapa, me força de me rasseoir et tout en reprenant son boniment, il pressa la gâchette : la balle alla rouler sous un meuble.

— Tu vois bien ! fit-il, triomphant.

Et armant de nouveau l'infernal instrument :

— A c't'heure, continua-t-il, je vais recommencer, et puis ça sera la dernière fois.

Nouvelle résistance de ma part, mais n'ayant pas même de preuves pour appuyer mes craintes, force me fut de céder. Mes yeux clignaient. Je détestais les fusils. Au moment même où j'entendais le déclic, la balle me rebondissait avec fracas sur l'oreille. Étourdie, je ne compris pas tout de suite que cela cuisait. Jean avait laissé tomber son

fusil; il voulut essayer de rire, d'abord, puis il murmura :

— Je l'ai pas fait exprès.

Stupide, je ne savais plus où regarder, comme si c'eût été moi la coupable. Jean murmura encore :

— Tu le diras pas, hein?

Puis, bien humblement, il me demanda pardon et avec un soupir, il vint s'asseoir à côté de moi, sur le sofa. Il avait son visage chiffonné des jours sérieux et sa bouche serrée n'était plus qu'un tout petit trait rose. Nous demeurâmes ainsi quelque temps, gênés, puis Jean ayant mis par hasard, la main sur l'*affaire* qu'il est temps d'appeler un kaléidoscope, il proposa de me faire voir.

M'ayant placée face à la lumière, il s'agenouilla à mes pieds et tourna lui-même, la plaque mobile du bout. Par moments, il me demandait : « Est-ce que c'est beau? » ou : « As-tu vu assez? » Oh! oui, c'était beau. En un instant, j'eus tout oublié et pour moi, il n'y avait plus rien sur terre, que les petits bâtons de couleur qui se mouvaient, somptueux et corrects en formant les dessins les plus variés. Je me sentais ravie, enthousiasmée, transportée dans un monde irréel où tout était harmonie et couleur. Pour m'arracher à cette extase, il fallut que Jean, qui s'ennuyait, demandât à voir à son tour. Mais un autre projet le travaillait déjà.

— Veux-tu, Marcelle, on va faire un château avec les blocs?

Quand le château fut construit, avec ses piliers carrés, ses pignons dentelés, grands et petits, Jean se post à distance et culbuta le tout d'un rapide

coup de fusil, oublieux et déjà réconcilié avec l'instrument brutal.

Les grandes personnes avaient quitté la table et quelques-unes nous rejoignirent au salon, sans nous déranger. Quand elles nous nuisaient, nous allions nous installer plus loin, ce qui nous permettait de nous dégourdir. J'endormais ma poupée et avec des précautions inouïes, je la couchais tout habillée dans son blanc berceau. Si je m'imaginais l'entendre crier, comme les bébés qui s'éveillent, je courais très vite la reprendre; je pourvoyais un peu à son éducation; je l'amenais à la dînette que nous offrait Amanda pour étrenner son service à thé.

Le temps se succédait ainsi, enchanteur et parfois, je m'arrêtais brusquement au milieu d'une course, indécise et tourmentée de poésie. De vives images se fixaient alors en moi, pour toujours : la petite neige fine de janvier qui filait en biais, de l'autre côté des vitres, un coin du salon, de la salle à manger, de l'humble cuisine, de la chambre à coucher, transformée en vestiaire. Un propos saisi au vol, me frappait et prenait une ampleur de légende.

Jean aussi avait ses moments de gravité et parfois, me regardant tout à coup, il rectifiait ma tenue sur la chaise où je m'étais assise, examinait mon oreille qui persistait à rester toute chaude, ou encore, de la paume de la main, il relevait et lissait fortement une mèche de mes cheveux qui s'échappait sans cesse du ruban. Comment Jean pouvait-il faire si peu de cas des poupées, lui qui aimait bien à m'arranger ?

Cependant, les vitres bleuirent, l'ombre s'introduisit dans la maison et on alluma les lampes. Celle du salon était en cuivre, forme de cable tordu et la lumière en était tamisée par un immense abat-jour rouge : elle me fascinait. On s'installa autour de la table pour jouer aux cartes et nous aurions voulu en être; alors, pour nous dédommager, grand-père nous donna à chacun une banane et tante Louise s'en fut jusqu'au grenier nous chercher une série d'*Opinion publique*, reliée en un énorme volume dont les gravures nous conquirent immédiatement. Il y en avait des tristes, des gaies, des émouvantes. C'était Jean qui feuilletait et quand plusieurs pages allaient se suivre, simplement *écrites*, il mouillait son pouce et tournait vite vite. Et il arrivait ensuite que nos têtes se toquaient dans notre empressement à nous pencher sur les gravures, mais cela importait peu. A un moment donné, je ne sais pourquoi, mon attention fut attirée par ce qui se disait chez les grandes personnes. Tante Hermine s'écriait justement, amusée :

— Voyez donc comme c'est drôle ! Marcelle et Jean se sont toujours bien entendus.

Je me retournai : le jeune regard ardent de Thérèse nous effleura plus longuement que les autres et grand'mère qui n'avait pas tourné la tête dit :

— Pique atout.

. . . .

Marraine vint m'enlever Jean. On faisait silence, on souriait et tout à coup, je me troublai en appréhendant mon tour. Jean commença :

Père, qu'est-ce qui passe le plus vite?

— *Est-ce la fleur ?* disait-il. *Est-ce la bise ? Est-ce l'étoile qui gravite en un sillon mouvant ?* Est-ce ceci ? Est-ce cela ?

J'étais suspendue à ses lèvres. Quelles choses racontait-il là ? Délicieusement confuses à mon esprit, si claires en même temps pour mon être intime. Chaque mot m'emportait, me laissait une ivresse de rêve.

Et tout à coup, Jean cessa d'interroger et secouant la tête, mélancolique, il se répondit à lui-même.

Mon enfant, ce qui passe le plus vite,
Ce sont hélas ! les jours heureux.

Thérèse m'avait enlevé mon tablier et après m'avoir soufflé à l'oreille : « T'en souviens-tu ? » sur ma réponse affirmative, elle me poussa bientôt à la place qu'avait quittée Jean. Je commençai beaucoup trop vite, ce qui fit que je dus ensuite m'arrêter au milieu d'un mot pour respirer. Mais personne ne me le reprocha et encouragée par les sourires, je racontai l'histoire d'une petite fille qui avait reçu de si belles étrennes ! Mais tout à coup sa bonne la trouve qui pleure. — Que vois-je ? lui crie-t-elle. De la pluie ?

des gémissements ?
Et l'on pleure au milieu de tant d'amusements ?
Ah ! dit l'enfant, toujours s'amuser, ça m'ennuie !
Sans labeur, court bonheur.

— C'est cela, assura grand-père. Si c'était tous les jours fête, on finirait par s'ennuyer.

Et un peu plus tard, Jean parti avec les siens, je m'endormais d'un sommeil de plomb, dans le grand lit, à côté de ma sœur.

IV

Maintenant, c'était le jour des Rois et nous nous en allions chez mon oncle Ambroise, pour y passer l'après-midi et la soirée. Un certain M. Saint-Maurice, collégien ami de mes frères et lui aussi, éloigné de sa famille, avait été gracieusement invité. Cette fois, Thérèse me mit en rouge : robe de cachemire à taille longue encore et combinée avec une petite soie follette, couleur paille. En bleu, Amanda en avait une toute pareille.

Le froid était vif et sec. Amanda et moi, nous fûmes placées dans le fond du traîneau, sous la *robe de carriole;* si ma sœur ne paraissait que médiocrement enchantée de sa position, pour ma part, je m'en accommodais fort bien. Sur mes bras, reposait ma chère poupée enveloppée d'un châle blanc que de fréquents lavages avaient rendu, à la fois très doux au toucher et dense comme du feutre et qui embaumait la laine et le camphre. Dans l'air, d'une sonorité extrême, les grelots rithmaient la course du cheval et par moments, Amanda ou moi, nous soulevions la *robe* et sous nos yeux, le chemin de neige semblait couler, comme l'eau des rivières.

En même temps que la voiture s'arrêtait, la porte de la maison s'ouvrait toute grande pour nous recevoir; elle avait peut-être des yeux et des oreilles ? J'entrai avec un respect et un trouble émus :

pour moi, la maison de mon parrain représentait le dernier mot du luxe et puis, surtout, le souvenir de la Toussaint précédente me hantait. Mais, était-ce à cause de tout ce monde qui m'accompagnait aujourd'hui ? Bien que je me reconnusse, mon impression n'était plus la même.

Mes frères restèrent peu à la maison, car ils possédaient des amis, tout plein Maricourt ; Thérèse et Amanda voulurent aussi visiter l'église. Quant à moi, mécréante, je montai à la chambre aux jouets avec Jean et ce fut bien la Toussaint qui recommença. Se surveillait-il afin de mieux préserver son habit de serge blanche ? Craignait-il de gâter ses bottines chocolat ? Jean se montra sage, autant que doux et gentil et il ne retrouva un peu de furia, qu'après avoir revêtu son déguisement de sauvage : alors, secouant sa couronne de plumes, il trépigna, s'enlaidit de grimaces, m'accabla d'injures terribles qui me laissaient perplexe et saisissant mes cheveux à poignée, il finit par me scalper, ou presque. Mais désarmé, sans doute, par ma crânerie, il enleva son accoutrement et nous nous assîmes l'un en face de l'autre, près de la fenêtre donnant sur la rue, regardant dehors et causant.

Incidemment, il se trouva à m'apprendre qu'il prenait des leçons de violon et à ma prière, descendit me chercher l'instrument. C'était un violon d'enfant, mignon, léger : Jean l'appuya à son menton et lentement, avec une pointe d'hésitation, il joua « Au clair de la lune », rien que l'air, ténu, naïf, sans variantes compliquées. Ravie, je lui demandai de chanter en même temps, mais il refusa :

— Papa l'a défendu, fit-il, pour jusqu'à ce soir.

Après un silence, je lui demandai une autre chose, timidement : s'il ne consentirait pas à me prêter son violon, un « petit peu ». Il ne se fit [illegible]ment prier et me le plaçant dans la bonne position, ses mains par-dessus les miennes, il me fit exécuter ce que lui-même venait de jouer; avec des modulations, cette fois, des accrocs, des tremblements et le tout me laissa aussi fatiguée que la mouche du coche, malgré ma satisfaction intense d'avoir « joué de la musique » sur un violon.

Mes frères avaient ramené M. Saint-Maurice, grand garçon de quinze ans, un peu dégingandé et porteur d'une magnifique chevelure ondulée, dans laquelle il plongeait à tout moment, ses cinq doigts. Nous fûmes priés de nous mettre à table : toutefois, comme on n'était pas aussi grandement chez tante que chez grand'mère, une seconde table avait été préparée pour les plus jeunes. Bien entendu, Jean et moi nous en faisions partie. A la fin du repas, tante passa elle-même le gâteau tranché : oncle Ambroise tira la fève et choisit grand'mère pour reine.

Après avoir fumé quelque temps, les messieurs vinrent nous retrouver au salon et leur premier mot fut pour vanter le talent de M. Saint-Maurice. Ce jeune homme, paraissait-il, exécutait un portrait en quelques coups de crayon. On s'empressa de lui procurer ce qu'il fallait et chacun demanda à être croqué. Comme les autres, j'éprouvais un violent désir d'y passer et encouragée par Jean, je finis par m'approcher. Il sourit, me regarda deux ou trois fois, d'un regard si aigu que j'en restais décontenan-

cée et finalement, il me tendit la feuille. J'étais représentée très droite, un peu ronde, la robe trop courte, un nœud immense sur la tête, le sourire indécis et sur les joues, deux taches délicatement nuancées et qui signifiaient ma rougeur de timide. Je dus montrer mon portrait à tout le monde; on s'extasia, on assura que j'étais la mieux réussie. Moi, je ne me lassais pas de regarder le dessin. Ce n'était pas une étrangère, cette petite fille, c'était Marcelle en personne. J'éloignais la feuille, je la penchais, je fermais les yeux et puis, je les ouvrais brusquement pour voir si mon impression changerait...

Jean devait chanter et j'avais hâte. Enfin, sa mère se mit au piano et l'appela. A part nos grands-parents, Albert et M. Saint-Maurice, tout le monde se rendit aussi au piano. Tante distribuait des copies. Je n'y comprenais rien; oubliait-on de m'inviter? S'avisant tout à coup de mon isolement, grand-père vint m'enlever et m'assit sur ses genoux; mais bientôt, ravie, puis bercée par ce que j'entendais, je trouvai meilleur de m'abandonner à ses bras qui me formaient un berceau solide. Je reconnaissais un chant dont j'avais pu recueillir des bribes toute la semaine, car on n'avait cessé de l'étudier autour de moi. Une seule voix formait la haute : celle de Jean; tous les autres chantaient l'alto.

Glisse, glisse, traîneau rapide
La glace est perfide
Glisse, glisse, ma main te guide.
Vole léger traîneau,
Comme un oiseau.

Oh ! oui, c'était bien cela, j'en arrivais de dehors : il y faisait froid et pur. Je n'aurais pu le dire, mais je le savais.

Le Canada reprend son manteau
Son manteau de neige
. . . .
La bise chante dans les bois
L'hiver fait entendre sa voix

Il y faisait sombre aussi, à cette heure, et l'hiver entourait la maison. Pour venir ici, nous avions traversé le petit bois où rôdait la bise qui chante sur les buissons dénudés. Et le cheval avait si allègrement trotté en secouant ses grelots.

Coursiers fidèles,
Prenez des ailes,
Doublez le pas,
On nous attend
Là-bas !

J'ai retrouvé la chanson depuis, mais la dernière strophe m'a toujours manqué. Je sais qu'à un tournant de route, à la campagne, je voyais une maison basse, enneigée, avec des fenêtres rougeoyantes et que j'avais hâte de réchauffer mes membres transis. Jean avait chanté :

L'amour attend au détour du chemin

Et c'est tout ce que je puis me rappeler. Il se peut, aussi, que je mêle mes impressions d'après, à celles de mes huit ans. Et quand ce serait ?

Ce chant fut si goûté, qu'à la demande de grand'-mère, — la reine — on le reprit. Et quand je

m'éveillai, je passais des bras de grand-père, dans ceux d'Omésie, debout à la porte du salon. Tante se rendait au piano suivie de Jean et grand'mère priait :

— Faites-lui donc chanter des noëls ?

Soudain, je compris qu'on allait me coucher et furieuse, j'échappai aux bras d'Omésie, par un mouvement si vif et si brusque, que j'étais déjà assise sur ma chaise, avant qu'elle eût bien compris. On rit fort, on voulut se moquer, me raisonner : droite et têtue, je résistai à tout, attendant, mon Dieu ! avec impatience, que Jean se décidât de chanter. Il nous fit entendre tous les noëls connus, depuis le solennel *Minuit chrétiens*, jusqu'à *Dans cette étable*. Souvent, tous reprenaient en chœur, mais c'est au milieu du plus profond silence, qu'ensuite on écoutait sa voix pure et hardie, sa voix d'amande, simple voix d'enfant, mais qui faisait taire d'admiration. Son teint s'était rosé et il paraissait grave, un peu lointain, comme si les choses naïves, profondes et sublimes qu'il chantait, se fussent formées toutes seules en lui et qu'il en eût eu conscience. On lui permit enfin de se reposer et l'appelant près d'elle, grand'mère le tint longtemps embrassé, tout contre sa poitrine. Elle lui parlait; tout le monde parlait maintenant, tandis que marraine se préparait à passer des liqueurs et Thérèse, des bonbons.

— Vas-tu avoir peur pour t'en retourner ?

C'était M. Saint-Maurice, le grand garçon maigre qui me parlait ainsi. Je me troublai, je répondis : « Je sais pas » et alors, je me rappelai qu'en effet, il faudrait s'en retourner et qu'ensuite,

ce serait le couvent. Formulant ma pensée, il continua :

— Vous rentrez demain au couvent, hein ?

J'acquiesçai, le cœur gros, tandis que, parmi les bonbons que me présentait Thérèse, je choisissais un capuchon de chocolat. J'aurais voulu attendre que mon malaise fût dissipé, pour le porter à ma bouche, mais il s'écrasait entre mes doigts chauds et je me hâtai. M. Saint-Maurice se courbait de nouveau à ma hauteur :

— As-tu encore ton portrait ? demanda-t-il.

En effet, mon portrait ? Qu'est-ce qu'il était donc devenu ? Les joues me brûlèrent.

— Tu l'avais perdu, hein ?

Et ouvrant sa veste, d'une poche, à l'intérieur, il en retira la précieuse feuille qu'il me tendit.

— J'aurais bien pu la garder, conclut-il, mais je te la donne, à condition que tu y fasses attention.

Je promis humblement. A l'autre extrémité du salon, Jean était toujours captif et j'éprouvai le besoin de faire un gros soupir.

— Ho ! les enfants, dit grand-père, tout à coup. Préparez-vous, nous allons partir.

Je me demandai s'il plaisantait. Ce devait être pour rire... Mais chacun parla en effet, de se retirer.

— Ho ! les enfants, répéta grand-père.

Alors, avec la rapidité de l'éclair, je compris enfin : j'avais dormi si longtemps que tout était fini déjà : la soirée, les vacances. Et je me sentis tellement frustrée que mes yeux s'emplirent de larmes, tandis que mon menton tremblait. Il me fallut bien suivre les autres; on m'habilla, on me

remit ma poupée, mais cette fois, ce fut moi qu'on enveloppa dans le châle blanc et malgré cette précaution, en sortant, le froid me saisit. Je me réchauffai sous la *robe de carriole* qui m'empêchait de voir les étoiles.

Mais au lieu de leur semis chatoyant, longtemps, longtemps, je contemplai, les yeux fermés, un blanc fantôme ayant *formance* de petit garçon lequel, rêveur, appuyé à la porte du salon de chez lui, nous regardait partir.

V

Revenue au couvent, j'eus une nouvelle période d'absence. A la chapelle, en classe, à l'étude, je traînais. En récréation, je rêvassais la plupart du temps, volontiers solitaire, gênée avec les petites filles. Mais en général, je prenais ma revanche la nuit : mes songes ne me ramenaient pas toujours les personnages de mes souvenirs, mais ils ne m'en rendaient pas moins l'exacte atmosphère de mon bonheur. Même levée, j'en demeurais comme étourdie et on me déclarait la plus lente à m'habiller.

Quand je n'avais pas assez joué en récréation et que, de retour en classe, l'air commençait à s'échauffer par suite de la présence de tous ces petits corps en vie, la réaction s'opérait brusquement et pour un rien, pour une méprise, pour une fillette qui éternuait de travers, je me voyais soudain terrassée par le fou-rire. Le fou-rire fut à la fois le délice et le tourment de mon enfance. La gaieté des autres était depuis longtemps éteinte, quand, tout à

coup, je pouffais de nouveau; les plus *infâmes* faisaient chorus et moi la timide, moi l'endormie, je recevais des mauvaises notes pour dissipation. Mes sœurs me les reprochaient; à la Lecture des notes, je me les entendais attribuer avec honte et rougeur, mais comment donc grand'mère pouvait-elle y prêter si peu attention ?

Lors du parloir qui suivait la Lecture des notes, grand'mère s'enquérait avec soin de ce que nous avions mérité. Nous lui remettions d'ailleurs nos bulletins et en nous répétant qu'elle était tenue de veiller sur nous, elle nous distribuait éloges ou blâmes; doucement prudente avec Thérèse, moins cérémonieuse avec Amande. Mais quand arrivait le tour de la petite Marcelle, grand'mère paraissait vouloir transpercer des yeux le bulletin révélateur. Elle lisait et relisait, récapitulant les mois précédents.

— Paresseuse ! murmurait-elle en serrant aussitôt les lèvres. Et s'adressant à la Supérieure qu'elle réclamait toujours dans ces occasions :

— Est-ce donc qu'elle manque d'intelligence, ma Sœur ?

— Non, madame, ce n'est pas cela.

— De mémoire peut-être ? Elle n'est pas assez développée pour son âge ?

— Pas cela non plus, madame.

— Je vois : nonchalance, manque d'énergie. Ça ne sera jamais un caractère. Elle est gourmande aussi, je l'ai remarqué : elle ne saura pas se renoncer et deviendra un sujet de perdition pour les autres. Le bulletin dit encore « nul » pour l'ordre ?

— Elle n'y est jamais; il faut sans cesse la sortir des nuages.

— Ah !... elle rêve ?... Romanesque!! Elle le deviendra si elle ne l'est pas encore tout à fait. En somme, les dispositions les plus funestes. Je vous en supplie, ma Sœur, surveillez-là. Je vous cède tous mes droits sur elle.

— Bon ! bon ! Elle se formera avec l'âge, cette enfant, disait grand-père. A peine si elle est longue comme le doigt.

Invariablement, je revenais en larmes et si nous rencontrions la petite mère Saint-Louis qui était jeune et rieuse, elle ne manquait jamais de s'écrier, pour tâcher de me faire rire.

— Marcelle qui pleure encore ? Vite que je coure chercher mon parapluie.

C'est vrai que j'étais pleurnicheuse; d'abord parce que ma conscience avait souvent besoin d'être soulagée, ensuite parce que j'avais l'âme à fleur de peau : un rien me froissait, me contristait. Par contre, un rien aussi, me soulevait jusqu'au ravissement. Notre « Livre d'images » pourrait en témoigner.

Il était de dimensions respectables, avec une couverture grenat agrémentée d'oiseaux dorés voletant parmi des fleurs étranges. Sur chacune de ses pages demi-carton, notre tante Xavier avait collé, en les distribuant avec art, quantité d'images *en couleur*, glanées ici et là. Nous l'avions reçu au couvent, notre tante s'excusant de n'avoir pu le terminer pour le premier janvier. Thérèse et Amanda l'avaient parcouru avec le plus vif intérêt et le réclamaient encore de temps à temps, mais j'en

étais, me semblait-il, la véritable propriétaire. La surveillante de la récréation l'enfermait dans son pupitre et je n'avais qu'à le lui réclamer. J'aurais passé des heures à le feuilleter, admirant les couleurs, les dessins, les personnages auxquels je prêtais des noms et . . . des expressions. A peine, aujourd'hui, me reste-t-il une poignée, des chères images qui se détachèrent du livre, les unes après les autres, comme les feuilles d'automne. Mais je m'en rappelle vivement, le plus grand nombre.

Une petite fille rustique, boucles blondes, robe rose sans ceinture et qui traversait un champ de marguerites, en tenant son gros chien par le cou. Un garçonnet, tournure gracieuse, vêtu d'un habit vert Louis XV, je crois, tricorne sur la tête, souliers à talons et qui, à l'aide d'une corde terminée par un nœud coulant, avait réussi à saisir la plus grosse mi les étoiles sans nombre qui brillaient au-dessus de lui; la tête levée, les bras tendus, il s'apprêtait à la faire glisser jusqu'à terre. Son air rêveur me rappelait Jean; le merveilleux de son geste m'enthousiasmait.

Et encore, une fillette de dix ans environ, répétée en deux poses différentes : robe bleue ou jaune, coiffe blanche nouée d'un ruban ciel; elle serre frileusement d'une main, son châle sur sa poitrine, en tournant de l'autre; une cuiller dans la tasse de porcelaine posée sur le guéridon; ou bien, les lunettes posées sur le bout du nez, elle lit gravement le journal tout comme grand'mère de qui elle a pris la place. Elle avait les traits délicats, légèrement indécis et on assurait que je lui ressemblais.

Il y avait aussi une tête énigmatique de jeune femme brune, enveloppée d'un voile nil, des chats, essayant de griffer les poissons rouges à travers le bocal, des canards prenant leurs ébats, un garçonnet armé d'une hart avec laquelle, il essayait de pêcher de beaux nénuphars blancs. Par malheur il y avait en plus, le « petit homme jaune », haut-de-forme sur la tête, monocle à l'œil, teint bilieux et un air si haïssable, que je frissonnais d'antipathie à sa vue et que je détournais aussitôt les yeux.

Lorsque je connus, à peu près par cœur, tous les trésors du « Livre », je demandai à grand-père, timidement, s'il ne me prêterait pas la « Lunette d'optique ». J'espérais confusément qu'il me l'apporterait en cachette de grand'mère, mais ce fut celle-ci, au contraire, qui me la remit, avec une bonté digne et en me recommandant seulement d'en prendre grand soin. La Lunette remplaça donc le Livre, dans le pupitre de la surveillante; mais m'arrivait-il de la réclamer? Aussitôt, les petites filles m'entouraient, se confondaient en prévenances, afin qu'ensuite, je les laisse voir un peu. Il était difficile, n'est-ce pas? de se montrer mal-à-main? Mais après une fillette, c'était une autre et la récréation prenait fin, que je n'avais pas encore joui. Témoin de ce malheureux état de choses, la petite mère Saint-Louis dont j'ai parlé, obtint que j'allasse regarder mes cartes dans sa classe, les jours de congé.

C'était le jeudi que nous avions congé. Les pensionnaires soignaient alors un peu plus leur toilette; quelques-unes s'attendaient à être demandées au parloir. Thérèse me mettait alors ma robe

carreautée ou, plus souvent, ma rouge qu'on avait trop ménagée et qui devenait courte, avec un beau tablier blanc. Pimpante, je me rendais ainsi à la classe de mère Saint-Louis où je passais l'avant-midi entière, absorbée dans la contemplation des cartes, lesquelles semblaient prendre vie, dès que je les regardais à travers la lunette; la perspective s'établissait alors, les détails s'accusaient et l'air baignait les choses, comme dans les tableaux de tel maître espagnol. Je m'attardais volontiers à regarder la chute Niagara, dont le premier plan se composait d'un tronc d'arbre et d'une énorme grappe de racines pendantes. Les vues d'Italie ou d'Orient, les ruines grecques, les collections de l'Exposition de Philadelphie passaient plus vite; mais quel délice lorsque je rencontrais la bergère ! En robe à paniers, manches au-dessus du coude, souliers à boucles, elle s'est avancée jusqu'au bout de l'allée, dans le jardin feuillu et appuyée sur sa houlette, elle se penche, son sage et jeune visage exprimant une inquiète sollicitude : loin, en arrière d'elle, on reconnaît un petit agneau blanc.

Il faut bien parler, aussi, de la vieille dame aux papillottes et de sa grimace en peine; près d'elle, un monsieur en habit qui enfile son gant d'un air renfrogné. Sur la table, un lourd tapis, un vase peint, d'une transparence laiteuse, d'où débordent des fleurs; des bougies aux candélabres, un riche mobilier, du velours, des franges. Un mot de l'autre dame, jeune, celle-ci et qui s'est endormie sur un canapé au dossier duquel, elle avait appuyé son ombrelle. Sa robe blanche s'étale et en arrière du canapé, un homme, jeune aussi, se penche et la

regarde, étonné peut-être. Ces visions m'ouvraient de brusques aperçus — mon Dieu ! tellement confus — sur les mille et une choses que je n'avais pas encore eu le temps de connaître, étant si petite. Et frémissante, soupirant d'aise, j'attendais la vie.

Au lieu de goûter, à trois heures, le samedi, nous montions au dortoir, en vue de la toilette hebdomadaire. Pour ce qui restait de la journée, Thérèse me mettait le plus souvent ma robe noire, avec un tablier de satinette noire aussi et mes chères pantoufles de *tapis*. Elle exigeait que je changeasse ma poche de dessous, tous les quinze jours et avant de l'envoyer dans le sac avec le linge que je venais d'enlever, j'avais soin d'en retirer mon chapelet, mes bouts de crayon, mes médailles, gommes élastiques, enfin tous les objets durs que mes doigts rencontraient; j'y laissais mon mouchoir et à peu près invariablement, j'y oubliais le voile noir, indispensable pour entrer dans la chapelle.

D'ordinaire, je m'en avisais lorsque la cloche avait déjà sonné les rangs : alors, je me sentais chaud et froid, tout à coup et je m'asseyais sur le bord de mon lit, bien déprimée. Se pouvait-il que je l'eusse encore oublié ? Après avoir perdu ainsi un temps précieux, je courais à Thérèse déjà en rang et lui exposais ma détresse. Souvent, elle faisait d'abord la sourde oreille, puis me gratifiant d'un mot mordant, elle allait demander la clé de l'armoire aux sacs, fouillait le nôtre et en retirait enfin la fameuse poche et le sempiternel voile. Tout le monde nous attendait en silence, prêt à descendre à la chapelle, tandis que la religieuse qui était chargée des petites, sortait son carnet et y

inscrivait une mauvaise note d'ordre pour Marcelle Sablé. Ensuite, quand il m'arrivait de mal dormir, je rêvais que je cherchais inutilement mon voile, ce qui faisait ricaner le petit homme jaune.

Bientôt le soleil prit de la force, la neige fondit, ce fut Pâques, puis mai et le mois de Marie, chaque soir, à l'église, au lieu de la prière à la chapelle, puis juin; on parla de la distribution des prix et j'en reçus un tel coup de fouet qu'on nota une amélioration sensible chez moi. Aussi, vers la fin du mois, nos grands-parents, oncle Ambroise et famille présents, je reçus deux minces petits livres rouge et or. Gravement, je fis la révérence à tante Hermine qui me les remettait et le soir, nous étions en route pour Lowell.

Ma neuvième année rappella, à peu de chose près, ma huitième. Ma nonchalance s'accrut encore, surtout à partir de janvier et même, entraînée par de mauvais exemples, je m'appliquai à mal faire : à la paresse, je joignis la désobéissance, autant que le permettait ma timidité, je murmurai quand on me reprit et si mes modèles étaient punis, je souriais vilainement. A la Lecture des notes et même au parloir, vis-à-vis de grand'mère, je m'efforçais de garder un air cynique. Qu'est-ce que cela voulait donc dire? Le diable qui me travaillait, sans doute. On avait d'abord parlé de me faire faire ma première communion, quoique je n'eusse pas dix ans, mais finalement, à cause de mon inconduite, je suppose, on résolut d'attendre.

Vers la fin des vacances, une nouvelle nous parvint en coup de foudre : le couvent de Saint-Claude était brûlé. Comme nos religieuses possédaient

une maison plus considérable à Maricourt, elles décidèrent de ne pas rebâtir. Nous irions donc, désormais à Maricourt, où le prix de la pension était un peu plus élevé. Cette décision me causa une impression extraordinaire : j'en fus secouée, réveillée. Deux autres perspectives contribuaient aussi à me tenir en suspens : Thérèse avait fini son cours, je ne la verrais plus, dix mois durant et puis, l'année ne se terminerait pas, que je n'eusse communié. Aussi, passais-je mon temps à implorer : « Mon Dieu, que je fasse une bonne première communion ! » avec la terreur du sacrilège, surtout depuis mes derniers mois de manquements.

Thérèse, cœur tendre, ne pouvait se résoudre à appartenir désormais au monde et elle finit par se déclarer en pleurant. On se moqua fort, mais elle persista dans sa résolution et obtint de retourner au pensionnat un an encore, pour y continuer la littérature, la musique et les travaux d'aiguille. Et de cela, sans qu'on eût l'idée de s'en douter, moi, j'étais follement heureuse.

ADOLESCENCE

VI

Nous arrivâmes en parfaites étrangères à ce couvent de Maricourt, beaucoup plus considérable, je l'ai dit, que celui de Saint-Claude. Plusieurs compagnes avaient émigré comme nous, mais pas une seule de nos maîtresses. Les élèves y étaient nombreuses, la discipline sévère et je m'y plus dès l'arrivée. Il en fut tout autrement pour ma pauvre grande sœur qui se désespérait. En décembre, n'y tenant plus, elle réunit tous nos fonds et sans avoir prévenu chez nous, elle partit pour Lowell, guérie du couvent.

On m'avait placée dans la première division de la dernière classe, en me prévenant que je serais préparée à ma première communion; mais les exercices ne commencèrent qu'un peu après les vacances d'hiver. Ces vacances avaient été très calmes pour nous : nous n'avions pas bougé de Saint-Claude, mon oncle Ambroise et sa famille étant en voyage aux États-Unis où ils possédaient plusieurs parents. En réintégrant le couvent, je n'avais vraiment qu'une préoccupation : me bien préparer à recevoir Notre-Seigneur pour la première fois.

Mère Saint-Robert, notre maîtresse, fut spécialement chargée des préparantes. Nous n'étions que deux de cette catégorie, dans sa classe; une petite

de neuf ans et moi. J'en étais heureuse, il me semblait être mieux surveillée et suivie. Mère Saint-Robert était délicieuse: une vraie maman des petites. Patiente, fine, pratique, toute petite elle-même, avec un visage rond d'enfant; je trouvais qu'elle ressemblait à maman. Lorsqu'elle sortait de sa classe, sa robe de bure noire était toujours brodée, dans le bas, de quatre bons doigts de poussière et si on le remarquait :

— Que voulez-vous? répliquait-elle avec tranquillité en se secouant, les enfants n'apprendront jamais à s'arrêter avant d'avoir les pieds sur nous.

Les exercices eurent d'abord lieu une fois par semaine, le jeudi après-midi. Avec mai, ils devinrent plus fréquents et la petite dans ma classe, faillit être renvoyée, ce qui m'impressionna fort. Comme on nous annonçait la retraite préparatoire au grand jour, une nouvelle nous parvint à ma sœur et à moi, des États-Unis. Maman prenait le train pour Maricourt. Depuis septembre, un nouveau petit frère était venu se joindre aux autres pour user ses forces et tante Hermine, lors de son voyage, l'avait trouvée si abattue et déprimée qu'elle lui avait fait promettre de se rendre à Maricourt pour ma première communion.

Je ne pus embrasser maman et Victor, le bébé, que deux fois avant la retraite. Celle-ci commencée, nous appartenions au bon Dieu tout seul, séparées des autres, même au réfectoire, même au dortoir où nous nous rendions les premières. Ces quelques jours d'attente et de préparation me parurent longs ! Sans doute à cause de la contrainte que je m'imposais.

Le matin du grand jour, je me vois debout à côté de mon lit, les lèvres encore strictement closes par le silence, tandis qu'Amanda achève de draper mon voile; quand c'est fait, elle me prend la tête dans ses mains et me baise doucement au front. J'ai hâte qu'elle s'éloigne : elle a apporté dans le soin de ma toilette, une attention si respectueuse et si délicate que j'en suis touchée aux larmes et que je ne sais si je pourrai me retenir longtemps. Tout le dortoir est en silence et les élèves achèvent de s'habiller. Dehors le soleil irradie et les oiseaux pépient dans les arbres. Mère Saint-Robert s'avance dans l'allée et aussitôt, nous nous formons en rangs et nous descendons à sa suite les escaliers, blanche cohorte des petits anges de la terre, se rendant à la rencontre du Créateur inconnu. Nous arrêtons à la chapelle y faire notre prière, puis nous descendons encore jusqu'à la petite salle où avaient lieu les leçons de catéchisme.

Quelques quart-de-pension s'y trouvaient déjà; les dernières arrivent peu à peu, discrètes, silencieuses, toutes voilées et vêtues de blanc des pieds à la tête. D'une voix émue, mère nous lit les actes préparatoires. La cloche sonne à l'église toute proche, c'est pour nous appeler. Nous reformons nos rangs derrière mère Saint-Robert et je suis la troisième des plus petites. On nous fait placer à droite de la grande allée; les petits garçons sont à gauche, tout de noir vêtus, col, cravate et brassard blancs. Nous entendons les gens qui ne cessent d'entrer; l'église doit être remplie. L'autel est paré de fleurs et il y a un ruban blanc noué à la lampe du sanctuaire. Je me mets à frissonner,

incapable de me recueillir. J'ai oublié l'ordre des signaux, j'ai peur de mal avaler et de profaner l'Hostie sainte.

La messe qui commence au milieu du chant des cantiques m'apaise enfin, mais trop émue pour prier, je me contente d'être heureuse. Voici le moment solennel; le prêtre va venir avec son présent incommensurable; mère Saint-Robert nous fait avancer, banc après banc et claque des signaux attendris, comme sa voix de tout à l'heure. Et puis, c'est l'action de grâces. Je rends mes devoirs à Jésus-Hostie, je l'adore, je le remercie, je le prie pour ceux qui me sont chers et suivant la recommandation qui nous a été faite, je lui demande de connaître et suivre ma vocation. J'en viens à causer familièrement avec lui : je l'entretiens de chez nous, je lui avoue que j'aime bien Thérèse et je lui parle aussi de Jean.

Le saint sacrifice est déjà fini. Le prêtre nous a adressé quelques exhortations, je crois, et à la suite de mère Saint-Robert, nous retournons au couvent. Les élèves s'étaient débandées dans la petite cour qui sépare le couvent de l'église. Nous sommes vite entourées, complimentées, mais qu'elles sont bruyantes, frivoles, me semble-t-il. Par bonheur, nous sommes presque aussitôt appelées au parloir, ma sœur et moi.

En entrant, je vis bien maman, comme je m'y attendais, mais accompagnée de deux autres dames, de trois messieurs et d'un garçonnet grand et mince, vêtu de toile bise, son canotier à la main. Je demeurai si bouleversée, que j'eus l'idée de m'en

fuir. Alors, témoin de mon émotion, mon oncle Xavier s'écria rondement :

— Voyons ! voyons ! est-ce que tu ne nous reconnais pas ?

C'en était trop. Depuis le matin que j'amassais des larmes. J'éclatai en sanglots, tandis qu'on m'embrassait, malgré mes mains et mon mouchoir. Quand ce fut au tour de Jean, il me supplia à l'oreille :

— Pleure pas, Marcelle !

Si mon oncle Xavier n'avait pas été là pour sauver la situation, ma sotte contenance aurait sûrement amené la gêne. Il m'apprenait loyalement que tante, papa et lui n'avaient pas fait le voyage pour moi seule; deux sur trois au moins étaient requis de se rendre à Montréal et comme de Montréal à Maricourt, il n'y avait qu'un pas... On prolongea un peu le parloir à cause de ma sœur à qui le règlement sévère ne permettait pas, comme à moi, communiante, d'aller déjeuner en dehors; j'eus tout le temps de sécher mes pleurs. Papa me regardait avec insistance; peut-être trouvait-il singulier de penser que cette petite fille en blanc lui appartenait ? Nous nous connaissions assez peu, mon père et moi. Lorsqu'il nous arrivait d'être tous deux à la maison, douze autres enfants réclamaient à la fois son attention et la petite Marcelle n'étant ni l'aînée, ni la cadette, ni surtout la plus bruyante, possédait toutes les chances de passer inaperçue.

Mes grands-parents nous attendaient chez oncle Ambroise. Grand'mère baisa respectueusement mes lèvres, puis m'ayant scrutée jusqu'au fond des

yeux, elle me baisa de nouveau. Omésie aussi demanda la faveur de m'embrasser et même Camille, le frérot de Jean. A table, je me trouvai à côté de maman et on eut toutes les attentions pour moi, mais je n'y étais pas; mon émotion et ma joie me servaient de nourriture. La salle à manger, fraîche et ombreuse, donnait sur le jardin ensoleillé d'où nous arrivaient, avec le gazouillis des oiseaux, des parfums d'arbres fruitiers en fleurs.

Après déjeuner, on me montra mes présents, car jusqu'ici, je n'avais encore reçu que deux ou trois images, dont l'une *en dentelle*, offerte par Amanda. Nous nous assîmes aussi quelques instants sur la galerie. Je parlais peu. Jean m'offrit d'aller me bercer quelques instants dans le hamac, avec lui, mais je refusai.

De retour à l'église, dans l'après-midi, je dus faire effort pour prier, car la fatigue m'enfiévrait. On nous fit renouveler les promesses de notre baptême, on nous reçut du scapulaire et avant de partir, à chaque petit garçon et à chaque petite fille, on donna une grande image-souvenir. Je passai la récréation du soir à examiner les cadeaux de mes compagnes et à leur montrer les miens. En me mettant au lit, un peu plus tard, je pensai à toute ma journée, souris au bon Dieu et m'endormis de lassitude. Au milieu de la nuit, je m'éveillai, ce qui, pour moi, était un véritable événement; on avait oublié de baisser les lattes de la jalousie, la seule de tout le dortoir dont les lattes fussent mobiles et la lune m'inondait le visage. A travers les lattes, je distinguai aussi, maintes petites faces d'étoiles souriantes et me tournant de l'autre côté,

je ne tardai pas à me rendormir, heureuse tout de même, de cette caresse du ciel.

La deuxième communion eut lieu un peu plus tard, dans la chapelle du couvent; maman y était et de nouveau, nous avions notre livrée blanche. Le dimanche qui suivit, l'âme remplie de désir candide, les mains tendues, sous la nappe, nous demandions encore à Jésus de descendre en nos cœurs. Cette fois, nous étions en robes noires, *de costume* avec le voile blanc des communiantes et en descendant l'escalier, après avoir quitté la chapelle, m'étant retournée par hasard, j'éprouvai une nostalgie étrange à voir les benjamines qui pliaient leurs voiles noirs, avant de l'enfouir dans leurs poches de dessous. A la porte du réfectoire, je me retournai et les regardai de nouveau, le cœur un peu plus serré. J'avais franchi une étape; jamais plus, je ne pourrais faire partie du groupe des petites. Je ne regrettais rien, mais qu'y avait-il donc de si poignant dans cette pensée : *fini*...

J'eus trois prix, cette année, deux rouges et un bleu, car la couverture représentait bien, n'est-ce pas? la moitié de leur valeur. Maman me les remit et j'étais fière. Le lendemain, je passai quelque temps avec Jean, chez lui, en attendant l'heure du train. Je ne refusai pas, alors, de m'asseoir dans le hamac. Nous parlions de notre première communion. Jean avait fait la sienne deux ans auparavant, dans son lit et bien malade. Tout à coup :

— Regarde-moi bien, Marcelle, fit-il, en se figeant tout droit.

Je le regardai.

— Quand tu reviendras, au mois de septembre, continua-t-il, tu ne me reconnaîtras plus.

— Pourquoi ? lui demandai-je, troublée.

— Parce qu'on m'aura redressé les yeux et que je porterai des lunettes.

Et il m'expliqua que c'était pour ménager ses yeux, aussi bien que sa santé en général, qu'il avait pris des leçons d'un professeur, toute l'année, au lieu de fréquenter l'école. Mais si l'opération réussissait, il entrerait au collège, en septembre et se trouverait dans la même classe que mon frère Gonzague. Tandis qu'il parlait, je n'avais pas détaché mes yeux des siens, soupirant par moments et le cœur traversé par la même étrange angoisse que devant les petites pliant leurs voiles.

L'opération réussit et nous avions bien hâte de nous revoir en septembre. Mais, sotte déveine, ayant manqué notre train, ma sœur et moi, nous arrivâmes une journée après la rentrée. Alors, faute de mieux, je me promis bien de découvrir Jean parmi les enfants de chœur qui rempliraient le sanctuaire, à la grand'messe. J'oubliais que Jean avait de la voix : à cause de cette particuliarité il fut de ceux qui montent au jubé, sans soutane ni surplis, en redingote d'uniforme, la ceinture de laine bleue nouée sur le côté et martelant de leurs talons le plancher de bois franc.

Le premier dimanche d'octobre, un peu avant que le prêtre ne montât à l'autel, sa voix fraîche et impeccable commença tout à coup :

Viens dans mes doigts, ô mon rosaire

Je tressaillis d'une surprise extrême. Je n'avais pas pensé qu'on le ferait chanter seul et je ne pouvais croire que c'était bien la voix de mon cousin Jean qui emplissait ainsi l'église. Il me semblait que tout le monde allait me regarder et se joindre à mon émotion. Après la communion du prêtre, de nouveau, la pure et souple voix agile s'éleva et supplia tendrement :

Agnus Dei...

Il devint très vite le favori de Maricourt, où l'on avait pourtant le droit d'être difficile, la chorale du collège ayant de tout temps été réputée excellente.

Cette année, j'eus pour maîtresse, une religieuse assez âgée, usée déjà, mais d'un zèle prudent, infatigable. Elle était québécoise de naissance, je veux dire, de la région de Québec et se nommait mère Sainte-Sabine. Devinant en moi des dispositions et surtout, une grande malléabilité, elle me persuada, qu'étant arriérée, je devrais faire deux années dans une. Je voulus bien et en conséquence, je doublai mon travail, ce qui m'enleva un peu du temps consacré à jouir des gravures de mon livre de *lecture à haute voix*, par exemple, ou à jeter dehors, de longs regards avides sur le paysage qui changeait doucement et à mesure, suivant le soleil, le vent et les saisons.

En décembre, j'eus onze ans et je commençai de me réjouir à la pensée des vacances et des étrennes probables.

— Absolum[illegible] uis-je aussi, que je pourrai rejoindre Jean, [illegible] de famille et ensuite, chez lui, le jour des [illegible]

Je le vis, en [illegible] étr[illegible]n tel que je me l'étais représen[illegible] pus jouir de lui, comme je l'aura[illegible] dés[illegible] gue était toujours entre nous, et pui[illegible] son homme, je crois bien. Ce qui l'obligeait à des prévenances, à des galanteries qui l'éloignaient sans cesse. Somme toute, je m'amusai bien pourtant, souvent avec lui, mais il me fut impossible de rien apprendre de sa nouvelle vie, au collège, et les confidences que j'avais moi-même préparées demeurèrent inutiles. Le jour des Rois, j'arrivai chez lui, malade d'une forte migraine; je ne voulus pas souper et tante me fit coucher. Lorsque je descendis au salon, mon malaise enfin dissipé, comme trois ans auparavant, tout était fini et l'on organisait le départ.

Je revins avec plaisir au couvent; j'étais très encouragée; pour me stimuler davantage, ma maîtresse me fit encore monter de division. Entre ses mains, je devenais un sujet d'émulation pour les autres élèves, mais elle agissait avec une prudence si parfaite que je ne me doutais nullement de son action sur moi, et que je trouvais tout naturel et même intéressant au possible, de faire effort, après avoir langui si longtemps. Pour me récompenser, mère Sainte-Sabine me décernait parfois un compliment, toujours le même : elle disait que je n'avais pas la tête dure. Pour elle, il y avait deux catégories d'élèves sur la terre; les têtes dures et les autres. Et je sais que je suis restée dans sa

mémoire, comme le type accompli de *l'enfant*, cire molle, qu'on pétrit à son gré.

Comme Thérèse, Amanda n'avait pu se plaire à Maricourt et maintenant, elle répétait volontiers qu'aucune puissance au monde ne pourrait l'obliger de revenir au couvent, l'année suivante pour y graduer.

Il en fut comme elle disait. Mais le plus étonnant, c'est qu'elle se trouva, par cette décision, à rencontrer le désir de nos parents. Mon père traversait alors une impasse financière et l'on réduisait les dépenses, le plus strictement possible. Chose plus étonnante encore, ce fut elle, Amanda, qui mise au courant, parut se sacrifier. Elle soupirait souvent et me répétait que j'étais bien heureuse d'être si jeune. Tandis que j'essayais de me faire à l'idée de retourner sans elle, au couvent.

VII

La cour du couvent, le soir de la rentrée. Je suis assise dans la balançoire avec quelques autres. Certes, la pensée de mon isolement m'étreignait au départ de Lowell et elle m'a tenue en souffrance durant tout le trajet, mais maintenant, je ne sais si c'est par la vertu de la balançoire, je me sens heureuse, j'ai envie de me réjouir et le couvent reconquis m'apparaît comme un second chez nous, tout plein de poétique sécurité. Voici qu'on m'appelle à l'autre bout de la cour; à regret, je descends de la chaise mobile, en suppliant qu'on réserve ma place et je m'élance à la course. Mais la cour est coupée par un étroit trottoir qui part de la rue pour

aboutir à la porte des élèves; les surveillantes de la récréation s'y promènent, ordinairement. Ce soir, c'est mère Saint-Robert qui surveille, avec une autre religieuse que je n'ai jamais vue. J'arrive au trottoir, comme elles allaient passer; j'arrête, mère Saint-Robert saisit à poignée ce qu'elle peut, de mes cheveux courts et dit à sa compagne :

— Encore une petite Américaine. Elles sont venues trois sœurs d'abord, puis deux et maintenant, la voici seule.

— C'est la plus jeune, je suppose ?

— Oui, elle est même beaucoup plus jeune que les deux autres.

— La plus jeune, cela veut dire un peu gâtée ?

— Non, répondit gravement mère Saint-Robert, non, elle est bien raisonnable; c'est une bonne enfant.

Et après m'avoir souri, elles poursuivirent leur promenade. Avec empressement, je m'informai de cette nouvelle religieuse. Elle se nommait mère Saint-Blaise, me dit-on, et serait chargée de la seconde division de musique. Elle avait un air doux, posé, une distinction attirante dans ses moindres gestes; grande, belle comme une madone, de parfaits beaux yeux bruns, de la même teinte que ses cheveux dont on distinguait une pointe, sous la cornette relevée des Dames de la Congrégation. Désormais. lorsqu'il m'arriva de la rencontrer, au hasard des corridors, elle me salua toujours d'un charmant sourire.

On ne me jugea pas assez forte pour monter de classe et j'en demeurai d'autant plus humiliée que j'avais déjà annoncé la chose comme certaine

et accepté des félicitations. Si l'orgueil m'aida à conserver mon flegme, mes joues n'en demeurèrent pas moins brûlantes toute la journée; mère Sainte-Sabine, d'humeur plutôt grave, à l'ordinaire, pourtant, me taquina beaucoup, tandis que je faisais l'impossible pour paraître naturelle et détachée, afin que les élèves, au moins, ne se doutassent pas de ma déconvenue; mais il me semblait vivre un cauchemar et ma voix devait paraître factice.

Mes énergies mobilisées n'empêchèrent pas la catastrophe et vers la fin de l'après-midi, comme j'ouvrais mon pupitre pour y prendre un livre, les larmes me surprirent. De la main droite, je cherchai mon mouchoir, tandis que la gauche maintenait soulevé, le couvercle du pupitre. Quand, en classe, les petites filles veulent manquer au silence, ou qu'elles ont un gros chagrin à passer, elles s'abritent toujours sous le couvercle de leur pupitre. Je sentis bientôt qu'on s'occupait de moi; il y eut des chuchotements, puis une petite risqua :

— Elle pleure, mère...

— Laissez-la faire, répondit tranquillement notre maîtresse.

Mais dans son ton, encore, je crus discerner une sorte d'amusement. Lorsqu'elle eut fini de faire réciter la troisième division, elle descendit de sa tribune, vint à moi et me prenant par le chignon du cou :

— C'est assez, assura-t-elle en riant. Marcelle, je vous défends de pleurer davantage ! Je suis donc bien mauvaise, bien haïssable que vous ayez tant hâte de me quitter ?

Et s'adressant à mes compagnes :

— Vous trouvez-vous si à plaindre, vous autres, avec mère Sainte-Sabine ?

Sincère ou non, la réponse fut spontanée et couvrit toute la superficie de la classe :

— Oh ! non, mère.

Plus gravement, mère Sainte-Sabine, conclut :

— Appliquez-vous comme vous avez fait jusqu'ici, Marcelle, et je vous donne ma parole que vous monterez de classe au Jour de l'an.

Je redoutais fort le prochain parloir et les sarcasmes probables de grand'mère à propos de mon échec; d'autant plus qu'Amanda ne serait pas avec moi. Mais au contraire, grand'mère parut à peine surprise, contente peut-être, et elle me fit l'éloge de mère Sainte-Sabine. Elle se montra très bonne, ce jour-là, très douce. Grand'mère avait-elle de particulières pitiés pour ceux qui souffrent d'humiliation ?

Parrain et marraine venaient aussi souvent, me rendre visite avec Camille et ils m'apportaient toujours quelque cadeau; des bonbons ordinairement. Mais ce que je prisais davantage, sans aucun doute, c'étaient des nouvelles de Jean. Je n'avais pu l'atteindre, le jour de la rentrée et à y réfléchir, je trouvais que nous nous voyions bien peu souvent; ce n'était pas la peine, alors, d'être cousins et de si bien s'entendre. Par bonheur, mes études m'absorbaient joliment, et puis, les quatre premiers mois de l'année passent vite et puis encore, je l'entendais chanter à l'église. O les pures joies d'alors ! On eût dit que la jeune voix étonnante allait se perdre sous les voûtes, mais ce

n'était pas cela et je sais bien, moi, où elle venait se réfugier pour y vivre à jamais dans sa fraîche beauté.

Aux neiges de décembre, lorsque j'eus douze ans bien sonnés, je pensai aux vacances : que me réservaient-elles cette année ? Une chose à laquelle je ne m'attendais certes pas. Maman m'écrivit que nous allions demeurer à Montréal et que j'aurais ainsi le bonheur de passer le Jour de l'an en famille. Tous, me mandait-elle, s'occupaient de paqueter et la maison présentait l'aspect d'un véritable capharnaûm. Cette nouvelle me laissa atterrée, bouleversée, étourdie. Devais-je regretter ou me réjouir ? Elle m'impressionnait à ce point, qu'il me devenait impossible d'en parler.

Aussi bien, ce fut grand'mère qui avertit la supérieure. Grand'mère était débordée de joie. Elle m'entretenait sur un ton familier et avec une expansion !... Ne parvenant pas à démêler mes impressions, je me concentrai dans le plaisir de recevoir Jean chez moi et de le voir enfin !

Papa nous attendait à la gare et ce fut vraiment délicieux ce Jour de l'an au complet. Les projets d'installation, les nouvelles habitudes à créer donnaient un entrain extraordinaire aux conversations. On ne s'entendait plus. Grand-père, grand'mère et tante Louise étaient venus nous voir, mais ni Jean ni les siens. Au jour des Rois, quelques-uns accompagnèrent nos parents à Saint-Claude et j'aidai Amanda à garder les plus petits.

Mais en arrivant à Maricourt, voici que j'eus l'heureuse surprise de rencontrer Jean. Il allait justement partir pour le collège avec son père,

quand on m'ouvrit la porte. Il me parut encore grandi. Il portait un complet de serge bleue sous le paletot qu'il enleva prestement en me voyant et il me parut que lui aussi s'était ennuyé. Il parla gaiement, mais peu, me regarda beaucoup et par moments, le visage renfrogné, il faisait la moue, comme pour protester contre la rareté de ce bonheur qui nous réunissait. Avec son père il me reconduisit ensuite jusqu'à la porte du couvent.

Devant toute la classe attentive, mère Sainte-Sabine me présenta en ces termes, à mère Saint-Roch, ma nouvelle maîtresse :

— C'est une bonne petite fille. Elle m'a toujours donné satisfaction et je lui dois même, de vraies consolations, accentua-t-elle. Je ne voudrais pas, cependant, qu'on la croie sans défauts. Il y a de l'amour-propre dans cette petite tête et puis, je pense que vous feriez bien de visiter son pupitre, quelquefois; il n'est pas toujours beau, car elle est inmanquablement pressée quand il s'agit de remettre un objet à sa place. Enfin, il lui arrive aussi de bayer aux corneilles.

— Nous y verrons. Je vous remercie, ma sœur Sainte...

Au moment de se nommer entre elles, les religieuses, parfois, ne se rappellent plus leurs noms; mais elles ne risquent pas grand'chose à commencer par *Saint* ou *Sainte*.

Mère Saint-Roch était une grande personne brune et maigre, une pince-sans-rire qui prenait plaisir à nous effrayer. Il était fort rare qu'elle ne nous parlât pas sur un ton ambigu, déconcertant. Devait-on la prendre au sérieux? Voulait-elle

plaisanter? Il était presque toujours impossible de le savoir. On lui avait confié des âges difficiles; de treize à seize ans en moyenne, Et en vérité, sa manière originale ainsi que sa franchise énergique ne la servaient pas trop mal.

Elle me plaça, non pas dans la troisième, mais dans la deuxième division, ce qui m'avançait encore d'une année. Et je ne sais si je me fatiguais trop à étudier, ou si ma croissance (?) m'épuisait ou, enfin, si la cause que je recherche fut toute morale, car mère Saint-Roch d'abord, puis toutes mes compagnes, plus âgées que moi — m'intimidaient; toujours est-il que je redevins *gênée* comme à l'âge de sept ou huit ans et volontiers solitaire durant les récréations. Intermittente, ma timidité toutefois, me faisait assez peu souffrir. A certains moments, je m'en amusais follement moi-même.

Un jour, comme je me trouvais à sa portée, mère Saint-Roch me pria d'aller voir l'heure à la chapelle, son cadran s'étant subitement arrêté. En rentrant, je dis :

— Onze heures moins dix, mère.

Aussitôt, mère Saint-Roch me regarda fixement, pendant une minute, puis elle eut un sourire d'ironie, si sarcastique, que je le sentis courir sur ma peau, ainsi qu'un frisson désagréable.

— Sottise ! murmura-t-elle enfin. Quelle stupidité ! C'est la première fois que je rencontre une enfant de douze ans ne connaissant pas encore l'heure.

Et me dédaignant, tandis que tous les yeux se braquaient sur moi, elle Saint-Roch demanda à

Flore d'aller y voir à son tour. Celle-ci, revint presqu'aussitôt et modestement gentille :

— Dix heures et cinq minutes, fit-elle.

Et comme elle était vraiment charmante, elle me souffla :

— Tu avais pris la petite aiguille pour la grande.

C'est égal. A partir de cette époque, à la moindre velléité, je tremblais qu'on ne m'envoyât voir l'heure. Et si ce désastre m'arrivait, à moins que je n'eusse la chance de faire vérifier, ma vue se troublait, je calculais trop et finalement, je me trompais.

Une autre misère dont j'ai oublié l'origine: il m'était impossible d'ouvrir une porte avec une clé. La clé s'entêtait à ne pas vouloir tourner, tandis que je l'enfonçais, que je la retirais un peu, que j'essayais encore, avec la terreur de mêler la serrure. Invariablement, je revenais bredouille et une élève était chargée de m'accompagner, une de celles que je fuyais d'instinct, une espiègle, une taquine, une rieuse qui pensait tout haut; sous son geste adroit, clic ! c'était fait et la porte s'ouvrait toute grande, comme dans les contes de fées. Pour moi, on me déclarait gauche, si gauche. J'avais garde de protester.

Toute timide que j'étais, il ne m'en coûtait pas du tout, cependant, de paraître en public, pourvu que mon rôle fût tracé à l'avance. Aussi, étais-je de toutes les *séances*, de toutes celles, du moins, où il fallait une petite fille à face ronde et à voix menue. Un jour, je dus représenter une petite châtelaine que sa gouvernante, dame Mahaut, quitte pour quelques moments. Le diable survient, obtient qu'elle

échange ses pantoufles doublées de vair, contre de mignons sabots qu'il lui apporte et dès lors, la prend dans ses filets, tant qu'il veut. A chaque faute, cependant, les sabots la brûlent et elle trépigne.

Tout avait bien commencé, quand soudain, à l'instant où dame Mahaut me faisait ses adieux, je perçus que sa voix s'étouffait sous les châles et les capelines dont elle croyait devoir s'emmitoufler. Instantanément, elle m'apparut — comme les caricaturistes doivent voir leurs modèles — ridée, le nez plus aquilin que jamais et rejoignant presque le menton, la voix chevrotante. Et cependant, c'était ma petite compagne d'hier. Je me sentis prise du fou-rire.

Dame Mahaut partie, je me ressaisis un peu, tout en demeurant frémissante et voilà qu'en piétinant, à un moment donné, je sens que mes sabots de carton vont céder et que mes pieds menacent de passer au travers. Pour comble, voici ma duègne qui revient. Je me sentais humiliée, furieuse contre moi-même, mais je vous assure que je ne pouvais pas m'empêcher de rire.

Après la séance, grand'mère me fit demander au parloir et comme mère Saint-Robert passait justement, elle s'empressa de la féliciter — car c'était elle qui nous avait exercées.

— Seulement, ajouta grand'mère, avec son air trop digne des grands jours, j'ai des excuses très humbles à vous offrir, ma sœur, à cause de ma petite fille.

— En effet, répliqua mère Saint-Robert, ce n'était plus à son tour de rire.

— C'est dame Mahaut, commençai-je en pouffant encore.

Grand'mère eut un geste brusque.

— Voyez-vous, ma sœur, Marcelle se considérant comme parfaite, a bien le droit, n'est-ce pas? de rire un peu de ses compagnes. D'en rire à gorge déployée, acheva-t-elle avec une violence que je jugeai au moins ridicule.

Dès lors, je ne pouvais, sans malaise, entendre parler de la séance aux sabots.

La première de la classe, la plus talentueuse, la plus raisonnable, et pour employer un mot dont on abuse, la plus *distinguée*, était sans contredit Flore, élégante blondinette d'une quinzaine d'années. Elle était la seule à qui mère Saint-Roch parlât sur un ton naturel, comme à une grande personne. Gracieuse pour toutes, aimée de chacune, elle était si polie qu'on n'aurait jamais eu l'idée de lui manquer d'égards. Lorsqu'elle recevait des bonnes choses de chez elle, son premier soin était d'en offrir à tout le monde; naturellement, on lui rendait ensuite ses politesses, mais alors, elle protestait vivement contre tant de gracieuseté et ne se servait enfin que pour obliger et en levant délicatement le petit doigt.

Or, un jour, au lieu de revenir du parloir, avec un visage heureux, comme d'habitude, elle nous apporta un air bouleversé et se mit aussitôt à raconter l'affaire. Intriguée,, je m'approchai avec quelques autres et elle recommença pour nous. C'était une petite fille de par chez elle, à qui le diable faisait des malices.

— Ce ne peut être que lui, affirmait Flore, car la petite fille est bonne, je la connais. Le bon Dieu, sans doute, permet qu'elle soit éprouvée.

Les draps s'arrachaient de son lit, les chaises se déplaçaient, des objets qui étaient sur le chiffonnier, allaient d'eux-mêmes se nicher dans les coins et par moments, la petite fille entendait comme un bruit de chaînes, autour de sa chambre. On ne parlait plus que de ces choses au village.

Cette histoire donna le branle et chacune s'empressa de raconter ce qu'elle savait de revenants importuns, de maisons hantées, d'hommes sans foi ni loi, qui tournaient en loup-garous, au bout de la septième année passée sans confession. J'écoutais, victime d'un besoin maladif et pourtant, quel ravage en moi-même ! Certes, il ne fallait pas risquer de tourner en loup-garou, mais il n'était guère plus prudent de se conserver trop pieux. Le bon Dieu éprouve ses saints; Flore l'avait remarqué et avec terreur, je me demandais si je n'étais pas un peu sainte ? Ma ferveur ne s'était pas démentie depuis ma première communion; je communiais avec enthousiasme et l'on s'accordait à me déclarer une bonne enfant. Certes, je ne demandais pas mieux que de continuer à me maintenir en cet état, mais à la condition que le diable ne vînt pas s'en mêler. Autrement, je ne répondais plus de rien.

Au dortoir, les lumières fermées, je souffris des peurs inénarrables. J'étais convaincue que mon lit s'ébranlait et il me semblait entendre du bruit, dans la direction de mon chiffonnier. Je désirais le sommeil et en même temps, je le redoutais. Si, le lendemain, j'allais

m'éveiller, complètement *désabritée* et incapable de ramener à moi, mes draps malins ? Si, au moment de faire ma toilette, le savon me partait des mains et refusait de revenir ? Si, après avoir rempli, ma petite cuvette émaillée, l'eau me sautait à la figure, avec un retentissement de soufflet ? Je prévoyais tout.

Encore, j'aurais consenti à souffrir des choses pour le bon Dieu mais à une condition, toujours : à la condition que ce fût entre Lui et moi. Si les autres devaient tout voir et en parler, comme au village de la petite fille, non ! non ! non ! Et je pris la ferme résolution de commettre des péchés le plus tôt possible.

Le matin me trouva plus calme, mais toujours aussi résolue et pour inaugurer ma nouvelle manière, je m'amusai à toutes les distractions qui passèrent, durant la messe. Je ne voulais pas me noircir l'âme, mais simplement la ternir par de petits péchés mignons, destinés à tromper le diable. Entre temps, Flore nous apprit que sa payse n'était qu'une vulgaire menteuse, qui s'ennuyant, sans doute, avait voulu en faire accroire à ses parents. N'importe, l'aventure n'en demeurait pas moins redoutable pour moi et je persévérai dans mes sottes résolutions.

VIII

Je m'étais réjouie, je m'étais dit : « Maintenant que nous demeurons à Montréal, Jean viendra se promener chez nous, pendant les vacances, je suppose. » Il avait de l'argent à sa disposition et voyageait souvent. Qui sait ? Peut-être me per-

mettrait-on un petit déplacement à moi aussi? Je me voyais déjà, pimpante, une valise à la main et prenant le train pour Maricourt et Saint-Claude. Je fus désappointée sur toute la ligne. Jean ne mit pas les pieds chez nous; son année l'avait fatigué, paraissait-il et on l'envoya passer ses vacances chez son grand-oncle, dans les montagnes. Revenu chez lui, en août, il alla finir les quinze derniers jours chez grand'mère. Je n'osai demander un voyage : chacun se privait, les affaires ne se remettant que très très lentement. Mes grands frères du collège avaient travaillé tout l'été avec un courage admirable.

Lorsque je me présentai chez marraine, le jour de la rentrée, on m'apprit que Jean n'était pas encore revenu de Saint-Claude et je dus retourner au couvent, sans l'avoir vu. J'en demeurai irritée contre grand'mère que j'accusai formellement dans mon dépit. La revanche de l'entendre chanter à l'église, me fut de même refusée : il se taisait. Je n'y comprenais rien et chaque dimanche, mon espérance timide retombait lourdement sur mon cœur. L'exemple de Gonzague aurait dû m'avertir, mais c'est curieux, je ne devinai pas.

Rien ne me plaisait comme de me reconnaître des loisirs et je me morfondais plutôt à étudier, pour qu'ensuite, un tiers ou un quart du temps alloué pour l'étude, m'appartînt bien en propre. Alors, je me rendais auprès de la surveillante et je lui demandais la permission de prendre mon livre de bibliothèque. Elle disait quelquefois oui, quelquefois non : dans ce dernier cas — ou si c'était mère Saint-Roch qui surveillait, car d'elle je me

réclamais jamais aucune permission spéciale — alors, dis-je je m'amusais à parcourir mes livres de classe les plus intéressants, ou bien, je rêvais tout en faisant semblant de lire.

Après la lecture, rêver représentait assurément mon passe-temps favori et je connaissais depuis longtemps, le secret de jouer avec mon imagination. S'il m'avait été loisible de le faire, j'aurais aussi crayonné avec passion Instinctivement, dès que j'avais un crayon en main, je dessinais. Souvent, c'étaient les personnages de mes rêves qui prenaient corps sur le papier : petits garçons et petites filles grands pour leur âge, d'une élégance fluette, avec des jambes grosses comme des *cannes de quêteux*. Tel était mon idéal. Parfois, j'essayais des natures mortes, des paysages, une feuille sèche volant au vent, une porte ancienne à l'entrée d'un jardin, une rive très calme, toutes choses qui m'apparaissaient par les fenêtres de la salle d'étude. La plupart du temps, je copiais, m'inspirant de mon livre de lecture ou du dictionnaire. Dans ce dernier, je manifestais une prédilection marquée pour la recluse de Ville-Marie, Mlle Le Ber. Je la réussis si bien, à mon avis, que je ne cessai de la répéter jusqu'à la savoir par cœur.

Le jour de la sortie, veille du Premier de l'an, grand-père vint me chercher en *sleigh*, comme lorsque j'étais petite et ayant revêtu mon tablier à manches, j'aidai grand'mère et tante Louise, dans les apprêts du lendemain. Mes frères couchaient au collège et nous les attendions pour le Jour de l'an même, avec la famille de mon oncle Ambroise. Que j'aurais aimé, attendre au lendemain, moi aussi,

pour arriver en voiture, avec Jean. Mais, je le comprenais, il était plus gentil d'aider.

Chez-nous (sous-entendu : ceux de...) arrivèrent d'abord, puis, ce fut Jean et les siens, avec mes frères. Nous nous mîmes à table; je compte et constate que nous étions vingt-et-une personnes. Aussi, tante Louise avait-elle offert de présider la table des petits, dans la cuisine. Chez les grands, je me trouvai la cadette.

Jean m'avait fort surprise, non seulement à cause de sa haute taille, mais parce que sa voix changeait : c'était la raison qui l'empêchait de chanter à l'église. Mon cœur s'était serré en entendant cette grosse musique éraillée et je ne sais si elle en fut cause, mais je m'intimidais un peu, avec Jean. Sans doute, avais-je moins changé, car lui paraissait tout à fait à son aise pour m'aborder.

Nous eûmes une heure entière, je crois, de délicieuse causerie en tête-à-tête, où j'appris bien des choses. De sa voix basse, comme amortie à dessein, Jean me fit connaître par le menu, sa vie de collège; il eut des confidences touchantes; il m'initia à la politique, car il serait, comme mes frères, un ardent de la chose publique. Enfin, gouailleur il me questionna à son tour sur le couvent et s'informa cavalièrement de telle et de telle. De celle qui avait un *casque* de chat sauvage, de celle qui se donnait tant de peine pour voir les écoliers du chœur, de la petite excitée dont la tête allait comme une girouette. J'avais honte pour elles et la conversation avait tourné depuis quelque temps, quand Jean revint à ce sujet étrange et me confia ce qu'il avait au bord des lèvres depuis tantôt :

— Toi aussi, dit-il, ils te connaissent au collège Ils trouvent que tu as l'air fine.

Je ne savais quelle contenance prendre.

— Il y en a un, continua Jean, qui te trouve la plus belle du couvent et il t'aime.

Alors, c'était un sot : les petites filles ne se gênent pas pour se faire connaître leurs vérités et je savais depuis longtemps que je n'étais qu'un « gros pâté », que j'avais une « face de lune » et les yeux petits. On n'est pas belle dans ces conditions. Jean acheva :

— Il le dit à tout le monde et il voulait que Gonzague te demande de lui écrire.

Jusque-là, j'avais balancé entre l'incrédulité et le plaisir étonné, mais à ce dernier mot, le sang me monta au visage.

— Je veux pas qu'il parle de moi !

— Pourquoi ? dit Jean. Çà te choque ?

— Je veux pas ! répétai-je.

— Dans ce cas-là, sois tranquille, je vais le faire taire, moi, affirma mon cousin. C'est un grand, mais ça ne fait rien.

Et après un moment :

— Vas-tu lui écrire ? demanda-t-il encore.

Je secouai la tête en rougissant.

— Tu feras bien, approuva-t-il. Parce que, vois-tu, si les maîtres le découvraient, ils le diraient aux sœurs et tu te ferais punir *en grand.*

Cette menace me froissa : certes, l'avertissement avait son prix, mais Jean me croyait-il donc capable d'écrire aux écoliers ? Depuis lors, cependant, par pure curiosité et dans des rôles dédaignés on

ridicules, je mêlai souvent aux héros de mes rêves, la personnalité énigmatique de celui qui m'aimait.

Connaissant mon goût effréné de la lecture, tante Hermine m'avait offert en étrennes : *La Madone des Fareilli*. Je demandai à Jean, si c'était beau.

— Je crois bien ! fit-il avec admiration.

Lui l'avait lu en feuilleton dans une revue que recevait sa mère. Nous en parcourions les gravures ensemble, quand s'approchant, grand'mère me demanda le livre, un instant. Après l'avoir feuilleté :

— Il me semble, dit-elle, que ce n'est pas de ton âge.

Elle le feuilleta encore, haussa les épaules deux ou trois fois, en signe de regret et finalement, me le rendit.

A peine arrivée à Montréal, je me plongeai dans la lecture du livre que Jean avait trouvé beau. Il ventait dehors, il neigeait, le froid faisait rage, mais moi, je me chauffais à l'ardent soleil d'Italie, tout en compatissant au malheur poétique du comte — il me semble que c'était un comte — lequel, fugitif et poursuivi s'était caché sous un buisson, en tenant précieusement contre lui, un tableau protégé par des planchettes. Un berger l'emmenait chez lui et là, le comte découvrait la précieuse toile en faisant promettre au berger et à sa mère d'y veiller avec le plus grand soin et même, de ne jamais la laisser voir. Il viendrait la réclamer quelque jour et saurait bien récompenser ses gardiens.

Maman avait-elle entendu la réflexion de grand'mère ? Elle parut inquiète de ce que je m'absor-

bais ainsi et elle s'ingéniait à me trouver des besognes; je les exécutais sans me plaindre, mais de si mauvaise grâce, que ma pauvre maman disait :

— Je n'aime pas te voir prendre ces airs de victime, Marcelle. Ce n'est pas pour te martyriser que je te demande ces choses, c'est pour te former, autant que pour m'aider.

Ce que j'acceptais le plus volontiers, c'était encore de bercer Victor, demeuré le benjamin. Il était facile à apaiser et longtemps après qu'il avait clos ses paupières, je le gardais encore sur mes genoux; de cette façon, tout en paraissant occupée, j'avais repris mon livre et je n'en appartenais pas moins, corps et âme, à ma chère « Madone ».

Le comte parti, un peintre français qui voulait prendre des croquis de la place se présenta chez les bergers et sollicita, à cet effet, la permission de séjourner quelques heures par jour, dans la chambre au tableau. Les pauvres gens refusèrent longtemps, à cause de leur promesse, mais le Français était tenace et presque de force, il finit par obtenir ce qu'il désirait. Ayant jugé le tableau d'un coup d'œil, il eut une idée infernale, le copia à la hâte et disparut après avoir opéré la substitution.

Et le berger et sa mère tombèrent dans une grande tristesse, car ils remarquaient que la suave figure de la Madone avait pris un air rêche, comme qui est mécontent, et que le divin *Bambino* ne leur souriait plus. Ils pensaient que c'était à cause de leur faute. Or, le comte revint et fou de colère et de désespoir, il finit cependant par comprendre que ses hôtes avaient été plus naïfs que coupables et recueillant en hâte, tous les renseignements pos-

sibles, il se rendit à Paris, jurant de recouvrer son bien. Une idylle se mêlait au récit, mais pour moi, la véritable héroïne était cette toile merveilleuse, peinte par le génie, qu'on aimait comme une personne et qui pouvait sourire, charmer, émouvoir, alors que sa fidèle copie demeurait froide et sans âme.

Certain après-midi, revenant de dehors, je cherchai inutilement mon livre. Hélas ! je n'avais pas encore pris des habitudes d'ordre et laissais volontiers les objets un peu partout. Où avais-je donc déposé la Madone ? Ma mémoire me disait : « Sur la machine à coudre » mais enfin, elle n'y était pas. Je ne la revis jamais et à n'en pas douter, je sais, aujourd'hui, que c'est maman elle-même, qui l'avait fait disparaître. La fougueuse passion que j'apportais à dévorer ce livre, avait dû tourmenter sa prudence maternelle; j'étais à un âge inquiétant. Et je remercie le bon Dieu de n'avoir rien soupçonné, alors. Sûrement, j'aurais été ingrate, tandis que me voici touchée dans l'âme et débordée de reconnaissance ravie.

Un jour, pendant l'étude, j'obtins la permission d'aller chercher mon dictionnaire à la classe. Je me sentais une surabondance de vie, je ne sais pourquoi : peut-être parce qu'une jolie neige venait de tomber en beauté. Je frappai légèrement, entrai aussitôt et après avoir sorti le livre de mon pupitre, une idée gamine me passa tout à coup par la tête et en trois bonds sur la pointe des pieds, je fus auprès du tableau noir. Je détestais écrire sur le tableau : la craie s'usant sous les doigts, me faisait mal aux nerfs, mais en n'appuyant pas trop, on

pouvait toujours s'en tirer, et avec une vélocité qui était comme un épanchement de mon bonheur intime, je traçai le portrait de Mlle LeBer que j'effaçai aussi précipitamment, après l'avoir un instant, regardé.

— Dommage ! fit une voix. Vous auriez dû la laisser.

Me retournant, j'aperçus mère Sainte-Blaise, près de la tribune. Confuse, je ne trouvai rien à dire, rien de rien et je m'en retournais piteusement, quand elle me rappela.

— Vous aimez à dessiner ? questionna-t-elle.

— Oui, mère.

— Et vous n'avez jamais pris de leçons. Pourquoi ne pas vous y mettre ? C'est un art charmant, du moment, surtout, que vous avez des dispositions.

Elle essaya de poursuivre l'entretien, mais devant ma stupidité persistante, elle eut la bonté de me renvoyer.

Des semaines passèrent. Un samedi de fin de mai, à la toilette de trois heures, je mis mes souliers noirs du dimanche, à boucles et sans talons, un ruban bleu-pâle à mes cheveux que je portais encore en brosse et enfin, ma robe bleu foncé semée de tout petits pois blancs : jupe froncée à la taille, blouse bouffante, grand col de piqué blanc, genre marin. Quoiqu'il fît chaud, dehors, moi qui venais de prendre mon bain, je me sentais très fraîche et reposée et assise sur la chaise, à côté de mon lit, je songeais à toutes sortes de jolies choses à la fois et en attendant qu'on donnât le signal de descendre, je me disais aussi, ô honte, qu'il y aurait peut-être

du hachis, au souper. Le samedi, cela arrivait souvent et j'avais faim. Après souper, nous prîmes notre récréation dans la cour, en attendant le mois de Marie et je venais d'être invitée à jouer aux *Quatre coins*, quand une petite fille accourut m'avertir que mère Sainte-Blaise me réclamait.

— Voulez-vous m'accompagner ? me demanda celle-ci, de son ton charmant.

Je la suivis dans le parterre et là, elle se mit en frais de repeindre les deux mignonnes chaloupes suspendues, qui portaient des fleurs en guise de passagers. Elle me chargeait de menus objets qui auraient pu l'encombrer et je trouvais singulière, la palette chargée de petits paquets de couleurs et merveilleux le pinceau si sûr, qui semblait participer au privilège des doigts vivants.

— Vous aimez ces choses n'est-ce pas ? disait mère Sainte-Blaise. Vous devriez demander à vos parents de vous faire apprendre le dessin. Vous avez certainement des dispositions. Oui, oui, vous êtes un tempérament. Il y a longtemps que je vous remarque, ma petite fille, depuis le premier soir de notre rencontre. Vous rappelez-vous ?

Mon affirmation spontanée la fit sourire.

— Vous ne prenez pas de leçons de musique, non plus, si je ne me trompe pas. Pourquoi ? Il faudrait vous y mettre. C'est le temps pendant que vous êtes jeune. Quel âge avez-vous ?

— Treize ans, mère.

Le pinceau resta en l'air, tandis que le front de mère Sainte-Blaise se couvrait instantanément de rides.

— Vous vous trompez, fit-elle enfin.

C'était toujours ce qu'on me disait. J'aurais bien voulu me tromper, car je n'aimais pas vieillir. Nous traversâmes de l'autre côté du grand escalier, conduisant au parloir, et mère Sainte-Blaise commença de me parler art. Elle choisissait ses mots, se mettait à ma portée et étonnée, extasiée, il me semblait qu'une petite âme insoupçonnée se levait en moi, toute timide, grandissait, s'enlaçait à l'autre.

L'herbe était déjà haute : par moments, le vent la moirait d'argent, frissonnait dans les feuilles et m'empoignait mollement à la gorge en faisant claquer les rubans de mon béret de toile blanche. Le voile de mère Sainte-Blaise se soulevait, gracieux et elle me parlait toujours de l'Art. Tout à coup, la cloche sonna à l'église, notre voisine, annonçant le Mois de Marie. Je jetai à ma compagne, un regard de détresse, espérant je ne sais quoi. Mais, comme s'il lui eût été naturel d'interrompre ses plaisirs, elle reprit tranquillement ce qu'elle m'avait confié, en disant :

— Hâtez-vous ! Vos compagnes sont déjà en rangs.

Dès lors, très souvent, mère Sainte-Blaise, occupée avec ses pinceaux dans le minuscule cabinet de musique qui lui servait d'atelier, me demanda de lui faire sa lecture spirituelle. Nous causions d'abord un peu; je me sentais *gênée* avec elle, délicieusement, car je comprenais bien que cela ne durerait pas; puis, elle me donnait le livre pieux. Lorsque j'avais lu à peu près quinze minutes, elle me remerciait d'un sourire et me donnait congé en disant :

— Cela suffit.

Et j'avais bien envie de répondre :

— Moi, je ne trouve pas...

Les vacances survinrent, sur les entrefaites et je les accueillies assez mal. En quittant le couvent, le meilleur de ma pensée et de mes regrets était pour mère Sainte-Blaise et je tremblais qu'on ne la changeât de mission.

IX

Nous avions à Boston, une vieille cousine inconnue, une demoiselle Sablé, dessinatrice au compte d'une maison de confection pour dames. Elle aimait la jeunesse, souffrait un peu de sa solitude et d'après la recommandation de grand'mère, elle offrit de m'adopter pour la durée des vacances. Sa proposition fut acceptée et c'est ainsi que je me retrouvai de nouveau en "Amérique."

Je m'entendis à merveille avec ma délicieuse cousine; elle m'enseigna les éléments du dessin et de la couture et prenant à cœur son rôle maternel, chaque matin et chaque midi, avant de partir pour l'ouvrage, elle avait soin de me laisser une tâche à accomplir. Mais j'agissais comme au couvent pour mes leçons et après m'être libérée en un rien de temps, je travaillais pour mon propre compte, ou bien, je m'abandonnais à mon indolence naturelle. Mais dans ce dernier cas, quelle intensité de vie intérieure ! Quels yeux aurait fait cousine, si elle avait pu voir le galop de ses pensées, derrière le front calme de la petite Marcelle !

Dès les premiers jours de mon arrivée à Boston, j'avais reçu une carte postale illustrée sur laquelle Jean me proposait d'en échanger avec lui. Cousine avait approuvé le projet et mis de l'argent à ma disposition. Les cartes illustrées commençaient alors leur vogue. Cousine s'intéressa fort à notre correspondance; je lui soumettais mes achats qu'elle critiquait avec une gravité touchante. De même, invariablement, je lui montrais les missives de Jean, mais il faut bien le dire, elle ne se doutait pas des transports qui les avaient accueillies, en son absence.

Vers la fin d'août, un peu avant mon retour à Montréal, Jean m'adressa une carte représentant deux enfants, garçonnet frêle, fillette potelée, genre bébé, au pied d'une croix du chemin. La fillette avait une robe saumon et son jupon blanc dépassait un peu. Dans un moment de générosité, les deux enfants ont décidé de donner tous leurs sous aux pauvres.

Je demeurai grandement saisie en voyant cette carte et ne fis, cette fois, aucune démonstration extérieure. Jean l'avait-il choisie parce qu'elle lui rappelait des souvenirs? Je l'enfermai avec les autres, dans l'album, mais un peu avant le retour de cousine, l'esprit toujours occupé de cette carte, je résolus subitement de ne pas la montrer et je courus la cacher dans ma valise.

Le lendemain, une autre carte m'arrivait. Cette fois, la petite fille était assise sur l'un des degrés de la croix et de son petit poing fermé, elle se frottait un œil en pleurant, tandis que le petit garçon, ému, se penchait vers elle, en un geste tendre et

retenu — que je connaissais ! Sous l'image, deux méchants vers :

Plus de sous ! Nous pouvions avec,
Avoir meilleur que du pain sec.

Le doute devenait impossible : Jean avait choisi ces cartes, de propos délibéré et mal préparée à ces émotions, après être demeurée figée quelques minutes, je soupirai et sortant mon mouchoir, je pleurai convulsivement.

Le soir même, je répondais à Jean, en lui annonçant mon retour prochain; mais quand cousine se fut éloignée, après avoir beaucoup hésité, j'ajoutai ceci en post-scriptum :

« Tes deux dernières cartes étaient bien jolies. J'ai trouvé que le petit garçon avait ton air, quand tu étais petit. »

Le surlendemain, nouveau message de Jean : une lettre, par laquelle il me conseillait de ne pas parler de notre échange de cartes, ni à *chez nous*, ni à grand'mère. — « On trouverait, disait-il, que c'est du gaspillage, mais moi, j'aime mieux mettre mon argent à cela qu'à autre chose. » Je ne fus pas dupe : d'après mes propres sentiments, je comprenais que Jean redoutait plutôt d'être mal compris.

Jean n'était pas chez lui, le jour de la rentrée, mais en grande fille, je m'informai de sa santé. Tante assura que sa santé était bonne, mais qu'il avait terriblement *grillé*.

— Un vrai sauvage, assura-t-elle en riant.

Cette réflexion m'ennuya au possible. Jean, un sauvage? Ce n'était pas assez qu'il eût pris des allures d'homme et perdu sa mélodieuse voix d'ange? Par quelles métamorphoses prétendait-il encore passer?

La première personne que je rencontrai, au couvent, fut mère Sainte-Blaise qui s'empressa de me demander si j'avais enfin obtenu de prendre des leçons de dessin. Plutôt que d'avouer notre pauvreté actuelle, la vanité aidant, je préférai un mensonge et racontai qu'ayant passé les vacances aux États-Unis, je n'avais plus pensé à rien, au retour. Devina-t-elle le fin fond des choses? En tous cas, elle cessa d'insister et ce silence qui ressemblait à la fois à du mécontentement et à de l'indifférence, me punit durement de ma lâcheté.

Cependant, ayant appris que j'avais reçu des leçons de ma cousine, elle offrit de me guider et presque tous les jours, maintenant, je venais lui faire sa lecture à l'atelier. Elle me retenait quelque temps, ensuite, corrigeait mes travaux et tout doucement, aidait à l'épanouissement de mon âme.

J'étais montée de classe, cette année et mon unique voisine étant la plus discrète personne du monde et mon pupitre, de par sa situation, se trouvant à peu près invisible à mère Sainte-Lucie, ma belle nouvelle maîtresse, j'en profitais pour employer mes moindres loisirs à dessiner. Ne trouve-t-on pas toujours du temps pour faire ce qui nous plaît? Lorsque, d'aventure, je rencontrais mère Sainte-Sabine, elle ne manquait pas de s'informer de mes études par le menu et elle concluait presque toujours plaisamment :

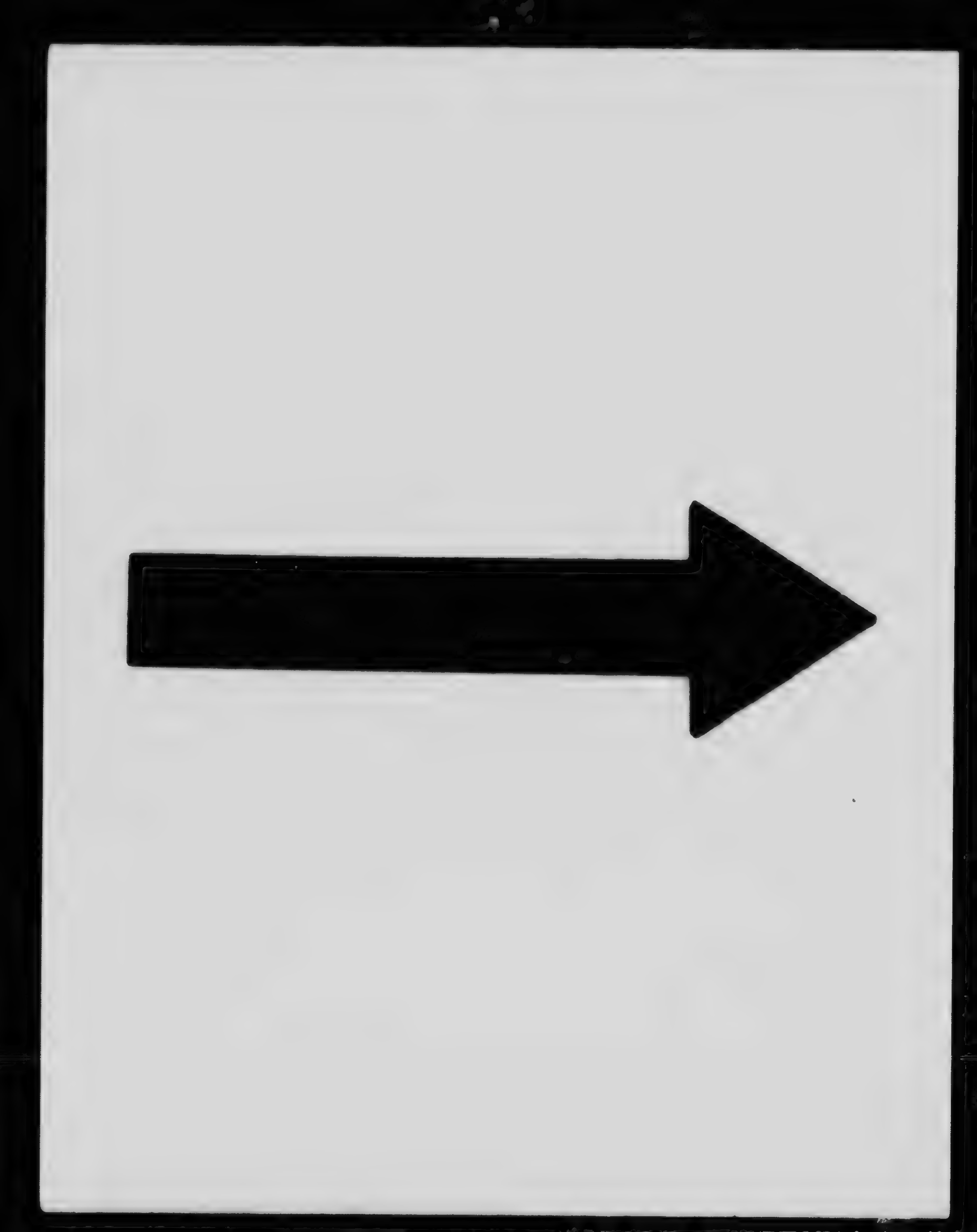
— Dites ce que vous voudrez, Marcelle, si je vous avais gardée avec moi, vous auriez fini votre cours, à l'heure qu'il est.

J'en aurais été trop fâchée, car mon couvent me devenait de plus en plus cher et j'en goûtais, parfois jusqu'au ravissement, la poésie diverse, les silences prolongés, les chers labeurs.

Nous passâmes encore le Jour de l'an en famille, chez grand'mère et... Jean ne vint pas. Si j'avais lu Longfellow, je me serais comparée à la malheureuse Évangéline si tragiquement et si longuement privée de son bien-aimé après la Dispersion.

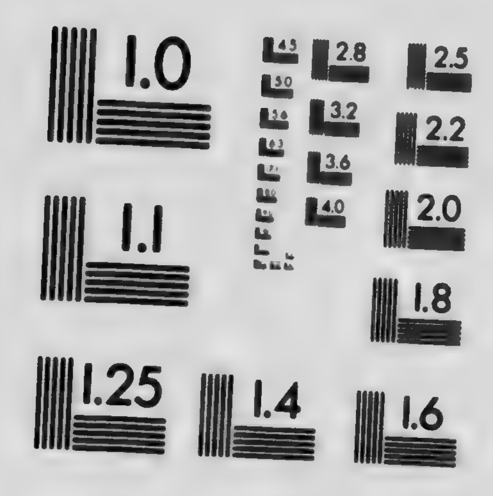
Parmi les petites Américaines de cette année, s'en trouvait une de sept ans, que sa mère, veuve et obligée de travailler, avait confiée aux religieuses avec d'instantes recommandations, car elle ne possédait plus que cette enfant au monde. Après le Jour de l'an, la petite fille se plaignit de sa gorge. De loin, je lui faisais vis-à-vis, au réfectoire et je me rappelle l'avoir remarquée : appuyée au dossier de sa chaise, elle ne mangeait pas, et machinalement, avec une légère grimace, elle se tenait la gorge. Le docteur, appelé, déclara la diphtérie et qu'il fallait isoler l'enfant. Au bout de quelques jours, elle était morte, sans avoir revu sa mère. Elle se nommait Cora, était bonne, douce et avait un petit minois brun, grand comme la main.

En dépit des précautions, la contagion se répandit vite et les élèves tombant malades, les unes après les autres, le couvent ferma ses portes. Il eût été bien inutile de payer mon passage pour Montréal et grand-père vint me chercher. Je ne craignais pas la diphtérie. A six ans, j'en avais



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





guéri, à l'aide du sérum, et grand-père affirmait que le sérum prévenait tout retour possible de la maladie; mais je n'en souffris pas moins un terrible mal de gorge. On me soigna avec une tendresse et un dévouement inquiet que je ne pourrai jamais oublier. Grand'mère me composait des cataplasmes de soupe au lait épaisse, très chaude, dont je m'enveloppais comme d'une écharpe. Tous les matins, on m'inspectait aussi la gorge, en appuyant une petite cuiller sur ma langue, mais, grâce à Dieu, les funestes taches blanches n'apparurent pas.

La fièvre enfin tombée, je cessai de voyager de ma chaise à mon lit et mes idées s'éclaircirent. Maintenant, j'étais toujours sur pied, circulant sans bruit à travers la maison, et parlant peu, car je n'aurais pu le faire, qu'au prix de réelles souffrances. J'avais conservé une flanelle rose autour du cou et quand je passais devant une glace, je ne manquais jamais de m'y mirer, me trouvant très intéressante ainsi.

C'était la première fois que je prolongeais mon séjour à Saint-Claude. Tante partait chaque matin pour son école. Grand-père entrait et sortait, se chauffait auprès du poêle, échangeait quelque lente réflexion avec grand'mère, qui, elle, passait la majeure partie de son temps à confectionner des tapis. Elle possédait à cet effet, un métier, une sorte de table composée seulement de cadres sur lesquels, elle avait cloué une toile avec des broquettes. Il faut dire que la toile — une *poche* décousue — était agrémentée d'un dessin. Grand'mère avait tout un cahier de modèles. Depuis longtemps, grand'mère avait préparé ses pelotes de lisières, ces

dernières, taillées dans du linge hors d'usage, puis cousues bout à bout et enroulées sur elles-mêmes. Le tissu de la toile étant très lâche, grand'mère enfonçait sans difficulté son crochet et retirait une bouclette de la lisière que sa main gauche présentait sous la toile. Il ne restait plus qu'à suivre les lignes et à remplir les espaces, en assortissant bien les couleurs. Lorsque grand'mère quittait le métier pour vaquer à ses occupations, je prenais sa place. C'était des plus amusants et grand'mère paraissait heureuse de mon intérêt. J'offris de lui dessiner à l'avance sa prochaine toile; elle me consultait sur le choix des couleurs et la première fois que je la vis ensuite, au parloir du couvent, nous causâmes « tapis », étonnées de si bien nous entendre.

Il est probable que j'avais maigri durant mon séjour à Saint-Claude, mais ce qui contribuait davantage à me dégager la figure, c'est que j'avais laissé allonger mes cheveux, que maintenant, je réunissais au-dessus des oreilles, en deux minuscules torsades attachées par d'énormes nœuds de ruban Aussi, me déclara-t-on très changée, au couvent, et lorsque j'appris à mère Sainte-Blaise que j'avais eu mal à la gorge, elle me dit spontanément :

— Aussi, je le craignais. Je pensais à vous et je me disais : « Pourvu qu'elle s'en sauve ! » Et j'ai prié mon saint patron pour vous, ma petite fille.

Je me demandais si Jean savait, lui aussi, que j'avais été malade. Nous n'avions voulu inquiéter personne. Après ces courtes vacances en famille, je m'ennuyai très fort de Jean. Je n'ignorais

pas qu'il grandissait beaucoup et je ne savais plus comment me le représenter. A l'église, j'étais si mal placée, qu'il me devenait impossible de le voir, lorsqu'il passait pour se rendre au jubé. Aussi, éprouvais-je un vrai besoin de déverser sur mère Saint-Blaise, le trop plein d'une affection que Jean paraissait fuir; mais, comme par malice, cette dernière cessa bientôt de me réclamer sa lecture spirituelle. Elle conservait le même ton gracieux pour me dire bonjour lorsqu'elle me rencontrait, mais à cela près, se bornaient nos relations. Et je cherchais vainement en quoi j'avais pu lui déplaire. Était-elle fatiguée de m'aimer ou bien si elle découvrait enfin mes défauts? Je devins très malheureuse et toute timide.

Le soir, les élèves couchées et les lumières fermées, à l'exception d'une veilleuse, une religieuse continuait de se promener lentement dans la grande allée, en égrenant son chapelet; celui-ci terminé, elle regagnait sa cellule en passant par les petites allées, s'assurant ainsi que rien ne troublait l'ordre. Quand c'était mère Saint-Blaise qui surveillait, je me tenais éveillée de force, tant qu'elle n'avait pas disparu dans sa chambre; au moment où elle allait longer mon lit, cependant, je feignais sagement de dormir, mais de l'avoir regardée longtemps, à la lueur indécise du lampion, me procurerait de beaux rêves, me semblait-il. Un soir, je m'oubliai et tandis qu'elle approchait, je la fixais de mes yeux grands ouverts, l'admirant de tout mon cœur. Elle eut un recul soudain, en me voyant, et angoissée :

— Vous êtes malade?...

— Non, mère.

Aussitôt, elle comprit sa méprise et abaissant mes paupières, de sa main douce :

— Dormez, dormez, mignonne, fit-elle.

Cet incident me rendit toute ma confiance et le lendemain, prenant l'initiative, j'offris de lui faire sa lecture.

— C'est que, répondit-elle, je crains de vous fatiguer la gorge.

Et je n'avais pas soupçonné que ce pouvait n'être que cela!... Nous sommes ingénieux à nous faire souffrir.

Notre réentente fut délicieuse et tout en m'instruisant en art, mère cherchait de plus en plus à former mon être moral. Tâche ingrate, celle-là : saturée d'amour-propre, plus qu'aucune adolescente de mon âge, je lui glissais des mains; je regardais et j'écoutais, sans voir ni entendre et lorsqu'après la lecture, mère Saint-Blaise voulait relever quelque réflexion pieuse, je laissais monter à mes lèvres, un sourire condescendant. Parfait pour elle, qui était une *sœur*, de rechercher ces subtilités, mais moi, une jeune fille du monde.. Mon exquise amie, ne perdait pour cela, ni son affabilité, ni son dévouement d'apôtre; humble, elle essayait alors quelques conseils à la païenne et collectionnait à mon intention, des paroles célèbres qui m'enthousiasmaient.

Et presque soudainement, ce fut juin et la fin de l'année. Notre distribution des prix avait toujours lieu l'après-midi; le lendemain, c'était au tour des écoliers et j'attendais Gonzague pour prendre le train. Cette année, grand'mère se trouvant un

peu souffrante, personne ne vint pour moi, de Saint-Claude ni de Montréal et le lendemain, je mettais la dernière main à ma valise, quand on m'appela au parloir. C'était marraine qui m'offrait de l'accompagner à la Salle académique du collège, mon oncle étant pris par un client. Je courus avertir et en mettant mon chapeau, je constatai avec satisfaction, qu'au moins, j'étais *chic*, grâce à ma chère cousine de Boston. A part le chapeau, tout me venait d'elle : mes bas et mes fins souliers bruns, mes beaux rubans de cheveux, pompadour, ma jolie robe vert d'eau, garnie d'une dentelle passe-ruban, elle-même enfilée d'un velours noir; comme les manches bouffaient bien au-dessus du coude et que le corsage était largement décolleté, je la combinais avec une chemisette de mousseline blanche, à manches longues, celle-ci. En vérité, j'étais très *chic*.

Tout Maricourt se rendait à la Salle académique et tante saluait à chaque instant; moi-même, je reconnaissais beaucoup de monde. Tante avait ses billets de sièges réservés et bientôt, il ne resta plus une seule place libre. Les écoliers entrèrent et montèrent à la galerie supérieure où leur conversation forma bientôt une voix dure, formidable et d'une vélocité extrême. Mais l'orchestre, magiquement, effaça tout; j'écoutais avec le ravissement de ma joie, mais que j'avais hâte à la distribution proprement dite et surtout d'entendre appeler la classe de Versification : Jean et Gonzague en étaient.

Enfin, un prêtre s'approcha du cahier posé sur un lutrin, et l'ouvrant, comme s'il allait lire

l'Évangile, il appela le Cours préparatoire : petits bonshommes aux têtes rondes, aux traits enfantins, qui, après avoir reçu la pile de volumes précieux, allaient s'immobiliser au fond du théâtre, par rang de mérite. Chaque nouvelle proclamation était applaudie à outrance par les jeunes confrères de la galerie et lorsque les meilleurs de la classe eurent été ainsi récompensés, ils défilèrent par la porte, à leur gauche, et le prêtre fatigué, céda sa place à un grand écolier, à voix d'homme.

Je ne me tenais pas de hâte, tant je désirais la Versification et cependant, tout était bien intéressant. Les élèves grandissaient à chaque cours. Et quel délice que d'entendre se succéder les beaux noms canadiens, la plupart, tout simples à signification immédiate ou parés d'une pointe d'originalité, d'un tour archaïque: car ils sont vieux, les noms du pays, et ils se répètent souvent, le noyau de la population ayant été petit et les familles, nombreuses.

— Classe de Versification. Excellence, premier prix : Jean Sablé.

Mon Dieu ! Jean qui allait venir. Car on apporterait sa pile de livres à marraine, afin qu'elle eût le plaisir de la lui remettre elle-même. J'essayais de me composer un visage. Devais-je sourire ? Regarder ailleurs ? Rapprocher les sourcils et paraître fâchée ? Comme je cherchais à me décider, Jean me donna lui-même l'exemple de ce que je devais faire. Il s'avança, impassible, sourit discrètement à sa mère et s'en retourna, comme s'il ne m'avait pas vue. Gonzague arrivait troisième et lui me sourit franchement.

Le plus fort de l'intérêt était maintenant passé pour moi, quoiqu'il restât encore les prix spéciaux. A chaque nouvel énoncé, mon cœur battait la charge : serait-ce pour Gonzague? Pour Jean? Je n'ai pas conservé le programme et ne me rappelle plus l'ordre, mais je sais qu'en dernier lieu, les finissants vinrent se ranger sur le théâtre et l'un d'eux, se détachant de leur demi-cercle, commença le discours d'adieu. Ils avaient du chagrin, les pauvres finissants de quitter leur collège, après huit ou dix ans de fréquentation assidue et le jeune orateur citait le poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Combien je sympathisais avec eux ! Le supérieur du collège, un vénérable prêtre à cheveux blancs, se leva de son siège d'honneur et se tournant tantôt vers eux, tantôt vers le public, répondit en termes émus à ces grands enfants qui parlaient de le quitter.

Dehors, la rue était encombrée, quand nous sortîmes et le soleil nous éblouit. Ni Gonzague ni Jean ne se présentant, après quelques minutes d'attente, nous nous rendîmes seules à la maison où Camille nous attendait. Tante nous garda à dîner, mon frère et moi et après dîner, Jean me fit voir ses prix, un à un. Qu'il était grand, mon cousin ! C'était sot, mais voici qu'il m'intimidait pour tout de bon. Aussi, nous ne nous voyions pas assez souvent. Malgré tout, je trouvai moyen

de lui demander s'il m'avait reconnue à la Salle académique ?

— Je t'avais vue en entrant, répondit-il, laconique.

Puis, comme nous nous trouvions seuls, un peu plus tard, il voulut savoir si je passais mes vacances à Boston ? Je n'en savais rien du tout.

— Si tu vas à Boston, dit-il, avertis-moi et je t'écrirai encore.

Alors, comme un silence embarrassant menaçait de suivre, je questionnai, faute de mieux :

— Est-ce que cela me va bien, les cheveux relevés ?

— Oui, répondit-il, aussi bref que tout à l'heure, et sans me regarder, tu as maintenant l'air d'une jeune fille. C'est mieux.

Après être retournée au couvent, faire mes adieux aux religieuses, je prenais avec mon frère, le dernier train pour Montréal.

X

Cousine ne m'appela pas cette année et de tout l'été, je ne sortis de Montréal. Tante Xavier, un peu souffrante, paraissait heureuse de mes visites et je passais chez elle, de longues demi-journées, à lui faire la lecture, ou à pratiquer les travaux d'aiguille, sous sa direction. Elle m'acheta une robe et un chapeau de toile blanche, que je brodai moi-même et que je portai avec le plus vif plaisir. Pour peu que le thermomètre monte, en été, la ville devient vite étouffante; aussi, quand il avait vingt-cinq sous à dépenser, Gonzague achetait des

billets et m'offrait un tour de char. Nous avions toujours été bons amis, mon frère et moi. Munis de la permission de maman, nous partions en sourdine, afin de dépister les enfants qui voulaient toujours nous suivre, et après avoir attendu avec patience, un char ouvert, nous nous installions, autant que possible, au fond ou au bout du banc; j'enlevais mon chapeau, Gonzague de même, et joyeux, nous prenions notre bain d'air fouetté. Le dimanche, très souvent, par les méchants tramways De Lorimier-Guy-Beaver Hall, nous nous rendions en famille au cimetière : maman y avait, hélas ! presque tous les siens. Par trois fois, Jean qui correspondait avec Gonzague, m'envoya un petit mot... Et je n'ai plus rien à dire de mes vacances.

Jean était à la gare, lorsque nous descendîmes en septembre, mais il fut très vite interpellé, rejoint, taquiné par ses jeunes confrères, des écoliers qui avaient voyagé avec nous; laissant Gonzague et Jean se joindre à eux, je me rendis seule chez marraine où je ne restai pas longtemps, car la pluie menaçait. En arrivant au couvent, j'eus une longue conversation avec mère Saint-Blaise qui me félicita gracieusement de mon travail, car j'avais mis ma robe de toile, malgré les nuages. Elle m'apprit qu'on la chargeait précisément des ouvrages de fantaisie, cette année et elle me promit une attention spéciale.

Dès le début de cette nouvelle année, mère Sainte-Lucie opéra une réforme qu'elle projetait depuis longtemps et qui consistait à ne former que deux divisions, avec sa vingtaine d'élèves. En conséquence, je fus avec trois autres, versée dans

la première division, tandis que les dernières allaient briller aux premiers rangs de la troisième division, devenue la seconde. Je pourrais donc graduer cette année, mais pour obtenir mon diplôme, une année encore me serait nécessaire. J'écrivis tout ceci à maman et sa réponse fit que je pleurai sous mes draps, le soir. Maman se déclarait heureuse de la très bonne nouvelle annoncée : cela coûte cher de tenir sa fille au pensionnat. Et à moins que je n'eusse l'intention d'enseigner ou d'entrer au couvent, maman ne voyait pas pour moi, la nécessité d'obtenir un diplôme. Amanda s'en passait parfaitement et Thérèse ne s'était jamais servie du sien. A la maison, j'aurais d'ailleurs toute facilité de parfaire mes études, ne fût-ce que par des lectures. Et très tendrement — car elle devait soupçonner mon chagrin — maman m'engageait à bien profiter de ces derniers dix mois.

En effet, j'en profitai bien : il me devenait impossible de dessiner en classe, mon pupitre se trouvant trop exposé, et les paroles de maman, et plus encore peut-être, mon désespoir de quitter le couvent, me fouettaient d'ambition. Mère Sainte-Lucie se déclarait volontiers fort satisfaite de mon travail et croyait, je pense, à de la gratitude de ma part, parce qu'elle m'avait avancée d'une année.

Un jour, comme j'entrais dans l'atelier, mère Saint-Blaise, reprit le livre qu'elle venait de déposer et me dit :

— Écoutez, ceci est pour vous : *« Les cœurs tendres et gémissants, plus ils sont écrasés, plus ils donnent d'encens ».*

Au cours de la même visite, en parlant de chez nous, je suppose, je nommai Gonzague.

— C'est le frère qui vous précède par l'âge, n'est-ce pas ? me dit-elle. A-t-il, comme vous, une nature pour souffrir ?

Je ne sais ce que je répondis, mais je n'oubliai pas ces deux mots ; je les rapprochai ensuite, et sans doute à cause de l'esprit de contradiction qui dort en tout cœur féminin, je formai la conclusion que c'était plutôt elle, mère Saint-Blaise, qui avait un cœur gémissant et une nature pour souffrir. J'étais d'humeur changeante et je frissonnais pour un rien, soit ; mais même en proie à de noires tristesses, je restais ou redevenais vite, si gaie ! Assez gaie pour en paraître légère, me semblait-il. Tandis que sous sa sérénité trompeuse, mere Saint-Blaise demeurait, malgré tout, une impressionnable et je n'avais pas e besoin de la fréquenter longtemps pour deviner des hauts et des bas, dans sa vie intérieure. Je m'en froissais d'ailleurs, la plupart du temps, comme d'une offense personnelle : je l'aurais voulue indéfectible, puisqu'elle était religieuse, puisqu'elle était mon aînée et que j'avais décidé de m'appuyer sur elle. La jeunesse est bien dure dans son intransigeant égoïsme.

Mère Saint-Blaise, aimant les livres, me demandait souvent, après la lecture pieuse, si je me sentais trop fatiguée pour entreprendre autre chose. Et comme je ne me sentais jamais fatiguée, elle me passait un livre profane, en ayant soin de dire : « J'ai la permission ». Et moi, j'aurais volontiers

haussé les épaules et je lui en voulais de cette réflexion enfantine.

Certain dimanche, comme nous formions nos rangs pour nous rendre à l'église, mère Saint-Blaise me pria d'aller lui chercher son domino à l'atelier. Comme je le lui remettais, elle sourit et dit :

— Si jamais vous portez le domino, Marcelle, je vous souhaite d'être vous aussi, entourée d'élèves complaisantes.

Je le pris de haut et ne trouvant rien de drôle, à cette plaisanterie, je me retirai brusquement. Mais en m'agenouillant à l'église, je me mis à rire, entre mes mains et je songeai : « Je ne sais pas si mère a vu que j'étais fâchée ? » Car elle ne voulait pas croire que je pusse l'être, jamais, et elle s'amusait beaucoup de ma douceur. Un jour, que je lui exprimais mon mécontentement d'un certain état de choses.

— Mais vous n'êtes pas fâchée en ce moment ? m'avait-elle dit.

— Oui, mère, je le suis.

Et comme je ne pouvais m'empêcher de rire, en la voyant si fine, elle contempla un moment, ma figure épanouie et conclut :

— Alors, je me demande quel visage vous pouvez bien avoir quand vous ne l'êtes pas...

Au Jour de l'an, je vis Jean, mais si peu ! car sa mère, souffrante, avait désiré se retirer de bonne heure. Revenue au couvent, je trouvai que les jours passaient bien vite. L'étude, cependant, continuait pour moi, d'être une heure charmante : mes leçons apprises, je lisais, rêvais, ou regardais dehors, à la dérobée, m'emplissant les yeux du cher

Maricourt que je quitterais bientôt. L'hiver, quand on avait allumé les becs de gaz, dans la salle, et que le jour n'était pas tout à fait tombé, dehors, l'ombre, au-dessus de la neige, prenait une teinte bleue qui me torturait d'une nostalgie indéfinissable, la nostalgie peut-être, de ce que Jean avait chanté un jour :

Glisse, glisse, traîneau rapide,

Ah ! si nous avions été petits, tous les deux, les belles glissades que nous aurions pu prendre sur la neige épaisse ! Jean aurait pu aussi, si nous avions été petits et libres, chausser ses patins, s'atteler au traîneau et me faire faire de beaux tours à travers les rues de Maricourt. Un jour, à la promenade, nous avions rencontré un garçonnet qui menait ainsi, fond de train, sa petite sœur. Hélas ! Nous n'étions déjà plus enfants... Mais Jean n'en habitait pas moins ma pensée et quelquefois, rarement, car je n'étais pas pressée de vieillir, je me demandais ce que l'avenir pouvait bien nous réserver ?... Jean se ferait-il architecte comme son père ? De toute façon, il viendrait étudier à Montréal. J'aurais alors... Voyons, quel âge ? Dix-neuf ou vingt ans. Mon Dieu ! était-il possible que la petite Marcelle en vînt un jour, à avoir vingt ans ? Et je me dégoûtais : ce serait bien la peine, alors, d'avoir le bonheur à sa portée. On devait être si austère à vingt ans, avec une robe longue et plus de rubans dans les cheveux.

Après Pâques, ce fut la fonte des neiges, la débâcle, l'inondation annuelle qui nous priva de plusieurs

rues pour nos promenades, et puis, le soleil plus fort, les grands vents qui séchaient la terre et poussaient les nuages, dans le ciel très bleu. Un beau jour, l'homme enleva les *châssis-doubles* et réinstalla les jalousies qui amenaient une ombre de verdure, dans les classes. Le soleil se faisait plus ardent, les bourgeons éclataient, l'herbe renaissait à vue d'œil et tous les soirs, nous assistions au mois de Marie.

Le désespoir, sans doute, me poussait à sortir de moi-même, car je n'ai jamais tant joué que durant ce mois de mai, le dernier de ma vie écolière. Une fillette de la deuxième classe, mal douée pour l'étude, mais toute simple et si vivante ! s'était prise d'amitié pour moi et nous passions presque toutes nos récréations à sauter à la corde ou à jouer à la balle. Et j'y mettais une ardeur frénétique qui l'étonnait joyeusement.

Avec juin, la prière reprit avant le souper, ce qui allongeait la récréation du soir. Je délaissai cette petite amie qui aimait tant à jouer, et traînant les bancs, je passais mes récréations à causer, à rêver surtout. De la cour, nous distinguions fort bien le pignon de la maison de Jean, au-dessus de la mer feuillue des arbres; il portait un mât et je le connaissais par cœur, l'ayant si souvent regardé. J'allais donc bientôt quitter le pays de Jean et non pas pour quelques mois, mais pour toujours, cette fois. C'était aussi sot qu'insupportable, cette souffrance, puisque, proches, nous ne nous voyions pas davantage, mon cousin et moi.

Ma petite amie, ne voulant pas contrarier mon affection pour les bancs, vint un jour me rejoindre sur l'un d'eux, avec un jeu d'osselets en fer, encore

dorés et tout mignons. Elle m'assura qu'ils jouaient, il n'y avait rien de mieux et les rangeant sur le banc, à côté de moi, elle s'agenouilla sans précaution sur le sol, et avec entrain, commença à faire ses *un;* puis, elle me dit que c'était mon tour. N'osant la repousser tout à fait, je pris le parti de jouer très mollement, en affectant une distraction outrée. Comme je m'y attendais, elle protesta, assura que je le faisais exprès, et finalement, devant mon obstinée mauvaise volonté, elle ramassa ses osselets avec dépit et jura de ne plus jamais me revenir. Par la suite, je m'empressais de lui sourire, quand je la rencontrais, mais détournant la tête, elle faisait semblant d'être très fâchée.

Le dernier dimanche, j'avais déjà mis mes gants et mon chapeau pour la promenade et je m'occupais à renouer mon ruban blanc d'Enfant deMarie, quand, m'appelant au bout du passage, mère Saint-Blaise me demanda si je tenais beaucoup à la promenade. Je lui assurai que non.

— Rendez-vous donc à l'atelier, me dit-elle alors; je vous y rejoindrai dans un instant.

Ce que je fis, tandis qu'elle expliquait mon absence à la religieuse chargée des élèves. De l'atelier, j'entendis bientôt ces dernières descendre l'escalier en silence, leurs fins souliers du dimanche étant seuls à jaser.

— Venez, Marcelle, me dit tout à coup mère Saint-Blaise.

Je la suivis, dans le parterre, paradis défendu aux élèves. On n'avait pas encore tondu le gazon et les fleurs embaumaient sous l'ombre des arbres. Comme un visiteur extasié, blanc et immobile sur

son piédestal, saint Joseph regardait la rue; de l'autre côté de l'escalier, c'était la sainte Vierge.

Nous nous promenions depuis plusieurs minutes, quand mère Saint-Blaise, soupira :

— Marcelle va donc nous quitter... Et moi qui m'étais habituée à votre présence, petite fille.

Devant mes lèvres soudain tremblantes, devinant que le terrain était dangereux, elle prit le parti de philosopher :

— C'est la vie, que voulez-vous? La vie est hachée d'absences et de départs. Bienheureuse êtes-vous de le savoir encore si peu, petite.

Et tout à coup, penchée sur moi et souriante :

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-elle. Avez-vous l'intention d'embrasser la vie religieuse?

A ce moment, oui, je regrettai la promenade. Que je me sentis irritée! Sourdement, j'avais toujours pressenti que mère Saint-Blaise en viendrait à cette question. Mère Sainte-Lucie nous en parlait, lors de nos réunions d'Enfants de Marie. N'était-ce pas la coutume? Dès qu'une pauvre petite fille se permettait de grandir — et le moyen de s'en empêcher? — on l'assommait d'un : « Et votre vocation? » ou si elle était décidée pour le monde : « Quand vous mariez-vous? » En sorte que, de deux choses, l'une : ou bien, elle était trop jeune pour comprendre la vie, ou bien trop chargée pour pouvoir en jouir. J'étais bien résolue, pour ma part, d'apporter une réforme à ce malheureux état de choses; aussi, sans hésiter, nettement, je répondis :

— Non, je n'embrasserai pas la vie religieuse.

Mère Saint-Blaise me regarda, un peu étonnée.

— Il est vrai, fit-elle, que vous êtes encore jeune. Mais si Notre-Seigneur ne vous a pas parlé, jusqu'ici, je crois, moi, que vous l'entendrez un jour. Enfin, je puis me tromper : les voies de la Sagesse sont impénétrables...

J'ai fait parler de vous, l'autre jour, à la Communauté, reprit-elle sur un autre ton : vos maîtresses s'accordent à vous reconnaître du goût pour l'étude. Il serait donc de votre devoir, me semble-t-il, de compléter votre instruction. Je comprends qu'on trouve la tâche lourde, chez vous : treize enfants et votre père à peu près seul à gagner. Aussi, me suis-je réjouie de pouvoir vous offrir les services d'une famille amie qui se chargerait, avec un bonheur que vous n'imaginez pas, de tous les frais qu'occasionnerait votre séjour, à l'École normale, par exemple. Vos succès, si vous vouliez bien vous appliquer, les récompenseraient et au-delà. Cela vous irait-il ?

Rouge jusqu'à la racine des cheveux, je répondis brutalement :

— Non !

De nouveau, mère Saint-Blaise me regarda, stupéfaite.

— Mais, fit-elle, ne prenez pas les choses ainsi. Voyons Marcelle ! Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Vous ai-je offensée ? Je vous prêtais bien un peu de vanité, comme à n'importe quelle fillette de votre âge, mais si c'est à ce point...

Je ne desserrai pas les dents et comme nous arrivions à un banc, à l'ombre, mère Saint-Blaise s'assit, me força d'en faire autant et sans abandonner ma main gantée :

— Marcelle, ordonna-t-elle, faites-moi un beau sourire, là, tout de suite, que je vous reconnaisse !

Au contraire, ce fut une grimace qui tordit mes lèvres, tandis que des larmes pointaient à mes cils.

— Qu'elle est enfant ! s'écria mère Saint-Blaise, de nouveau penchée sur moi. Ah ! qu'elle est enfant ! Comme vous rirez de vous, plus tard. Et dire que je voulais aussi vous offrir des leçons de dessin: un cher vieil artiste que je connais à Montréal...

Quel pouvait être son but, en insistant ? Elle s'attira cette réponse stupide — au moins :

— Je ne veux rien.

Cette fois, elle se tut et après m'avoir regardée longuement, elle murmura enfin :

— Puisque je vous ai déplu, pardonnez-moi, petite Marcelle et que tout soit oublié. Mais je me reproche de n'avoir pas plus tôt découvert cet orgueil, chez vous. Allons, je vous reverrai avant votre départ ?

Je ne sais pas ce que je répondis, mais réfugiée dans la salle d'étude, je sanglotai longtemps, à fendre l'âme, sans songer à enlever mes gants ni mon chapeau. Au retour de la promenade, quelques élèves remarquèrent mes yeux rouges. Oh ! que je me sentais sotte et malheureuse.

Je mis beaucoup de temps à m'endormir et m'éveillai tôt, le lendemain; en me regardant dans mon petit miroir à cadre cannelé, je me vis toute pâle et comme nous défilions dans l'allée, après la messe, j'aperçus mère Saint-Blaise assise vis-à-vis de son prie-Dieu, en arrière de nos bancs; elle lisait pieusement, avec sur son beau visage de madone, la

même expression de sereine et fine bonté. Oubliait-elle donc que la veille, il y avait eu une scène entre nous qui nous nous aimions ? Une scène décisive, me disais-je puérilement.

La distribution des prix avait lieu ce jour même. J'espérais que grand'mère ne viendrait pas, mais elle vint : je me fis quand même inviter à souper par marraine et ne réintégrai le couvent qu'à l'heure du dortoir. Aussitôt après déjeuner, le lendemain, je retournai chez tante et la première personne que je rencontrai, en ouvrant la porte, fut grand'mère, toute prête à se rendre à la Salle académique.

— Que viens-tu faire ? me demanda-t-elle avec raideur.

— J'ai promis à Camille de l'amuser.

Elle s'adoucit aussitôt et répéta ma phrase à marraine qui achevait sa toilette, dans sa chambre.

Camille m'emmena dans le jardin et me montra les fraises déjà blanches, je crois, les cerises toutes vertes, les *talles* de rhubarbe dont les feuilles étaient aussi larges que mon chapeau. Entre les cailloux de l'allée centrale, la pluie du matin avait laissé des filets multicolores. Le soleil radieux, chauffait délicieusement cette verdure mouillée. Mais précisément à cause de l'humidité, nous ne pouvions nous asseoir nulle part, ce que voyant, Camille songea à me faire passer la revue de ses jouets.

J'avais le cœur gros, en reconnaissant maintes choses héritées de Jean; celles-là, je m'attardais longuement à les contempler, à la grande satisfaction de mon petit cousin. Camille ressemblait assez peu à Jean : il était plus brun, plus calme, plus

viril aussi. En somme, un enfant très gentil et surtout, largement pourvu de cette bonté douce, un des charmes de son père. Il était déjà raisonnable comme un petit homme et le ton dont grand'-mère avait dit : « Que viens-tu faire ? » ayant modifié mes projets premiers, je demandai un crayon avec un bout de papier sur lequel j'écrivis à Gonzague, le priant de partir par le premier train, si la chose ne le dérangeait pas. Ma valise était toute prête. Camille ayant promis de remettre le billet à « cousin », dès que celui-ci entrerait, je m'acheminai vers le couvent, tourmentée et toujours malheureuse.

Après des adieux d'automate, je descendais le grand escalier du parloir, à côté de mon frère qui me conseillait de presser le pas. Comme mère Saint-Blaise avait été maîtresse d'elle-même ! et bonne, on ne pouvait dire autrement. Je regrettais maintenant de n'être pas restée chez parrain : j'aurais vu Jean. Il était trop tard. On ne revient pas sur ce qui est fait. Et l'âme à la dérive, je me laissai emporter par le train.

JEUNESSE

XI

A la lettre habituelle de grand'mère, tante Louise avait joint ce court billet : — « Puisque Marcelle regrette tant la classe, qu'elle vienne donc m'aider ! Je n'ai pas de sous-maîtresse, cette année. » Enthousiasmée de la perspective, je suppliai qu'on me laissât partir. Naturellement, les objections plurent.

— Tu crois pouvoir retrouver le couvent, disait papa, mais tu te trompes fort. Tu ne sais pas ce que sont les petites écoles des rangs...

Enfin, et malgré tout, il fut convenu que j'essaierais. Je n'aurais qu'à m'en revenir si le désappointement était trop grand. Plus tard, je crus comprendre qu'on avait cédé, surtout dans une intention gracieuse pour tante qui s'était montrée tout à fait bonne, lors des embarras d'argent de papa.

Chose certaine, elle fut au comble de la surprise, en me voyant et parla même de me renvoyer sur-le-champ.

— Ce n'était pas sérieux ! répétait-elle. Tu comprends bien que ce n'était pas sérieux. Je suis contente de te voir ici, en promenade, mais que veux-tu que je fasse de toi ? Tu es bien trop petite et puis, c'est dur, crois-moi.

Loin de m'abattre, toutes ces menaces augmentaient mon désir d'essayer. Que j'avais donc hâte de m'y mettre ! Tante me confia sous ses yeux, les plus petits, ceux qui apprenaient l'a b c et traçaient des bâtons sur leur ardoise; mais en effet, ce fut tout de suite décourageant. Je ne parvenais pas à me faire entendre; leur espièglerie m'intimidait et déconcertée pour un rien, j'avais à tout moment les larmes aux yeux. De plus, jeune et de petite taille, comme ma tante l'avait prévu, je devenais un objet de curiosité pour les grands. Que faire? Mon amour-propre se tronvait à dure épreuve.

Tante, j'en suis bien sûre, ne conta mon échec à personne et ingénieuse dans sa bonté, elle essaya autre chose, afin de ne pas m'humilier. En sorte qu'un beau matin, je possédai, dans la pièce voisine de la sienne, une classe à moi, composée de six petites, les plus lentes à retenir leurs lettres, et de trois autres plus grandes, mauvaises têtes qu'il valait mieux écarter des autres. Et presque soudainement, sans comprendre comment la chose s'était faite, je me sentis maîtresse de la situation. Alors, ce fut délicieux; je me multipliais auprès des petites que j'aurais voulu voir surpasser celles de tante. Pour réussir, je sondais mes souvenirs et tâchais de m'y prendre comme mère Sainte-Sabine avec ses *têtes dures*.

Isolées, les trois vilaines devenaient des anges et elles firent mon bonheur : Marguerite s'attacha à moi, de toute sa fougue un peu importune; Herminie, défiante, hargneuse, mal aimée chez elle, pauvrette sans mère, paraissait reconnaissante et apaisée. Albertine, petit laideron sauvage, sans mère

elle aussi, depuis peu, possédait un cœur d'or et se montra toujours docile et respectueuse pour moi. Heureuse de leur confiante affection, j'osais à peine les contrarier et mon grand ennui consistait en ce qu'il fallait parfois imposer mon autorité, gronder, punir même. Ah ! punir... Rien ne me coûtait davantage. Comme il faut les aimer supérieurement, les enfants pour se résigner à briser ces petits êtres de joie et d'insouciance. Mais la porte demeurait ouverte, qui donnait sur la classe de ma tante; j'étais surveillée à mon tour et je n'aurais pas voulu, pour rien au monde, qu'on pût constater du désordre chez moi.

Sans que mon devoir en souffrît, me semblait-il, je trouvais moyen de dessiner, de lire ou de rêver pendant la classe; quelquefois aussi, je m'attardais à regarder le paysage, ou la classe voisine, par l'ouverture mystérieuse de la porte et dans mon imagination, se levaient de magiques tableaux qui m'enchantaient d'une joie étrange. A deux heures, je disais comme ma tante : « Couchez-vous, les petites. » Et abandonnant livre ou ardoise, les six benjamines repliaient leur bras sur la table, y appuyaient leur tête lourde et s'endormaient presqu'aussitôt. Moi, jamais blasée du spectacle, je prenais vite mon crayon et les croquais pour la dixième, pour la vingtième fois.

Mes loisirs se multipliant à mesure de l'expérience acquise, j'offris un jour à tante de lui corriger tous les devoirs, le soir, à la m[illegible] Elle accepta, très heureuse, voyant bien que [illegible] ferais [illegible] plaisir. Comme nos mères du couvent, après [illegible]ication des points ou des fautes, au bas de la

page, j'ajoutais une réflexion générale, au crayon rouge. Ce nouveau mode eut beaucoup de succès : il créa de l'émulation et tout le monde savait que c'était la petite maîtresse qui écrivait ces choses, dans les cahiers. Toutefois, tante me pria de n'en pas écrire trop long et en revisant elle-même le tout, elle mûrissait finement mon esprit, par ses observations de psychologue.

— Vraiment, disait-elle parfois, tu aimes à faire la classe? Alors, c'est un héritage de famille.

Car grand'mère aussi, paraissait-il, avait enseigné avant de se marier.

Vers la fin de mai, au moment où la campagne inexprimablement belle, me désespérait et me tenait en extase, une nouvelle imprévue me rappela à la maison : Thérèse et Amanda se mariaient, le même jour. Thérèse avec un veuf, père de trois enfants, et Amanda avec un jeune employé de bureau. Roseline se trouverait désormais seule grande fille, à la maison, et maman croyait devoir réclamer mes services. J'eus gros cœur d'abandonner mes petites et tante et mes grands-parents et la campagne verdoyante...

La journée du mariage passa comme un rêve, mais les fêtes ne durent pas toujours, et Roseline m'effrayait sans le savoir, en répétant que je verrais enfin ce que cela signifiait, tenir maison. J'héritai de la chambre de mes aînées, Roseline préférant continuer de partager la sienne avec Lydia, sa favorite. C'est un bonheur rare que d'avoir un petit coin joli, bien à soi. Je l'arrangeai de mon mieux, me promettant bien de prendre enfin de belles habitudes d'ordre; puis, encouragée aux projets, j'offris à ma-

man d'accepter telle tâche qu'elle m'imposerait par jour, afin que ceci expédié, je pusse compter sur des loisirs certains. Mais maman me répondit en riant que ce système était impraticable, en famille.

— La vie de famille, m'assura-t-elle, est bien différente du couvent où tout est réglé.

Qu'il est pénible, lorsqu'on est jeune, de s'entendre dire qu'on voit la vie tout de travers et que hélas ! on changera bientôt d'opinion...

En parlant de Lydia, papa disait parfois : « Elle n'est pas forte, cela arrive souvent chez les derniers d'une nombreuse famille.» Mais alors, comment expliquer pour Victor, moins âgé de deux ans? Lydia lui atteignait à peine les yeux. De plus, il était musculeux et jamais malade. Il ne fréquentait pas encore l'école et plus je l'observais, l'ayant sans cesse sous les yeux, plus je le trouvais beau. Il avait les traits extrêmement délicats, un teint de neige et de jus de fraises mêlés, de forts cheveux foncés et les yeux bleus. Dans mon enthousiasme, il m'arrivait de dire à maman :

— Je le trouve assez beau, moi, Victor!...

Maman me regardait un instant, comme pour s'assurer de ma sincérité, puis elle secouait la tête, en disant :

— Bah ! il se *déguisera* en vieillissant.

Chaque fois, ces mots me faisaient froid au cœur, et ensuite, devant ma glace, je me regardais durant de longues minutes, cruellement perplexe. Nous étions du même type, Victor et moi, je ne l'ignorais pas. Avais-je été aussi jolie que lui, petite? Et

surtout... M'étais-je *déguisée* en vieillissant ? Il est si difficile de se juger soi-même.

Autrefois, dans mes rêves, ou dans mes lectures, lorsque je me substituais à l'héroïne, je ne prisais rien tant que de m'imaginer très laide, en même temps que très malheureuse : pour moi, c'était là, le comble de la poésie sentimentale. Seulement, depuis peu, ma volte-face avait été complète et maintenant, rien ne m'aurait comblée comme de me savoir belle, autant que les princesses de légendes. A peine, me disais-je, de vivre au fond des bois...

En tous cas, si nous nous ressemblions de figure, un abîme n'en demeurait pas moins, entre mon frérot et moi. Sans hardiesse aucune, facilement intimidé et alors, rougissant comme une fillette, Victor, cette impression fugitive, évanouie, retournait à un calme déconcertant qui me faisait croire qu'il avait dû hériter de la très sage sensibilité d'Amanda.

— C'est parce que c'est un petit garçon, m'expliquait maman. Victor sera un homme.

Alors, sans rien dire, moi, je songeais à certain petit garçon que j'avais connu; il est vrai que je ne savais pas ce qu'il deviendrait, une fois homme.

Un jour que je cousais, près de maman, Victor arriva en courant.

—*E messieu Saint-Maïce*, fit-il précipitamment, en son langage enfantin. *I mande si Abert a pati en tomobile?*

— Oui, répondit maman. Va lui dire que oui.

Mais il désirait davantage, sans doute et le tirait par sa robe. Alors, n'ayant rien compris pour le

moment, à son jargon, je me levai et lui dis, curieuse :

— Viens me montrer ce qu'il y a.

La porte était ouverte, en avant, et il m'entraîna jusque sur le palier extérieur; une automobile stationnait au bord du trottoir. Soulevant sa casquette, le chauffeur me demanda si Albert était parti. Ma voix fluette se perdit avant de l'atteindre; alors, avec un geste d'impuissance à son oreille, il sauta à bas de sa machine et gravissant lestement l'escalier, se trouva bientôt près de moi. Je lui offris d'entrer, mais il ne voulut pas et de l'air le plus aimable du monde, il s'ingénia à multiplier les questions. Se jugeant enfin, suffisamment documenté, il se retira en me priant d'annoncer sa visite à Albert, pour le soir même.

Je souriais en rentrant, et devant le regard interrogateur de maman :

— Je l'ai fort bien reconnu, dis-je. C'est M. Saint-Maurice, autrefois du collège de Maricourt. Je ne savais pas qu'il eût conservé des relations avec Albert ?

Maman me répondit que de fait, il n'était pas venu depuis longtemps.

Dans ma chambre, je me demandai : « Où donc ai-je mis le portrait qu'il a fait de moi, chez marraine ? » J'optai pour la boîte aux images saintes, dans le tiroir de gauche; mais je me trompais. Alors, il devait être avec les esquisses, à droite, au fond. J'étais si peu patiente, si peu ordonnée encore, surtout lorsqu'une impression vive me dominait. En un rien de temps, mon petit coin eut l'air de je ne sais quoi, mes tiroirs bâillant, mes affaires déran-

gées, mes images semées à terre, sur moi, partout, mais enfin je tenais le précieux dessin et de me voir, à huit ans, je riais toute seule.

Après avoir échangé quelques mots avec maman, Roseline entra chez moi, revenant de dehors.

— Dans le monde, dit-elle, suivant une expression qu'elle affectionnait, dans le monde, que fais-tu là ?

Je lui tendis la feuille.

— Reconnais-tu ceci ? Je dois te l'avoir montré déjà ? Un portrait que M. Saint-Maurice a fait de moi, quand j'avais huit ans.

Elle secoua la tête et dit sans regarder :

— Je ne me rappelle pas. Tu le connaissais donc, M. Saint-Maurice ? Maman vient de m'en parler.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, répondis-je. A huit ans, chez tante Hermine, un jour des Rois.

— Et tu l'as reconnu ?

— Oh ! c'est que lui-même paraissait me reconnaître. Puis, je me suis rappelé que Victor l'avait nommé *M. Saint-Maïce.* D'ailleurs, il n'a pas changé du tout, d'après mes souvenirs : à peine s'il a grandi.

Tourmentant le gland de sa fourrure, Roseline demeura quelque temps sans parler, puis elle s'éloigna tout à coup, en murmurant :

— C'est une affaire curieuse...

Pour expliquer ses yeux rouges, au souper, elle avoua avoir pleuré et parla d'un mal de tête. On la crut : avec sa constitution délicate, les malaises se succédaient pour elle, sans interruption. Oh ! non, Roseline n'était pas forte ! Infirme par-dessus le marché, car une jambe plus courte que l'autre, la faisait légèrement boîter. En châtain et avec

des yeux bleu-foncé, caressants, elle ressemblait à Thérèse, tout en étant moins bien. De même, son caractère original et attachant, n'atteignait pas la noblesse, plus attirante encore, de notre chère aînée. A la fois naïve et intuitive, elle s'était habituée aux gâteries, pensait tout haut, exagérait, par coquetterie, sa naïveté et semblait faire partie de l'âme de la maison. Elle avait peu fréquenté l'école et maman s'était si bien accoutumée à ses services qu'elle n'aurait pu, disait-elle, s'en passer. Affectueuse et romanesque, d'une douce charmante, je remarquais aussi comme elle découvrait vite, la petite poésie des choses.

Depuis mon retour à la maison, je l'avais découverte, tout comme j'avais découvert notre beau Victor. Et de même que pour ce dernier, mon admiration était allée jusqu'à la souffrance : je ne valais rien, en vérité, non, rien, comparée à mon aimable et fine grande sœur. Je ne me rassasiais pas de l'étudier et désespérée, j'éprouvais le besoin de m'effacer davantage. Hélas ! à cause de moi, elle venait de pleurer. J'allais donc prendre ma revanche ?

Lorsque M. Saint-Maurice se présenta, nous étions tous réunis dans la bibliothèque; c'était l'automne et je trouvais bien un peu froid, le coin où je m'étais isolée à dessein, Roseline avait une jolie blouse crême, semée de petites roses, et avec art, elle avait recoiffé ses cheveux ondulés, comme ceux de Thérèse et de Lydia, ses cheveux châtains dont elle était fière. Quoique bien résolue à ne pas sortir de l'ombre, malgré moi, la curiosité me travaillant, je regardais parfois M. Saint-Maurice, et

comme si mon regard l'eût atteint, à ma grande confusion, il relevait aussitôt sur moi, ses beaux yeux rêveurs. plus vivants, alors. Et comme au temps où j'étais petite, je suppliais le bon Dieu de ne pas permettre qu'il m'adressât la parole. Pour lui répondre, je me serait sûrement troublée : quel désastre ! Mon désir, cette fois, devait être sage, car je fus exaucée.

Roseline avait manœuvré de façon à se rapprocher de notre visiteur, et comme en extase, souriante, avec ce regard en dedans qui lui était propre, elle ne voyait plus que lui, semblait-il. Elle recevait avec bonheur ses taquineries ou celles de mes frères, répondait finement, de sa voix naïve, un peu lente, faisait rire à son tour et paraissait en pleine félicité. Et je me disais : —« Tant mieux! De quel poids, elle me délivre; car elle comprend bien en ce moment, que je n'ai pas l'intention de me poser en rivale. La voilà assez heureuse, même pour ne pas voir qu'il pense à moi. »

M. Saint-Maurice parti, Roseline se leva en disant qu'elle allait boire, car elle avait grand'-soif. En passant près de moi, elle me heurta presque, en remarquant avec aigreur :

— Tu ne te dérangerais pas pour cent piastres...

Rougissante, secouée, je compris tout à coup, qu'elle n'avait pas été dupe. Et désormais, la parfaite entente fut finie, entre nous.

M. Saint-Maurice qui revint souvent, cherchait visiblement à se rapprocher de moi. De plus, je le rencontrais partout, en dehors de la maison et terrible intuitive, Roseline ne manquait jamais de me le faire avouer. S'il avait donc voulu être

raisonnable. Nous aurions causé « art ». J'en étais depuis longtemps, cruellement privée.

La conviction s'en établissait en moi un peu plus chaque jour : cet écolier « qui m'aimait, » ne pouvait avoir été un autre que M. Saint-Maurice. A cette époque, Jean avait promis de le mettre à la raison; et avec horreur de ma dureté, je me disais : « Jean devrait répéter son exploit. » J'avais beau me contraindre, n'aurait-ce été qu'à cause de Roseline, je ne me sentais pas tout à fait le même quand M. Saint-Maurice se trouvait dans la maison. L'amour est contagieux. J'avais peur et je soupirais après Jean, mon bon chevalier. Mais Jean était toujours loin.

XII

Thérèse et notre tante Xavier demeurant toutes deux, rue Saint-Hubert, avaient mis leurs logis à notre disposition, afin que nous pussions, sans incommodité, voir défiler la grande procession du Congrès eucharistique, et tante était avertie que je me rendrais chez elle. La période *pluie* enfin close, l'été indien lui succédait, dans sa splendeur pure et son calme émouvant. A sortir dans la rue, j'avais admis qu'il faisait vraiment chaud, et pour cette raison, à la dernière minute, je décidais de changer de robe. Les autres étaient partis et je me trouvais seule à la maison. En me confiant l'unique clé — Gonzague en avait égaré deux — maman m'avait recommandé de revenir la première, afin que personne ne risquât le désagrément de se heurter à la porte close. Les clés ne me fai-

saient plus peur et maintenant, je m'en allais par les rues, légère et soulevée d'émotion.

Les maisons disparaissaient sous les décorations : banderolles, lanternes chinoises, inscriptions enthousiastes, et cette uniforme parure en faisait des sœurs charmantes. Grands et petits, des drapeaux les pavoisaient jusqu'aux faîtes, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, captif de l'hostie blanche. Comme moi, et vers le même but, sans doute, beaucoup se hâtaient. Les tramways étaient bondés et je cheminais toujours, en songeant au grand nombre d'étrangers en ce moment mêlés à notre population. Nous recevions en ce moment de « belles visites. » Que j'étais fière de mon pays ! Je me demandais : « Quelle impression vont-ils emporter de nous ? » Et j'étais certaine que les Français avaient dû pleurer d'émotion en nous découvrant, nous et notre poétique histoire.

Rue Saint-Hubert, la foule déjà compacte, rendait la circulation presque difficile, et en bas de chez tante, je vis qu'on avait décoré la fenêtre de deux grands drapeaux, les hampes croisées : l'un deux était blanc avec un semis de fleurs-de-lys. Non, je ne puis exprimer le saisissement qui me cloua sur place. A l'instant, rien d'autre n'existait plus pour moi et je retournais à deux siècles et demi, en arrière : alors ce drapeau ne symbolisait-il pas la France ? Mes aïeux étaient donc partis sous sa protection, avaient vécu ici sous son ombre et le sang que je tenais d'eux, frémissait éperdûment. Je sentais que j'allais m'exalter et m'arrachant à la contemplation de l'émouvante relique, je gravis l'escalier. Tante m'entraîna vers l'une des grandes

fenêtres de son salon, où se trouvaient déjà quelques personnes et en m'installant, elle me dit,

— Voici le petit coin que je t'avais réservé, Marcelle.

Le calme de l'air était si parfait, sous le soleil chaud, que les banderolles et les drapeaux semblaient morts. Toutes les fenêtres, toutes les portes, tous les balcons, et bientôt, tous les escaliers, débordaient de monde. La rue était également pavée d'une foule très dense, qui stationnait là, depuis déjà combien de temps?...

Malgré moi, j'en revenais toujours au drapeau d'en bas et au temps où on l'avait apporté ici. Notre aïeul, à nous, faisait partie du régiment de Carignan et onze ans après son arrivée, il s'était marié à Ville-Marie même, dans l'église de la *Paroisse*, avec une jeune fille de dix-sept ans, parisienne de naissance, qu'il avait emmenée vivre de l'autre côté, ou à peu près, du fleuve, dans ces îles un peu tristes où croît la salicaire. Quel avait été son dessein, en quittant le beau pays de France? Espérait-il y retourner, un jour? A quarante-cinq ans, il mourait. Et elle, la parisienne? « Peureuse comme toutes les parisiennes, » disait avec quelque dédain, la trop brave Mlle de Verchères, qui lui avait donné hospitalité dans son fort — et qui s'était remariée après la mort de l'aïeul, pourquoi était-elle venue ici? Avait-elle souffert?

La procession qui arrivait à nous, m'arracha enfin à mes pensées. Trois de mes frères devaient marcher dans les rangs de l'A.C.J.C., mais je les cherchai inutilement parmi les jeunes hommes recueillis

qui allaient, tête nue, sous le soleil. Jean aussi me demeura invisible. Mais je vis papa, oncle Ambroise et enfin.. Ce fut Notre-Seigneur lui-même. Je m'abîmai dans une adoration frémissante.

La procession continuait toujours et maintenant, c'était la magnifique arrière-garde. Mais instinctivement, je regardais du côté où Notre-Seigneur avait disparu et alors, malgré eux, mes pauvres yeux de chair remarquèrent à la fenêtre de la maison voisine, un jeune homme dont le regard avait croisé le mien, à plusieurs reprises. Quoiqu'il me fût inconnu, quelque chose d'aimable qui émanait de lui, me sembla, à la fin presque familier. Réellement, il me remarquait et j'en demeurais gênée, tourmentée aussi, car je me jugeais honteusement frivole. Le Congrès s'achevait. Notre-Seigneur avait été porté en grande pompe et au milieu d'une imposante escorte, à travers nos rues. Les étrangers étaient venus. Non, en vérité, il ne convenait pas de se laisser distraire si tôt.

La procession était terminée depuis quelque temps, lorsque je me rappelai soudain, ma responsabilité de portière. Je descendais donc l'escalier intérieur, après avoir pris congé de ma tante, quand la porte de la rue s'ouvrit. Je reconnus le jeune voisin de tout à l'heure; il m'attendait. Et quand je fus près de lui :

— Comment ça va-t-il, Marcelle? fit-il en me tendant la main.

C'était Jean... Mais ses cheveux plus foncés, une légère moustache blonde, orgueil de ses vingt ans, me l'avaient tout d'abord rendu méconnaissa-

ble. Aussi bien, que faisait-il chez cette voisine? Il m'apprit que l'aimable personne ayant offert une place à tante Xavier, il avait eu l'honneur d'en profiter et il fut convenu qu'il me rejoindrait après avoir rendu ses devoirs à tante, si je voulais bien marcher à petits pas.

Comme son physique, sa manière aussi avait changé, d'une façon indéfinissable, mais que c'était émouvant à constater ! Je ne pourrais exprimer le plaisir délicat que me causait son joli sourire spirituel.

— As-tu vu le drapeau fleurdelisé, en bas de chez tante?

Je lui répondis d'un simple « oui »; mais il comprit que notre émotion avait été la même.

— Je croyais, lui dis-je à mon tour, que tu suivais avec l'A.C.J.C. ?

— Oh ! On me l'avait bien défendu. Enfant, j'étais plutôt frêle, tu le sais sans doute? Eh bien, imagine-toi qu'à cause de ce précédent, on m'entoure d'une sollicitude humiliante. A certaines heures, je me fais l'effet d'un pauvre petit poulet blanc.

— Pourquoi blanc? relevai-je, quand je remarquais précisément que tu avais bruni?

Il rit et cependant, nous n'étions pas gais, ni l'un ni l'autre. Rien qu'émus. Je voulus savoir s'il resterait longtemps à Montréal.

— Cinq ou six jours, fit-il. Ce n'est pas énorme.

— Et viendras-tu nous voir, méchant?

— J'y vais, j'y vais.

— Oui, mais demain? Après-demain?

Il eut encore un mot trop gai :

— Vois-tu, tout dépendra de la manière dont vous m'aurez reçu.

Comme nous approchions de la maison, il me confia soudain :

— Mieux vaudrait, Marcelle, garder le secret de ma visite. Surtout vis-à-vis de grand'mère. Elle n'est pas de notre génération, vois-tu et je suis certain qu'elle nous jugerait sévèrement. Il hésita.

— Elle pourrait penser que je cherche à conter fleurette à ma petite cousine.

Ce mot me fit rougir, et troublée, je me demandai, si ce n'était pas un peu cela, au fond ? Mais non ! Cent fois non ! Nous nous aimions très fort, voilà tout. Nous nous aimions gravement et jamais l'idée ne nous était venue de profaner notre affection par un jeu frivole : cela nous aurait fait mal.

Nous prîmes place, près de la fenêtre ouverte, dans le salon. Combien de fois, petits, nous étions-nous installés de la sorte, en face l'un de l'autre, afin de mieux nous voir. Fatigués de notre longue marche, nous nous reposions avec délice, baignés dans l'air immobile de septembre doré. En mourant, le soleil se décomposait et nous chargeait de ses rayons doux. Jean en portait un, presque pourpre, sur le bras et faisant mine de le ramasser, il me l'offrit. Mais je lui dis en riant :

— Ceci ne t'appartient pas. Vois, il est resté sur ta manche.

Il parut tout contristé de ma réflexion et j'en eus le cœur gros. On pe·ᐩ donc se blesser avec ces petites choses de rien du tout, que sont les

mots. Pourquoi les mots nous trahissent-ils parfois ?

Jean s'était placé de manière à surveiller la rue et nous eûmes plusieurs fausses alertes. Il était resté nerveux et à la merci de la moindre impression. Nous causâmes, tout de même, longuement, délicieusement, sans hâte, sans fatigue, sans désir importun. Les nôtres arrivèrent tard et ainsi qu'il m'en avait prévenue, Jean s'enfuit à leur approche, tel un malfaiteur et descendit drôlement par l'escalier de service conduisant à la cour, de là, à la ruelle et enfin, aux petites rues voisines de la nôtre.

Au commencement de la soirée, je fus bien surprise de le voir revenir en auto avec M. Saint-Maurice. Ce dernier mettait sa voiture à notre disposition pour nous faire admirer l'illumination de la ville, couronnement des fêtes du Congrès. Jean céda sa place aux dames et si Roseline ne cessa de babiller, reconnaissante et gaie comme un pinson, pour moi, j'avais préféré appliquer sur mon âme bienheureuse, le scellé de mes lèvres closes. Je ne pensais plus aux *Anciens;* celui qui m'occupait était à la fleur de l'âge et beau, héroïque et charmant. Il me semblait que je venais seulement de le connaître; mon bonheur était inattendu et inlassablement, je souriais à Jean, dans la nuit lumineuse. Si profonde était ma préoccupation égoïste, que je n'ai conservé de cette promenade à travers la ville parée de ses atours de feu, qu'un souvenir féerique et confus. Je sais seulement qu'on me fit remarquer, rue Sherbrooke, la demeure d'un riche Canadien-français, simplement et originalement ornée d'une draperie de petites ampoules

électriques: c'est tout. Et qu'en arrivant à la maison, quelqu'un fit la réflexion qu'une seule, de nos modestes lanternes chinoises s'était éteinte.

Durant les quelques jours qu'il passa à Montréal, quand il n'était pas chez nous, Jean me rejoignait chez mes sœurs, ou mieux, chez notre tante Xavier. Il oubliait de plus en plus sa réserve des premiers jours et s'exaspérait à prendre sa revanche de notre longue séparation. Au contraire, à mesure qu'il devenait ainsi expansif, moi je sombrais dans la réserve timide. Il me semblait que c'était trop de joie, à la fois J'éprouvais une sorte de remords étrange à m'y abandonner. Le bonheur ici-bas, est effrayant et après l'avoir appelé de nos vœux, nous en avons peur.

Les premiers jours qui suivirent le départ de Jean ne me furent pas trop cruels. L'extase se prolongeait et dans une atmosphère factice, je passais des journées nulles et délicieuses qui étaient presque du rêve vécu. Les livres ne me disaient plus rien; j'oubliais mon crayon et cependant l'ennui ne me menaçait pas. Volontiers, je me serais comparée à ces feuilles sèches qui planent et volettent lentement dans l'air doux et n'ont pas encore touché terre. Cependant, l'été indien se prolongeait toujours dans sa somptuosité fragile, que déjà mon bonheur s'alanguissait. L'ennui lui succèda, écrasant, puis ce furent les espoirs obstinés et sans cesse déçus. Ce n'était pas bien, de ma part, que d'espérer ainsi des choses impossibles. Jean n'avait-il pas dit qu'il faudrait attendre? Pourquoi? je n'en savais rien, mais avec ma nature de timide, je sentais si bien la sagesse de

son conseil ! L'ennui diminua, à son tour, et je demeurai les yeux fermement fixés sur la bouée lumineuse qui, pour moi, émergeait des flots obscurs de l'avenir : Jean reviendrait... Puisqu'il m'aimait.

XIII

Jean s'était décidé pour la *Loi* et il étudiait sous l'égide de son grand-oncle, lui-même notaire à la campagne. Après un an ou deux, il viendrait sans doute suivre les cours de l'Université Laval : c'était mon espoir le mieux défini et pour tromper l'attente, je dessinais avec rage. Dès mon retour de Saint-Claude, j'avais offert quelques dessins à une intéressante petite revue d'alors : l'*Hebdomadaire*. Encouragée par le bon accueil, j'entretenais une correspondance suivie avec la charmante directrice du *Courrier* et après ma vie intérieure et ma vie active des heures d'ouvrage, cette troisième vie artistique comblait à peine le vide sans cesse menaçant de mon existence, un peu solitaire, un peu austère.

Chaque jour, je m'attachais davantage au cher crayon, source de joies mystérieuses, et je ne pouvais songer à la possibilité de le perdre. En souvenir de Saint-Claude, je signais mes ouvrages : *Claudine* et pour empêcher qu'on ne soupçonnât ma jeunesse, laquelle pensais-je, aurait pu exciter la défiance, j'avais grand soin de toujours traiter des sujets un peu au-dessus de mon âge; ensuite, je tirais naïvement gloriole d'avoir pu les réussir et je répondais en toute dignité à ma correspondante du *Courrier*.

Je regrettais souvent que Roseline n'eût pas appris à dessiner et malgré la crainte déprimante de me voir bientôt supplantée par mon élève, je lui offris sincèrement des leçons. Mais elle répugnait à l'effort et après quelques essais, elle abandonna tout. Cependant, elle ne s'intéressait que trop à mes productions qu'elle examinait longuement, surtout si elles étaient d'amour et qu'il lui arrivait aussi de critiquer avec une animosité que je ne comprenais hélas ! que trop bien.

— Comment se fait-il, me disait-elle parfois, que tu puisses ainsi imaginer des personnages qui s'aiment, toi qui n'as jamais été amoureuse ?

En contraste avec mes paysages, ordinairement calmes et reposés, mes petits « personnages qui s'aimaient, » eux, demeuraient, malgré moi, craintifs, attendant la foudre, ou bien déclaraient sincèrement leur malheur; et Roseline restait rêveuse devant eux, soupirait, puis devenait triste ou méchante. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir lui cacher mes dessins. J'aurais voulu les cacher à tous ceux qui me connaissaient, car rien ne me déconcertait autant que de m'entendre parler de ces choses par des familiers.

Si mes œuvres étaient tristes, ma vie, non, malgré de fréquents ennuis à vide, dégoûts qui passaient vite. Notre situation financière enfin améliorée, j'eus la fantaisie, à cette époque, de prendre des leçons de piano, écho attardé de ma déférence à l'égard de mère Saint-Blaise. Je m'y jetai avec fougue; mais bientôt, trouvant comme Roseline; que les résultats appréciables venaient bien lentement, je m'affligeai d'abord des heures ainsi enle-

vées au dessin et bientôt, je renonçai tout à fait à la musique. Mais j'oubliais le temps volé au dessin, lorsque je me composais une toilette nouvelle. Que j'étais coquette, grand Dieu ! seule, Roseline aurait pu me rendre des points. Je m'étudiais de longues minutes devant la glace; je connaissais par cœur le moindre pli de mes vêtements et un détail insignifiant qui clochait suffisait pour me jeter dans une timidité atroce. Par contre, quel ravissement frivole, lorsque je revêtais une toilette neuve, le plus souvent confectionnée par nous, maman, Roseline et moi. Alors, pour fixer mon plaisir, je pensais à Jean. Quoique je ne l'attendisse jamais, en aucun temps, je n'aurais été surprise de le voir arriver et il m'arrivait de poser avec complaisance pour lui, tout comme s'il eût été présent.

Sa deuxième année d'étude se passait encore chez son oncle. Il ne m'écrivait jamais et je ne recevais de ses nouvelles que par hasard. M. Saint-Maurice lui, se montrait fort assidu à fréquenter la maison, mais depuis le Congrès, je ne le craignais plus. Je me sentais parfaitement libre vis-à-vis de lui, et comme jamais, à ma connaissance, Roseline ne lui avait montré mes dessins, je me disais avec plaisir qu'il ignorait sans doute.

Un jour, Roseline me demanda de donner quelques dessins à la *Revue* du Foyer; elle connaissait cette œuvre de Protection de la jeune fille et prétendait même s'y dévouer. Je promis bien volontiers et me sentis si à l'aise avec cette clientèle supposée de jeunes personnes qu'au lieu de forcer mon talent, comme à l'ordinaire je composai : *Les petites*, une œuvre très enfantine, me disais-je,

mais fraîche, sincère, avec quelque chose d'ému. Et c'étaient mes bébés de Saint-Claude, traçant laborieusement leurs bâtons. Au Foyer, on se déclara enchanté et la Secrétaire m'écrivit un petit mot charmant de félicitation.

Le mois suivant, j'envoyai encore un enfant, puisque les enfants plaisaient tant à ces dames. « Innocence » disait la légende, cette fois. Sur le banc proche du confessionnal, où il attendait son tour, le gros petit garçon s'est endormi : c'est donc que sa conscience ne lui reproche rien de grave. Il portait des bas courts et ses genoux blancs s'arrondissaient, fermes; ses cheveux étaient taillés en brosse et les traits délicats, la bouche à peine indiquée disaient si bien Victor, qu'à la maison, on le reconnut : maman, d'ailleurs, se rappelait l'incident.

Au Foyer, on pria Roseline de m'amener : on était curieux de me connaître. Certain dimanche, je me rendis donc avec ma sœur, à une assemblée des Zélatrices. La petite salle était remplie et toutes ces personnes, m'assura Roseline, se dévouaient de quelque façon à l'Œuvre. Moi-même, par le fait d'avoir donné des dessins, j'étais devenue zélatrice; ce n'était pas très malin. La séance terminée, nous fûmes entourées, ma sœur et moi, et après l'avoir redouté, je trouvai fort aimable ce petit groupe enthousiaste. Je dus répondre à quelques questions bienveillantes, saisir de délicates allusions et surtout, promettre de revenir et de collaborer encore. Au moment où nous allions nous retirer, une petite aux grands yeux noirs qui m'avait timidement examinée, sans un mot, depuis le commencement, s'écria tout à coup, oubliant sa réserve :

— Mais vous ressemblez à votre petit garçon qui dort !...

Ce qui fit beaucoup rire. Et moi, je me demandais, si elle avait dit vrai ?

Cette année-là, pour la tombola annuelle du Foyer, Roseline offrit un coussin de velours blanc que nous avions ensemble confectionné, dessiné et pyrogravé et qu'elle s'obstinait à nommer drôlement : « notre beau coussin en *bois brûlé* » :

Je remerciai le bon Dieu d'avoir connu le Foyer, car l'*Hebdomadaire* suspendit bientôt sa publication et je sentais que loin de Jean, mon crayon devenu inutile, j'aurais été lourdement malheureuse; pourtant, ma vie n'était pas triste, je l'ai dit. Dessiner pour moi seule, il n'y fallait pas songer. Outre que ma nonchalance naturelle nécessitait sans cesse un stimulant, quel profit aurais-je tiré de ces esquisses solitaires ? Puisque c'était précisément pour me dépenser, me donner, et bien souvent aussi, me fuir, sans mourir tout à fait, que je travaillais à ces choses. Enfermée dans ma chambre avec lui, j'oubliais n'importe quel déboire, ayant peu souffert encore. Oh! non. Il m'eût été impossible d'abandonner mon crayon et j'accablai le Foyer de mes envois.

Comme Jean, sur qui il s'était toujours modelé, Gonzague se préparait au notariat. Nous étions demeurés très unis et en récompense de ma sollicitude à son égard, mon bon frère m'amenait l'un après l'autre, ses camarades de l'Université, qu'il savait être libres, avec l'espoir de voir bientôt l'un d'eux accepté comme galant. Mais j'étais terriblement difficile à satisfaire et fâché, après

chaque nouvelle et vaine tentative, Gonzague jurait de m'abandonner aux malices de sainte Catherine, tandis que Roseline joignait ses sermons aux siens en déclarant rêveuse et sincère :

— Moi, il me semble que je l'aime presque, tu vois ? Avait-il l'air assez coquin, pendant que Gonzague le présentait ? Il doit être très intelligent.

Elle leur trouvait toujours un air « intelligent » ou « distingué ».

Ainsi passait ma jeunesse, cachée, fraîche et embaumée comme la violette sous ses feuilles. Souvent, mes frères et sœurs mariés venaient nous voir avec leurs petites familles. Je goûtais maintenant tout le charme de la maison et surtout, à cet âge où la vie est surabondante, mon art m'apportait des joies inépuisables. Jean me devenait tout proche, quand je dessinais. Magiquement, mon crayon ressuscitait autour de moi, l'atmosphère de sa présence, comme s'il eût été ma muse, mon génie. Jean n'était-il pas la poésie de ma vie ?

Et je bénissais mère Saint-Blaise à qui je devais pour ainsi dire, mes goûts artistiques et souventes fois, j'éprouvais une violente tentation de lui écrire. Elle n'était plus à Maricourt, mais je savais où la retrouver. Cependant, je ne m'exécutais jamais : avec la tenace confiance des jeunes, je préférais attendre l'événement qui ne manquerait pas de nous rapprocher un jour ou l'autre. Car il était inadmissible, me disais-je, que nos âmes eussent été ainsi unies, pour ensuite, s'ignorer toujours. Au pis-aller, si l'événement présumé tardait trop,

j'étais résolue de l'aller voir, dès que mon avenir serait enfin fixé. Auparavant, je n'osais.

XIV

Le petit Jean est mort, mesdames,
Le petit Jean est mort...

C'était maman qui chantait parfois ce fragment de chanson ancienne, qu'elle-même qualifiait d'insignifiant. Moi, en entendant cela, je me renversais sur le dossier de ma chaise et sûrement, je devenais toute blanche.

Ah ! que nenni, il n'est pas mort,
Il dort d'un grand sommeil...

continuait maman; mais je ne me rassurais pas. Le crayon s'affolait entre mes doigts, et bientôt, incapable de rester seule, je quittais la chambre où j'aurais pu travailler avec délice. L'histoire était lamentable : un samedi après-midi, après quelques emplettes aux magasins, j'étais entrée à la petite chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Avant de la quitter, comme je m'attardais dans le vestibule, à boutonner mon gant, la porte extérieure s'ouvrit sous le geste d'un bras nerveux et le visage soucieux de Jean m'apparut. Sous le choc de la surprise, je m'écriai, je ne sais pourquoi :

— Oh ! mais qu'y a-t-il donc ?

Jean parut plus impressionné encore que moi et en proie à une forte préoccupation, c'était visible, il me regarda quelque temps, sans trouver ses mots.

— Pardonne-moi, implora-t-il enfin. Je t'assure qu'il m'a été impossible de me rendre chez toi

Je balbutiai :

— Tu es en ville depuis longtemps ?

— Depuis quelques jours...

Le cœur serré, je continuai :

— Et tu t'en retournes bientôt ?

— Non, non, dit-il. Je viens étudier.

Et tout à coup, un sourire chiffonna son visage, amaigri à ce qu'il me semblait, et poussant la porte :

— Si tu le veux, fit-il, je vais te reconduire quelques pas.

Tandis que nous allions, son sourire s'éteignit plusieurs fois et il oubliait lamentablement de le ressusciter. Sans cette préoccupation évidente, dont il ne me confiait pas la cause, j'aurais été bien heureuse. Il m'avouait s'être ennuyé chez son oncle. Ah ! je le croyais si volontiers ! Et quand il disait : « Maintenant que je suis en ville... » ses lèvres tremblaient de plaisir contenu. Il me promit une visite à la maison, aussitôt que faire se pourrait et quoiqu'il ne m'eut quittée qu'à une faible distance de notre rue, l'enivrement de sa présence se dissipa aussitôt et en entrant chez moi, je me sentais émue de si étrange manière, que j'avais surtout envie de pleurer.

Jean prit l'habitude de venir nous voir quelquefois; mais son temps, assurait-il, lui appartenait à peine. Arriéré dans ses études, il devait en outre, fréquenter assidûment le médecin, et enfin, il retournait chez lui toutes les semaines.

Je le voyais si divers à chacune de ses visites, si nerveux, si absorbé et parfois si mélancolique que

l'inquiétude noya toutes mes autres impressions. L'ayant observé avec beaucoup de soin, j'en vins à la conviction qu'il était beaucoup plus malade qu'on ne croyait ou qu'il ne s'imaginait lui-même. Il avouait un excès de faiblesse, simplement. Grand Dieu ! qu'est-ce qui allait suivre ? La tuberculose sans aucun doute. Avec ses poumons fragiles, je le devinais déjà, s'épuisant à tousser et un jour, s'abandonnant enfin, mort, sur son lit.

Pour la première fois, je voyais, menacée, la vie d'un être cher et chaque jour, mes craintes se précisaient un peu plus. La présence de Jean si ardemment désirée pendant de longues années, me brisait le cœur et bien souvent, lorsqu'il était à la maison, je dus me retirer avant son départ, glacée jusqu'à la moelle des os. Cependant, je ne m'abandonnai pas et étonnée de moi-même, je trouvais chaque matin, le courage de me lever pour entendre la messe; je retournais à l'église dans l'après-midi et les yeux fixés sur le Tabernacle, j'implorais et suppliais, exaltée d'énergie; le soir encore, je m'endormais en demandant pitié pour nous. Mais Jean demeurait le même, dans son instabilité et rien ne me délivrait de mes angoisses. Je finis par trouver insupportable, la croix toujours pesante à mon épaule : mes jours avaient été si calmes, jusqu'ici. C'en était-il fini déjà ? Avais-je de nouveau, franchi une étape ? Toutefois, à l'approche du printemps, Jean sembla renaître, et un jour, il me confia gaiement, qu'il se tenait pour à peu près certain du bon résultat de ses examens.

— Ensuite ? m'informai-je. Tu pratiqueras ?

— Avec mon oncle d'abord.

Je ne sais ce qui passa sur ma figure, mais il pensa à me dire :

— Ce ne sera pas pour longtemps, tu sais. Crois-en ma parole.

Puis il me regarda, ses jolis yeux gris souriant, derrière la claire fenêtre du lorgnon.

— En tous cas, lui ordonnai-je, si tu t'ennuies, ne reste pas. Je n'ai pas envie, moi, que tu tombes malade.

Ce fut absolument tout ce que je dis de mes craintes, soit à Jean, soit à d'autres. Le poids en avait-il été trop lourd pour mes forces ? Probablement, car à mon tour, je m'alanguis. La chaleur me fatigua énormément, cet été-là, et le médecin ayant conseillé un repos à la campagne, on parla de m'envoyer à Saint-Claude. Je refusai sans hésitation, mais après Roseline, je partis à mon tour, pour une quinzaine à Sainte-Adèle, dans la villa du Foyer, d'où j'écrivis à Jean en lui annonçant cette villégiature inattendue. Il me répondit tout de suite, longuement, spirituellement, sur un ton d'abandon affectueux, correct et très fin et il m'apprenait que lui dépensait son été à voyager et à s'enthousiasmer des beautés de notre pays. Je lui expédiai ma deuxième lettre par retour du courrier; mais cette fois, alors que je me faisais une fête incomparable de notre correspondance ressuscitée et des jouissances qui en naîtraient, cette fois, Jean tarda un peu à répondre et sa verve s'était étrangement compassée. Que faire ? J'hésitai, le cœur bien mal et je finis par prendre le mauvais parti : je lui écrivis encore. Sa réponse me parvint, deux

jours avant mon départ et humiliée, je regrettai amèrement.

A la maison, on trouva que le Nord m'avait fait tant de bien, que l'état de ma santé n'inquiéta plus. J'étais sûrement mieux et n'eût été mon chagrin latent, j'aurais joui, avec délice, de ma quinzaine de vacances. Hélas ! l'automne s'annonçait à peine, que mes forces s'évanouissaient de nouveau et que je redevenais peureuse et languissante. — « C'est nerveux, me disais-je à moi-même. Que je me domine et ce sera fini. » Et je songeais à la première lettre de Jean qui m'avait si vite transformée. Aussi, je trouvai inutile de fatiguer les miens par de nouvelles confidences.

Le jour, d'ailleurs, se passait assez bien, mais la nuit, je m'éveillais sans cause, et sans cause, j'avais peur; dès que les bruits familiers renaissaient dans la maison, je me rendormais. Il me venait des remords : je m'étais trop fatiguée à dessiner peut-être et à...aimer ? J'avais manqué de prudence ? Désespérément, j'essayais de me laisser vivre comme font tant d'autres. Me laisser vivre ! Cette perspective m'apparaissait délicieuse. Mais il était trop tard. Je ne pouvais plus.

L'artiste s'était subitement glacée en moi et aux heures propices de solitude, au lieu de sourire à quelque fugace vision de beauté, j'avais à me débattre au milieu d'angoissantes questions. Pourquoi Jean agissait-il ainsi ? Mon Dieu, pourquoi ? Si, au moins, il avait bien voulu s'expliquer ! Quelque danger nous menaçait-il vraiment et... était-ce pour nous y soustraire qu'il...affectait

cette indifférence ? Ou si ses sentiments s'étaient vulgairement transformés ? Ou si j'avais été naïve, présomptueuse et ridicule de toujours l'attendre, en me réservant jalousement pour lui ? Jusqu'ici, j'avais pensé, puisqu'il fallait bien imaginer quelque chose, que le point noir de notre destinée devait être cette parenté dont j'étais fière. Grand-père et grand'mère aussi s'étaient mariés étant cousins-germains. Mais alors, pourquoi grand'-mère songeait-elle à nous détourner du chemin qu'elle-même avait suivi ? Je m'y perdais et je me répétais, gémissante : « Qu'adviendra-t-il de nous ? »

Quelquefois, aussi, je pensais à M. Saint-Maurice, toujours fidèle, et émue d'une tendre compassion, je me disais : « Si un obstacle nous sépare, Jean et moi, ne vaudrait-il pas mieux l'accepter ? » Jean aurait pu faire de même, un mariage de raison, un mariage héroïque : c'est très beau. Thérèse, on le chuchotait parfois, n'avait pas agi autrement et ma vie d'attente et d'angoisse me devenait intolérable et j'avais soif d'un grand devoir.

Certain soir, Gonzague enrhumé, préféra ne pas sortir et proposa une partie de *fan-tan*, avec des allumettes pour jetons. J'aimais le *fan-tan* qu'on pouvait jouer à plusieurs et qui distrayait sans grand travail de l'esprit. Placée près de la porte et redoutant le froid, je m'enveloppai d'une écharpe de légère laine blanche; il faut bien se gâter un peu lorsqu'on est malade. J'éprouvais aussi un attendrissement exagéré à la pensée que le jeu me ferait du bien, en m'arrachant à moi-même et quoique

j'eusse bientôt payé toutes mes allumettes, je n'en demeurai pas moins intéressée comme une enfant. L'entrain se maintenait, charmant autour de moi. Maman jouait avec nous, ce qui me causait un grand plaisir : trop souvent, notre mère refusait les petites joies qui passaient, sous prétexte qu'elle était trop vieille, qu'elle avait souffert, que sais-je encore ? Près d'elle, Gonzague, s'animait, se piquait au jeu. Roseline avait des saillies originales.

Pour la troisième fois, je demandai à emprunter des allumettes et quelqu'un s'avisa tout à coup de ma déveine persistante : le rire courut aussitôt, tout autour de la table et on se moqua sans précaution, alors que j'étais si fragile dans ma mélancolie maladive. Refoulant des larmes inévitables, je dévisageai mes cartes, bien résolue à vaincre le sort Mais comment l'aurais-je pu ? Les *clés* n'étaient pas so[illegible] Ennuyée et rougissant malgré moi, lorsque ce fut mon tour de jouer, j'offris encore une allumette; les rires reprirent, mais très vite, on m'oublia.

Moi aussi, j'oubliai bientôt les autres, et tout en étudiant mon jeu, sans y prendre garde, à mi-voix, je me mis à chantonner mes plaintes — « Rien ! murmurais-je. Toujours rien ! Pourquoi donc cela ? Tout m'abandonne et je ne sais que devenir. Si quelqu'un voulait donc m'aider ! Mais je n'ai personne ! Personne ! » Chacun émettait ses réflexions, sans savoir s'il était écouté; personne n'avait dû remarquer que je parlais; mais machinalement, c'était mon âme que j'avais épanchée. Tout à coup, je tressaillis et levant les yeux, je rencontrai

ceux de M. Saint-Maurice fixés sur moi; ils étaie
remplis d'un peu d'étonnement, d'une sincère
tendre pitié, d'autre chose encore. Bien souven
en songeant à sa malheureuse position, j'ava
plaint M. Saint-Maurice du plus profond du coeu
mais ce soir, au contraire, le visage me brûla
tout mon être intime se révolta si fort, qu'à jama
je renonçai au mariage héroïque, pour Jean et po
moi.

Cependant, mon état empirait et je passais m
nuits en proie à une froide terreur qui se précisa
par moments : je craignais la mort. Affaiblie,
la devinais toute proche et le seul mot de *mort* r
retirait tout le sang du visage. Incapable
dessiner, je me défendais aussi de lire, par crain
de ce que les livres pouvaient renfermer et m
l'amante passionnée de la solitude, je finis p
rechercher avec âpreté le mouvement, le bruit d
voix, ne désirant plus rien, autant que d'entend
vivre. Je souffrais de n'être pas devinée et apr
avoir essayé, plusieurs fois, des demi-confidenc
qu'on écouta distraitement, je me résolus tout
coup, à quelque chose de bien singulier et j'anno
çai que je me rendais à Saint-Claude.

Là, frappé du changement qui s'était opéré
moi, on me demanda avec inquiétude : « Es-
malade ? » Naturellement, je répondis non
j'étais sincère. Mais, m'ancrant de plus en pl
dans ma résolution, en dépit de ma timidité tou
revenue, un jour que je me trouvais seule av
grand'mère, je lui confiai que je dormais mal,
nuit, et que j'avais peur.

— Peur de quoi ? fit-elle, sans même lever les yeux de dessus son ouvrage.

— Peur de rien, ou encore, de mourir, avouai-je.

— Quand on a la conscience tranquille, déclara-t-elle, et qu'on n'est pas malade, on ne craint pas la mort.

Après ces dernières paroles, toutefois, elle me regarda un peu, tout en enfilant son aiguille.

Quel baume ! Je revins à Montréal, transformée et si je ne retrouvai pas en entier, mon bienheureux sommeil des années précédentes, je m'apaisais facilement et me rendormais, calmée, comme si dans sa sagesse, assise tout près de mon lit, grand'-mère avait déclaré que *je n'avais pas raison* de craindre.

XV

Ma santé se raffermissait tout doucement, quand maman tomba malade à son tour : mais peu grièvement et elle devait se rétablir bientôt ; toutefois, laissant partir Roseline pour Saint-Adèle, je remis à la fin d'août, un séjour projeté chez grand'-mère.

Un dimanche matin, mon jeune frère Lucien revint d'une messe matinale en disant : « *L'Allemagne a déclaré la guerre à la France. L'Europe est en feu.* C'est écrit en grosses lettres, sur le sommaire des journaux. » Depuis quelques jours, on parlait des possibilités d'une guerre, mais je n'avais pas voulu prêter attention à ces propos. La nouvelle de ce matin, brutale, m'abattit comme un coup de foudre et je murmurai : « Mon Dieu ! »

J'entendis la messe, comme j'aurais assisté au service funèbre de mon père ou de ma mère; en revenant de l'église, je croyais vivre un cauchemar et le sol se serait dérobé sous mes pieds, que je n'en aurais pas été autrement surprise. La guerre? Mon Dieu ! A la maison, les petits discutaient avec acharnement. Papa et Gonzague aussi. Roseline paraissait fort paisible; maman, un peu inquiète.

Dès lors, il ne fut plus question d'autre chose que de la sinistre guerre. Tout y aboutissait fatalement. Des bouleversements s'annonçaient et l'on proférait d'angoissantes prédictions. Je renonçai à mon voyage de Saint-Claude. J'aurais voulu renoncer à tout. Rien ne me tentait plus et si la mort n'avait été aussi effrayante, j'aurais aimé mourir. La France appelait tous les siens, en état de porter les armes, même ceux qui, nés aux Colonies par exemple, n'avaient jamais foulé son sol. Le territoire de la Belgique fut violé. L'Angleterre se déclara. Y avait-il véritablement un océan entre l'Europe et nous?

Et tous les soirs, les journaux, autrefois lecture attrayante, nous apportaient l'écho terrible de la guerre, et longtemps, je me retournais dans mon lit, fatiguée et incapable de chasser les visions brutales. Les froids vinrent : on parla des soldats qui souffriraient dans les tranchées, de la misère prochaine; surtout, on assurait que le conflit n'était pas près de se terminer.

Enfin, presque soudainement, un assoupissement considérable se produisit en moi, comme si ma sensibilité avait reçu le coup de grâce. Tout en les

répudiant encore de tout mon être, je m'habituai, en quelque sorte, aux mots nouveaux, les plus vilains de la langue, dont l'usage était devenu nécessaire. Enjouée par habitude, toujours un peu lasse, je compatissais, mais je ne souffrais plus.

La veille de Noël arriva. Brisée de fatigue, le soir, je m'étais jetée sur mon lit et endormie par surprise. Maintenant, je me levais; il pouvait être dix heures et demie, je suppose, et j'entendais, venant de la bibliothèque, la voix rieuse de Thérèse. En quel honneur, était-elle ici? Tout en revêtant ma robe, je fermai les yeux et j'eus, durant un moment, l'illusion troublante que mon enfance revenait, que ni Thérèse, ni Amanda n'étaient mariées, et que la table se couronnerait de jeunes têtes, au réveillon.

Tout à coup, un appel strident de la sonnette. Sans interrompre sa gaieté, Thérèse courut ouvrir et s'exclama, étonnée.

— Tu tombes bien, fit-elle, puisque j'allais justement partir. Tu n'aurais pas pu arriver un quart d'heure plus tôt, garnement?

Je sortis en ce moment et stupéfaite, je me trouvai en face de Jean. Avec un petit sourire voulu, que je sentais trembler bien fort, je lui tendis la main.

— Et moi? me réclama Thérèse, tu ne m'embrasses même pas? Il y a bien une semaine et demie que je ne t'ai vue.

Et avec sa spontanéité irrésistible, elle prit ellemême l'initiative du geste qu'elle me proposait. Qu'avait donc Thérèse, ce soir? Stimulée par ce fol exemple, Roseline s'approcha à son tour, puis

elle voulut aussi embrasser Jean et nous fit à tous de grands adieux. Car elle partait : Thérèse l'emmenait avec elle, à la messe de minuit.

Après quelques minutes de causerie, surtout entre maman et notre visiteur, maman s'excusa et me dit :

— Jean est une visite rare, Marcelle, fais-le donc entrer au salon.

En silence, soumis comme des enfants, nous passâmes, Jean et moi, dans notre grand salon rouge, bien clos par ce soir d'hiver, les persiennes fermées sous l'habillement joli de la guipure. Aux branches de cuivre de l'électrolier, Roseline avait enroulé du feuillage avec des graines de houx. Papa et mes frères étaient allés à confesse. Victor dormait. Lydia, avec toute l'importance de ses quinze ans, avait voulu veiller, cette année. Quand maman s'était retirée, elle l'avait suivie, mais voici qu'elle reparaissait, en nous demandant la permission de faire un peu de musique.

— Pas fort, promit-elle.

Lydia, gâtée, n'était pas toujours gentille, mais elle savait se racheter, quand il lui plaisait, car elle était fine comme l'ambre. Au piano, elle nous joua des noëls, lentement, du bout des doigts, appuyant à peine. Après chacun, elle se retournait et demandait :

— C'est beau ?

Alors, pour l'encourager, Jean lui souriait. Il la regardait beaucoup, bon, indulgent, mais — je n'en pouvais douter — c'était à moi, qu'il pensait. Cependant, sa visite était si imprévue, et entre nous, subsistait une gêne si étrange, qu'à peine osions-nous nous regarder. A un moment donné, il

s'inclina de mon côté et à voix retenue, ne voulant pas couvrir la frêle musique :

— Marcelle, fit-il, je n'espérais pas être si heureux, car c'est dans l'intention de te dire un mot, à toi seule, que je suis venu.

Quel mot ? Jean était grave dans sa douceur et assez ému pour que je pusse deviner vaguement. Mais, comme frappée d'impuissance, je demeurai muette et craintive. Jean sourit et la nervosité de son sourire me fit mal.

— Depuis si longtemps, commença-t-il.

Lydia interrogeait encore :

— Est-ce que c'est beau ?

— Oui, oui, répondit-il, avec tant de bonté ! Continue...

Mais elle demeura tournée vers lui et elle ajouta :

— Ce serait bien plus beau, cousin, si tu voulais chanter en même temps.

— Vraiment ? fit-il. Si Marcelle permet...

Déconcertée, je balbutiai que j'en serais très heureuse.

Alors, il se leva et se rendit immédiatement auprès du piano. Sans plus me regarder, entre haut et bas, probablement dans la crainte puérile de réveiller Victor, il commença :

Dans cette étable...

Étonnée, saisie, voici que je retrouvais dans sa voix actuelle, beaucoup de sa voix d'enfant. C'était la même ferveur pure, émouvante à l'excès, plus encore aujourd'hui qu'alors, parce qu'il s'y mêlait quelque chose de profondément humain qui

n'avait pu appartenir à l'enfant. Après « Dans cette étable », il chanta : « Il est né » puis « Nouvelle agréable ». Maman revint alors; elle avait fait toilette et continuait de lisser ses bandeaux, avec la main. Elle s'assit en disant, contente :

—Du chant ! De la musique !

Elle avait prononcé ces mots sur un ton de voix naturel et tout naturellement aussi, quand il commença « Les anges dans nos campagnes, » Jean ne retint plus sa voix. Ce fut un peu moins beau.

Décidément en verve, il demanda ensuite à Lydia, si elle pouvait accompagner *Adeste fideles*. Sur la réponse négative de la petite qui rougissait, il prit sa place au piano et s'accompagna lui-même. Religieusement, avec une charité grave et tendre, il chanta les belles syllabes latines, laissant se déployer sans entraves, toute la vivante richesse de sa voix à laquelle se mêlaient humblement, les notes veloutées du piano. En tournant le dos, il semblait nous avoir oubliées, et la tête légèrement renversée en arrière, il tenait ses paupières presque closes, comme s'il eût été en face du Tabernacle.

J'avais pu considérer ma sensibilité comme à jamais anéantie, mais, raidie de toutes mes forces contre moi-même, éperdue et avalant des sanglots, je n'en croyais plus rien. Jean m'avait tout rendu.

Il terminait à peine l'*Adeste* quand papa revint, puis mes frères. Il leur tendit la main, échangea quelques mots avec eux, mais absorbé et frémissant, comme toujours lorsqu'il venait de chanter, il nous quitta presqu'aussitôt.

Je communiai aux côtés de maman, durant la messe, et à Notre-Seigneur, roi de mon cœur, je murmurai, m'épanchant enfin : « Merci ô mon Dieu. Merci ! Merci ! Je ne comprends pas encore Jean; il a une chose inconnue à me dire, mais peu importe. Je sais maintenant qu'il n'a pas changé et cela, c'est tout pour moi. » Les autres remarquèrent que Notre-Dame était moins remplie que les années précédentes, sans doute à cause des départs nombreux pour outre-mer. Moi, je disais : « C'est Noël dans mon cœur ». J'oubliais tout : la guerre, mes souffrances passées, la conduite étrange de Jean. J'avais rêvé sans doute. Ou bien je m'étais exagéré les choses. Car ma confiance grandissait d'heure en heure et l'on finit même par s'étonner de ma vive gaîté.

Le jour de Noël, au commencement de l'après-midi, Jean reparut. Mais cette fois, sa visite fut toute banale : la famille était si nombreuse. Amanda et mes frères mariés se trouvaient chez nous avec leurs enfants. Jean nous annonça qu'il retournait à Maricourt par le premier train.

Le plus pressé, pour nous, le lendemain, fut de remettre la maison en ordre; entre autres choses, il restait quantité de vaisselle à nettoyer et à ranger. De bon cœur, je partageais la besogne avec Roseline et Lydia quand, obligée d'attendre un moment, je m'avançai jusque dans le passage, pour le seul plaisir de marcher et de retrouver mes pensées riantes dans la solitude. Comme j'approchais du vestibule, le facteur sonnait et je reçus le courrier, lequel contenait une lettre pour moi. Maman étant occupée dans la bibliothèque, j'al-

lai m'asseoir près de la fenêtre, dans le salon. L'écriture très irrégulière de la suscription me sembla inconnue, mais en ouvrant la lettre, je reconnus qu'elle était de Jean. Il n'avait signé que de son initiale et les petites phrases courtes se succédaient, souvent séparées par des points de suspension. Oh ! j'eus grand'peur. Ma joie brillante, trop vite rebâtie, sans doute, chancela sur ses bases et oppressée, je lus :

« Marcelle, pardonne-moi ce qui va suivre : je souffre tellement, et depuis longtemps, à cause de toi, Marcelle !... Car pour ma part, je suis maintenant paisible et si heureux. Je m'étais aveuglé sur ma vocation et je ne voulais pas entendre la voix du bon Dieu m'appelant à devenir un autre Christ : *alter Christus*. C'est fini. Je suis décidé. C'est ce que j'ai voulu te dire, avant la messe de minuit, mais le courage m'a manqué... Prie pour moi, Marcelle, et surtout, ne t'afflige pas, je t'en supplie. Tu aurais tort... Mais si tu souffres, va trouver grand'mère. Avec toi, elle seule connaît mon secret. Elle est bien bonne, je t'assure, et elle saura te consoler. T'ai-je gâté les Fêtes?... Non, n'est-ce pas? Si le malentendu avait continué entre nous, tu aurais souffert autrement. Je te verrai au jour de l'An et aux Rois, je l'espère. J'ai grand besoin de m'épancher en toi, l'âme ouverte, enfin... Pardonne-moi, Marcelle ! »

Ma lecture finie, je pliai la lettre, la remis dans son enveloppe et glissai le tout dans la grande poche de mon tablier. Puis, je regardai dehors; il neigeait à gros flocons larges, des flocons de la Sainte-Catherine, lents, nombreux et qui causaient

une sorte de vertige étouffant. La provision était donc énorme là-haut, qu'il ne cessait pas d'en tomber ? On eût dit des petits morceaux de lettre déchirée et à force de les regarder, ils prenaient une teinte grise. Mais comme ils étaient fascinants à regarder !

Absorbée dans ma contemplation, je ne m'apercevais pas que la chanson fragile de la vaisselle s'était tue. Son torchon à la main, Roseline apparut tout à coup à la porte du salon; curieuse et mutine, Lydia l'avait suivie.

— Dans le monde, fit Roseline, employant son expression favorite, à quoi penses-tu de nous abandonner ainsi avec toute la besogne ? Tu es aussi distraite que le bonhomme dont papa parlait l'autre jour.

Gonzague sortait de sa chambre; mal éveillé, il s'approcha à son tour, en demandant ce qu'il y avait. Je m'étais levée.

— Oh ! rien, dit Roseline, en s'éloignant, toujours suivie de Lydia. C'est Marcelle qui sort d'un rêve.

....

Nous nous revîmes, en effet, à Saint-Claude, puis à Maricourt, dans ces paradis peuplés de nos âmes enfantines, nous recherchant sans mystère et causant, le cœur à l'abandon, comme Jean l'avait voulu. Ma joie de le posséder ainsi après tant d'absences et de malaise était si violente que j'écoutais ses confidences sans souffrir, comme s'il m'eût parlé d'un autre, heureuse de lui, de lui seul. Parfois, cependant, la pensée de mon malheur m'atteignait soudain, au vif; mon visage se décomposait tout

à coup, et comme bien des années auparavant, Jean suppliait :

— Ne pleure pas, Marcelle ! Tu sais bien que je ne pourrais pas... Puisque je suis heureux.

Les Fêtes terminées et de nouveau séparée de Jean, j'essayai, bien en vain, de mes distractions ordinaires : dessin, lectures, sorties. Le dégoût m'étouffait et le vide, cet affreux ennui, toujours si redouté, me menaça de nouveau, uni à une noire tristesse. « Que vais-je devenir ? » me répétais-je avec désespoir et ne voyant de secours nulle part. Un matin, après une nuit de torture, je songeai enfin au conseil de Jean et partis pour Saint-Claude.

Sur la fin de l'après-midi, comme le jour allait tomber, me trouvant seule avec grand'mère, je la regardai longtemps; sous ses cheveux à peine plus gris, elle était demeurée si droite, si énergique et lucide, tandis que grand-père s'en allait visiblement.

— Grand'mère, lui dis-je, je voudrais que vous me parliez de Jean.

Sans paraître étonnée, comme si ma demande était attendue, elle me conta aussitôt une histoire très simple, comme en savent toutes les grand'mères.

— Jean, me dit-elle, est un prédestiné. Tout petit, sa mère ne l'a-t-elle pas trouvé en larmes et qui disait : « Je voudrais *mour* pour aller au ciel ». Il l'a toujours gardée, la nostalgie du ciel. Et cette foi hardie des purs ! et cette ferveur d'ange dès qu'il joignait les mains ! Non, je ne pense pas que cet enfant ait jamais prié légèrement. Tu crois l'aimer et tu le connais à peine, puisque tu n'as p

le suivre, comme moi, dès le berceau, et même avant sa naissance, dans son père. J'ai toujours su que le Seigneur se le réserverait sans partage, aussi ne l'ai-je aimé qu'avec un respect craintif. Sa destinée cependant, n'est pas rare. Dieu merci, dans notre pays, les soutanes font pour ainsi dire partie du paysage. C'est une de nos traditions que chaque année, ainsi que dans la catholique Vendée de René Bazin, le Seigneur prélève une forte dîme de jeunes prêtres. J'espérais bien que ma race serait à l'honneur et après avoir été successivement déçue dans mes fils, puis dans Charles et Thérèse, tes aînés, je triomphe enfin avec Jean. Jeune, j'avais voulu moi-même, me consacrer à Dieu. Mais il m'avait refusée; peut-être à cause de mon orgueil qui est grand.

Pour Jean, le danger différait et dès votre première rencontre, j'ai compris ce que tu deviendrais pour lui; aussi ai-je veillé jalousement. J'ai été dure pour toi, Marcelle et bien souvent, je m'en suis accusée, au confessionnal. Pourtant, quel héroïsme ne me fallait-il pas pour dominer le dépit que me causaient tes attraits naissants, tes avantages physiques, ton charme d'âme, surtout. Et cette parenté, cette affinité de vos êtres intimes. La vocation de Jean était en jeu, je n'ai rien négligé. Je vous ai épiés, étudiés sans relâche. Jean a toujours eu à mon égard, une confiance presque superstitieuse; je le savais de conscience délicate aussi, ce qui facilitait ma tâche. Lorsqu'il eut grandi, redoutant de le voir m'échapper à la fin, je lui fis entendre que tu serais mise sur tes gardes, si un seul instant, sa conduite s'écartait du chemin

de la prudence; la crainte de me voir porter le trouble chez toi, le retenait puissamment.

Mais mes pauvres efforts n'étaient rien auprès de la grâce qui le travaillait et il est sauvé enfin ! Il m'a confié qu'enfin décidé de s'abandonner à la direction d'un confesseur, il s'était subitement trouvé en face de toi, en entrant à l'église et que ses résolutions avaient fondu, comme la neige au soleil. Qu'importe ? Il a ouvert les yeux et consommé de lui-même l'holocauste; aussi, mes longues supplications au Très-Haut, se sont-elles changées en hymnes de reconnaissance ineffables.

Attendrie et torturée, je pleurais depuis longtemps, sans que grand'mère eût jugé à propos d'interrompre son récit. Enfin, elle se tut et mes larmes taries à leur tour, j'appelai :

— Grand'mère ?

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle, sans même tourner les yeux de mon côté.

Je demeurai muette; alors, posant la main sur mon front :

— Voyons ! fit-elle doucement, est-ce qu'on se gêne avec sa grand'mère ?

Glissant sur le tapis, j'enfouis ma tête dans les plis de sa jupe.

— Grand'mère ! [illegible]-je encore. Vous avez espéré dans quelques-uns; vous étiez sûre pour Jean. Mais pour moi, n'avez-vous rien pensé ?

Laissant tomber son tricot, elle me releva promptement et me tint embrassée, longtemps, longtemps. A ce moment, et ce fut aussi étrange que bon j'eus l'impression très nette, que Jean avait pressenti cette minute. Mentalement, je relisais s

lettre, si claire maintenant et je comprenais pourquoi il avait dit : « Va trouver grand'mère ». Et j'entendais la voix de celle-ci qui répétait :

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Oui, j'ai pensé ce que tu sais, petite. Pardonne-moi si m'exagérant tes faiblesses, dans ma sollicitude pour Jean, j'ai pu douter parfois. Mais mes prières étaient aussi pour toi et je t'attendais. Ah ! Dieu soit loué, car il me comble !

ÉPILOGUE

La neige fond, l'hiver s'en va et bientôt, j'apprendrai notre secret à mes parents. Nous quitterons le monde, à peu près ensemble, Jean et moi et à mon tour, je puis dire que je me sens calme, délivrée comme si j'avais rejeté un rôle, fatigant. Bien près d'être heureuse, je le sens aussi... Seulement, fragile, j'évite d'appuyer sur mes pensées et pour me préserver davantage, je me suis imposé cette moisson parmi nos jeunes souvenirs. Jean me dit que je fais bien.

Je dois lui remettre mon travail, lorsqu'il sera terminé. Jean remaniera, changera les noms et répandra ces pages où nous sommes nommés bien souvent. Comme lui, plus elles seront connues, profanées par les curiosités, plus je souffrirai et plus je serai contente. Je n'apporte aucun présent à mon Dieu. Hélas ! mon âme est pour ainsi dire, vide de lui. Je n'ai jamais voulu le chasser; je l'ai adoré fidèlement; quand l'ai-je aimé ? Aussi, désirai-je me présenter à lui sous la livrée du pauvre. Je n'aurai même pas, vierges au fond de moi-même, des souvenirs chantants ou mélancoliques, dans lesquels je serais tentée de me complaire. Mais aussi, Jean ni moi, nous n'aurons plus à en redouter le vertige.

Mon travail achève. Une autre période va commencer pour moi : la période déchirante des séparations savourées une à une. Je crois que je m'imagine assez bien ce que cela doit être. L'autre jour, j'ai jeté au feu mes cartes postales représentant deux enfants au pied d'une croix. Ma chambre est remplie de choses que j'aime. Les miens vont s'étonner, s'affliger. Oh ! j'ai peur !... Mais il ne faut pas penser à ces choses.

Je devrai aussi me transformer, dépouiller ces petits défauts innocents auxquels je tenais, subir bien des contradictions, bien des ennuis. Qui donc me pousse dans ce chemin difficile que je n'ai pas choisi ni désiré et dont je tremble déjà d'être détournée ? Je ne connais même pas le bon Dieu : l'ayant cherché, plus jeune, j'ai cru l'entrevoir et il m'a terrifiée. Mais Jean me dit, qu'incommensurablement bon, il voilera sa splendeur devant mes faibles yeux et me portera dans ses bras, si je ne puis marcher. Jean a raison, et je veux mettre mes pas dans les siens. O mon Dieu, ayez pitié de nous qui allons à Vous.

FIN

va
des
ie je
utre
ésen-
nam-
niens
Mais

ces
ubir
donc
pas
'être
ieu :
et il
nsu-
mes
e ne
ettre
pitié